Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

HISTOIRES DE LA MER

(1911)

Traduction de Louis Postif

Table des matières

1

Un typhon au large des côtes du Japon

(A Typhoon Off the Coast of Japan)

Ce texte, le premier qu'ait publié Jack London, a été traduit par Alice Bossuet. Il est reproduit en vertu de l'autorisation accordée par la traductrice à Louis Postif.

(L'Éditeur.)

Les quatre coups du quart du jour venaient de sonner. Nous finissions à peine de déjeuner, lorsque l'ordre arriva aux matelots de quart de se tenir prêts à mettre en panne et tout le monde aux chaloupes.

« Bâbord, bâbord toute ! cria le capitaine. Carguez les huniers, halez le grand foc, bordez le foc au vent et amenez la misaine goélette. »

Et ainsi, le 10 avril 1893, le schooner *Sophie Sutherland* était en panne au large des côtes du Japon, non loin du cap Jérimo.

Il y eut quelques instants de précipitation et de confusion. Dix-huit hommes manœuvraient les six chaloupes. Les uns levaient les garants, les autres lançaient les amarres, les patrons des embarcations arrivaient avec leurs compas et des barils de galères et l'armement portait les provisions. Les chasseurs, avec leurs toiles cirées et leurs moufles,

ployaient sous le poids de deux ou trois carabines, d'un fusil et d'une lourde boîte de munitions, le tout vite arrimé dans les chaloupes.

Le dernier ordre donné, on partit avec six avirons pour regagner les positions. Comme nous avions l'embarcation au vent, nous avions à faire un plus long parcours à l'aviron. Les trois premières chaloupes sous le vent eurent bientôt toutes établi leurs voiles et faisaient route vers le sud et l'ouest. Le schooner se tenait sous le vent à elles, de sorte qu'en cas d'accident, elles auraient un vent favorable pour le rejoindre.

La matinée était splendide ; cependant, notre pilote secoua la tête d'un air de doute, et, contemplant le lever du soleil, il murmura : « Soleil rouge au matin, marin se méfie. » Le soleil avait, en effet, un éclat trompeur ; sa clarté blanche et son aspect moutonneux comme une tête de nègre avaient quelque chose de déconcertant et d'inquiétant qui disparu bientôt.

Au loin, vers le nord, le cap Jérimo dressait sa pointe noire, menaçante, semblable à quelque monstre sorti de l'abîme. La neige de l'hiver, commençant à fondre, couvrait encore quelques places et formait des taches éblouissantes balayées par un vent léger qui soulevait de petits tourbillons avant de s'élancer vers la mer. D'énormes mouettes se levaient lentement, battaient des ailes dans la brise, frappaient leurs pattes palmées sur la surface de l'eau et s'étiraient longuement avant de prendre leur vol. À peine le clapotis de l'eau cessa-t-il qu'une envolée d'oiseaux de mer s'échappa avec un bruit d'ailes et s'éloigna contre le vent rejoindre quelques baleines qui s'ébattaient lourdement en lançant des jets pareils à l'échappement d'une machine à vapeur. Le cri

rauque, discordant, d'un perroquet de mer heurtait l'oreille et donna l'éveil à plusieurs phoques devant nous. Ils s'éloignèrent en débandade, bondissant hors de l'eau. Une mouette au vol lent, réfléchi, dessina de larges courbes autour de nous, et, souvenir du pays, un petit moineau impudemment perché sur l'avant, la tête dressée, gazouillait joyeusement. Bientôt les chaloupes atteignirent les bancs de phoques, et bang ! bang ! les coups de feu se répercutèrent au loin.

Le vent se leva peu à peu ; vers trois heures, ayant une douzaine de phoques au fond de la chaloupe, nous étions à nous demander s'il fallait continuer ou retourner lorsque le signal du rappel hissé au mât de misaine du schooner nous apprit que le vent s'élevait et que le thermomètre descendait ; le capitaine s'inquiétait même de la sécurité des chaloupes.

Nous partîmes donc vent arrière avec un seul ris dans notre voile. Le patron, les dents serrées, s'agrippait à l'aviron de queue. Son regard inquiet se portait tantôt à l'avant, sur le schooner, lorsque nous montions sur une lame, tantôt sur l'écoute, tantôt à l'arrière où le bruit du vent sur l'eau annonçait une grande rafale qui menaçait de nous capeler. Les vagues menèrent alors une danse effrénée, s'amusant aux bonds les plus extravagants et dans la clarté blanche elles se poursuivaient rageusement par-ci, par-là, en haut, en bas, partout, jusqu'au moment où une énorme masse d'eau verte à la crête écumeuse s'éleva du fond de l'Océan avec un bruit de sanglot et les cacha à notre vue. Cela ne dura qu'un instant : immédiatement de nouvelles vagues aux formes diverses se reformèrent. Elles se glissèrent dans un rayon de soleil ; chaque sillon petit ou grand, chaque gouttelette avait l'air d'argent fondu, car l'eau per-

dant sa couleur verte se transformait en flot argenté, éblouissant, qui disparaissait aussitôt pour se reformer, masse turbulente, en vague sombre qui s'élevait et déferlait sans trêve. Cette fougue s'apaisa, cette clarté argentée disparut quand le soleil fut voilé par de gros nuages noirs précurseurs de la tempête, rapidement amoncelés à l'ouest-nord-ouest.

Nous atteignîmes bientôt le schooner, derniers à bord. En quelques minutes, les phoques furent écorchés, les chaloupes et le pont lavés ; ensuite nous descendîmes, près du feu ronflant sous le gaillard d'avant pour nous laver, changer de vêtements et apprécier enfin un dîner confortable et chaud. Sur le schooner on avait hissé les voiles car il fallait couvrir soixante-quinze milles pour gagner le sud avant le matin et retrouver les bancs de phoques dont nous nous étions éloignés durant ces deux jours de chasse.

Nous avions le premier quart de huit heures à minuit. Peu après, le vent souffla en tempête ; le capitaine, allant et venant sur le banc de quart, sut qu'il n'aurait guère de repos cette nuit-là. Les huniers furent bientôt cargués et serrés tandis qu'on amena le clinfoc. À ce moment, la mer devint très grosse, les vagues déferlant jusqu'au pont, le balayant à briser les chaloupes. À la troisième heure du quart, on commanda de les retourner et de les amarrer pour le mauvais temps, manœuvre qui nous occupa jusqu'à la fin du quart, ensuite nous fûmes relayés. Je descendis le dernier au poste, au moment où l'on serra la brigantine. En bas, tout dormait, sauf notre novice, le maçon, qui se mourait de consomption. Les soubresauts frénétiques de la lampe projetaient une lueur pâle, tremblotante sur l'avant et donnant une teinte dorée aux gouttes d'eau qui ruisselaient sur les cirés jaunes. Partout, des ombres très noires semblaient aller et venir,

elles avaient l'air de lambeaux de manteau tombant de pont à pont pour s'engloutir, tel un dragon, dans l'ouverture d'une caverne plus noire que l'Érèbe. Quand la lumière pénétrait dans ces coins obscurs, le schooner roulait plus lourdement pour fuir et retomber dans le noir. Le mugissement du vent sifflant dans les agrès arrivait à l'oreille, assourdi, semblable au lointain passage d'un train sur les traverses d'un pont ou d'une grève, tandis que le bruit des lames qui se heurtaient sur l'avant semblait presque briser les barrots et le bordé tant il résonnait dans le poste. La membrure, les épontilles, les cloisons craquaient et crissaient sous l'effort du navire, étouffant le râle du mourant qui agonisait dans sa couchette. Le mât de misaine travaillait dans son emplanture et faisait tomber une pluie de poudre floconneuse avec un mugissement qui s'ajouta au fracas de la tempête. Les filets d'eau coulaient des bittes du gaillard d'avant et se mêlaient aux petits ruisseaux qui tombaient le long du pont pour disparaître dans la cale.

Aux deux coups de cloche du quart après minuit, l'ordre fut lancé du haut du gaillard : « Tout le monde sur le pont ! Réduire la voilure ! » Alors les matelots ensommeillés se jetèrent en bas de leur couchette, tombèrent dans leurs vêtements : cirés, bottes de mer, et se précipitèrent sur le pont. Quand il entendit cet ordre jeté dans cette froide nuit de tempête, Jack murmura, avec un ricanement : « Qui ne vendrait sa ferme pour aller vivre sur mer ? »

Sur le pont, le vent soufflait avec une violence inouïe, et ceux qui venaient de quitter le poste étouffant le ressentaient davantage ; il semblait se dresser, tel un mur, vous empêchant de tenir sur les ponts qui se dérobaient sous vos pieds, vous coupant la respiration par ses formidables rafales. Le schooner était à la cape sous son foc, sa misaine-

goélette et sa grand-voile. Nous commençâmes à amener la misaine et à la serrer. La nuit sombre rendait notre manœuvre plus difficile encore. Cependant, bien que ni étoile ni rayon de lune ne pussent percer la masse opaque des nuages qui fuyaient devant la tempête, la nature vint peu à peu à notre secours. Une clarté douce émanait de l'Océan en furie, car dans les puissantes lames des myriades d'animalcules projetaient de petites lumières brillantes et phosphorescentes qui menaçaient de nous couvrir d'un déluge de feu. À mesure qu'elles montaient et s'amincissaient, la crête des vagues s'incurvait, prête à se briser. Elle se brisait sur le bastingage avec un mugissement, rejetait les marins dans toutes les directions et épandait une masse de lumière qui laissait dans les recoins des paillettes tremblotantes ; ensuite un nouveau paquet de mer les balayait pour reprendre leur place.

Parfois, ces paquets de mer se succédaient avec une telle rapidité et un tel grondement de tonnerre qu'ils remplissaient notre pont jusqu'au bastingage et se déversaient ensuite dans les dalots.

Pour prendre un ris dans la grand-voile, il nous fallait fuir devant le vent sous un foc réduit et pendant cette manœuvre le vent soulevait une mer si grosse qu'il nous fut impossible de lofer. Alors, il fallut louvoyer, nous filâmes sur l'aile de la tempête, à travers l'écume volante. Une formidable embardée à tribord, puis à bâbord, projetèrent le schooner à l'arrière en le soulevant presque. Nous ramenâmes le grand foc sans conserver aucune toile. Depuis que nous fuyions, le bateau n'embarquait plus, mais les vagues continuaient à se briser sur lui, violentes et rapides. C'était une tempête sans pluie ; seule la force du vent faisait tourbillonner dans l'air des gouttelettes qui montaient jusqu'aux

barres de hune, retombaient en vous coupant la figure comme un couteau et vous empêchaient de voir à cent mètres en avant. La mer avait pris une teinte brune et de longs rouleaux, lents et majestueux, se formaient sous le vent en montagnes liquides écumeuses. Les bonds sauvages du schooner, comme il avançait, vous éreintaient. Parfois, il s'arrêtait presque ; puis, comme s'il grimpait une montagne, il roulait rapidement de droite, de gauche et, au moment d'atteindre le sommet d'une grosse lame, il se raidissait, s'arrêtait un moment comme effrayé devant le précipice ouvert devant lui. Alors, telle une avalanche, il se précipitait en avant et retombait comme martelé de mille coups de bélier, son avant englouti jusqu'aux bossoirs, son arrière couvert d'écume laiteuse qui pénétrait partout à travers les écubiers par-dessus la lisse.

Le vent s'apaisa, et vers dix heures il fut question de lofer. Nous dépassâmes un vapeur, deux schooners et un quatre-mâts-goélette qui portait le minimum de toile et à onze heures, établissant la brigantine et le foc, nous lofâmes ; une heure après nous mettions le cap vers l'est pour regagner les bancs de phoques.

En bas, deux hommes cousaient dans un linceul le cadavre du maçon qu'on allait jeter à la mer.

Et ainsi par la tempête, le maçon rendit l'âme.

2

Mon premier fantôme

(That Dead Men Rise Up Never)

À l'âge de dix-sept ans je m'engageai comme matelot à bord de la *Sophie Sutherland*. Ce trois-mâts-goélette partait faire une campagne de sept mois à la chasse aux phoques sur les côtes du Japon.

Aussitôt après notre départ de San Francisco, je me trouvai aux prises avec un problème qui, pour moi, ne manquait pas d'importance.

Nous étions douze sur le gaillard d'avant, dont dix marins endurcis, au pouce incrusté de goudron.

Non seulement j'en étais à mon premier voyage, mais tout jeunet, j'avais affaire à des compagnons formés à la rude école du service marchand européen. Comme mousses, ils avaient dû autrefois participer à la manœuvre du bateau et par surcroît, suivant la coutume traditionnelle de la marine, il leur avait fallu servir de domestiques aussi bien aux matelots sans spécialité qu'aux matelots brevetés. Devenus simples matelots, ils demeuraient encore les esclaves des brevetés. Ainsi, au poste d'équipage, quand le quart est descendu, il arrive qu'un breveté, étendu sur sa couchette, ordonne à un simple matelot de lui apporter ses bottes ou d'aller lui chercher un coup à boire.

L'autre peut, lui aussi, être couché, et aussi fatigué que le breveté. N'importe, il faut qu'il se lève et obéisse. S'il refuse, il recevra des coups. Si, par hasard, il est de force à rosser le breveté, les camarades de celui-ci tomberont sur l'infortuné et lui administreront une rossée.

Vous comprenez, dès lors, ma pénible situation. Les marins scandinaves étaient dressés à la dure. Jeunes gens, ils servaient leurs compagnons ; adultes, à leur tour, ils considéraient les jeunes comme leurs serviteurs. J'étais encore un gamin, en dépit de ma stature d'homme. Je n'avais jamais fait campagne, bien que je fusse déjà un bon marin, connaissant son métier. Je devais tenir ma place parmi eux, ou me soumettre. Je m'étais engagé comme leur égal, il me fallait demeurer leur égal ou consentir à endurer sous leur tyrannie sept mois d'enfer. Or, mon esprit d'indépendance leur déplaisait. Comment osais-je prétendre être leur égal ? Je n'avais pas mérité cet insigne honneur. Je n'avais pas comme eux subi les misères du sort, n'ayant été ni enfant brutalisé, ni matelot persécuté. Pis encore, n'étais-je pas à leurs yeux un terrien à son premier voyage ? Et pourtant, par une injustice du destin, je marchais au même rang qu'eux sur le rôle du bateau.

À la réflexion, j'adoptai une attitude simple mais ferme. Je résolus, tout d'abord, d'accomplir ma besogne, si dure ou dangereuse qu'elle fût, avec tant d'application que personne n'eût l'occasion de prendre ma place. De plus, je raidissais les muscles. Je tirais de toute ma force sur les cordages, car je savais que les regards perçants de mes camarades me guignaient dans l'espoir de me surprendre en défaut.

Je me fis un point d'honneur d'arriver dans les premiers sur le pont et à l'heure du quart je redescendais parmi les

derniers, sans jamais laisser à d'autres le soin de ramasser une queue de manœuvre sur une cheville. Toujours prêt à grimper dans la mâture pour border des écoutes de huniers, pour déployer ou rentrer des voiles, je fis plus que ma part de ces corvées. Susceptible, je refusais d'accepter la moindre injure ou la plus légère nuance de protection. Si j'en découvrais même l'intention, j'éclatais de colère. Dans la rixe qui s'ensuivait, il m'arrivait parfois d'être rossé. Je leur donnais l'impression d'une sorte de chat sauvage toujours prêt à recommencer la lutte. Je m'attachais à bien démontrer que je ne tolérais aucune férule et que celui qui cherchait à s'imposer à moi devait s'attendre à une riposte.

Et comme j'accomplissais parfaitement ma besogne, l'esprit de justice, très fort chez les marins, joint à leur aversion salutaire pour des rixes d'où ils sortaient meurtris et égratignés, les amena bientôt à cesser de me tourmenter. Ils me témoignèrent d'abord quelque froideur, puis finirent par accepter mon attitude, et dès lors, j'éprouvai la satisfaction d'être traité par eux en égal ; à partir de ce moment tout me parut admirable à bord et mon voyage se présenta sous de riantes couleurs.

Mais il existait un type antipathique dans le poste d'équipage, composé de douze hommes. Les dix Scandinaves et moi-même ignorant son nom le surnommions le « Goujat ».

Il venait du Missouri du moins il nous le dit au début de la campagne, dans l'unique confidence dont il se rendit coupable : en cette circonstance, nous apprîmes aussi quelques autres détails sur sa personne. Maçon de son métier, il n'avait jamais vu l'eau salée avant la semaine précédant son

engagement, quand, arrivant à San Francisco, il avait contemplé la baie.

Pourquoi cet homme, âgé de quarante ans, s'était-il soudain senti poussé vers la mer ? Cela nous dépassait. Jamais un individu moins fait pour naviguer n'avait mis les pieds sur un bateau. Pourtant, il était venu à la mer. Après un séjour d'une semaine, dans une boîte à matelots, on nous l'avait refilé comme marin breveté. Les autres devaient accomplir toute sa besogne. Non seulement il ne savait rien de rien du métier, mais il se montrait incapable d'en apprendre un iota. On essaya de tous les moyens sans même parvenir à lui faire tenir la barre. La boussole devait lui sembler un tourniquet mystérieux et redoutable. Il ne put jamais retenir les points cardinaux et encore moins la manière de diriger le bateau. Il ne sut jamais non plus dans quel sens il convenait de gléner les filins. Il ne parvint pas davantage à attraper la manière d'utiliser son poids pour tirer sur une manœuvre en sens inverse. Les nœuds les plus élémentaires excédaient son entendement et il trahissait une frousse mortelle de grimper dans la mâture. Sous les menaces du capitaine et du second, il s'y résigna un jour. Mais il s'arrangea pour passer sous les traverses et là il se colla aux enfléchures, il fallut que deux de nous allassent jusque-là l'aider à descendre.

Il y avait pis encore. Cet individu était méchant, haineux, malpropre et cynique. Grand et solide, il cherchait noise à tout le monde et se battait sans loyauté. Il s'en prit à moi, le jour même du départ : ne prétendait-il pas couper sa chique avec le couteau dont je me servais pour manger ? La tête près du bonnet, je fis explosion. Par la suite, il eut maille à partir avec presque tous les membres de l'équipage. Ses vêtements étant trop répugnants pour que nous pussions le

tolérer davantage, nous les mîmes à tremper, et nous le surveillâmes pendant qu'il les décrassait.

Bref, le Goujat représentait un de ces êtres ignobles et repoussant qu'il faut avoir vus pour croire à leur existence.

C'était une brute et nous le traitions comme tel. Cependant, avec le recul des années, je me rends compte de notre cruauté à son égard. Ce n'était pas sa faute, après tout. Il n'était pas responsable de son tempérament. Pourtant, nous le considérions comme s'il jouissait de son libre arbitre et notre conduite comporta autant de férocité qu'il en déployait lui-même. En fin de compte, nous organisâmes contre lui la conspiration du silence. Pendant un certain temps avant sa mort, nous ne lui adressâmes plus la parole et de son côté il cessa de nous parler. Des semaines durant il vécut parmi nous et se reposa sur sa couchette dans notre cabine surpeuplée, se bornant à nous manifester par des ricanements sa haine et ses rancœurs. Miné par la maladie, il était condamné, il le savait et nous aussi. En outre, il comprenait que nous souhaitions sa disparition. Sa présence même empoisonnait notre vie, déjà si pénible. Enfin il expira un beau jour dans cette pièce exiguë, encombrée par douze hommes, aussi seul que s'il eût été au sommet de quelque pic désolé. Pas un mot amical de notre part, pas un mot d'adieu de la sienne. Il mourut comme il avait vécu, nous haïssant et haï par nous.

J'en arrive maintenant à l'épisode le plus dramatique de ma vie. À peine cet homme était-il refroidi que nous le lançâmes à la mer. Il avait rendu son dernier soupir par une nuit de gros temps, au moment où nous enfilions nos cirés au cri de : « Tout le monde sur le pont ! » Et nous l'envoyâmes par-dessus bord, quelques heures plus tard, au

beau milieu de la tempête. Nous n'accordâmes même pas à ses restes la grâce d'une enveloppe de toile à voile ; nous ne le jugeâmes pas digne d'une gueuse de fer aux pieds. Cousu dans sa couverture en guise de linceul, on l'étendit sur un panneau d'écoutille, à bâbord, un vieux sac à demi rempli de charbon de cuisine attaché à ses chevilles.

Il faisait un froid cinglant. Le côté exposé au vent de chaque cordage et de chaque étai portait une couche de glace ; tout le gréement vibrait et gémissait, comme une harpe sous la poigne du vent. La goélette, en panne, roulait et tanguait. L'eau salée submergeait le pont à tout bout de champ. Nous autres, du poste d'équipage, assistions à cette scène en cirés et hautes bottes. Nos mains étaient gantées, mais nos têtes découvertes en la présence de ce mort que nous ne respections pas. Nos oreilles engourdies et décolorées nous piquaient et nous avions hâte de voir disparaître le corps.

La lecture du service funèbre nous parut interminable. Le capitaine s'était trompé de page, et pendant qu'il débitait des phrases inutiles, nous sentions nos oreilles se congeler et nous nous irritions de cette ultime épreuve que nous infligeait encore ce cadavre.

Ainsi, du commencement jusqu'à la fin, le Goujat ne nous avait causé que des désagréments. Enfin, le fils du capitaine, à bout de patience, arracha la Bible des doigts gourds du « vieux » et parvint à lui trouver le bon endroit. De nouveau la voix chevrotante du capitaine s'éleva. Et quand nous entendîmes la phrase « Et son corps sera jeté dans la mer », nous soulevâmes l'extrémité de la planche : le Goujat glissa par-dessus bord et coula dans les flots.

Rentrés dans la cabine, nous nous livrâmes à un grand nettoyage. On lava la couchette du mort et on détruisit tout vestige de son passage.

D'après les us et coutumes de la mer, nous aurions dû réunir ce qui lui avait appartenu et remettre le tout au capitaine qui, plus tard, en aurait fait l'objet d'une vente aux enchères parmi les membres de l'équipage, mais personne n'en voulait ; si bien que nous lançâmes ses hardes sur le pont et les envoyâmes dans le sillage du défunt, leur propriétaire. Ce fut notre dernière injure envers celui que nous haïssons tant ; acte cruel, je vous le concède, mais nous menions une rude existence et nous étions devenus des êtres implacables.

La couchette du Goujat était meilleure que celle que j'occupais. Moins d'eau filtrait au-dessus d'elle entre les planches du pont : mieux éclairée, on pouvait y lire couché. Un peu pour ces raisons, je m'y installai. Mais j'y fus surtout poussé par un sentiment de vanité. Les marins sont gens superstitieux, et, par cet acte, je voulais me montrer plus brave qu'eux. Devenu leur égal, je désirais, par surcroît, les forcer à s'incliner devant ma supériorité. Oh ! jeunesse arrogante ! Mais passons…

Mon intention consterna mes camarades. L'un après l'autre, ils vinrent m'avertir que, dans les annales maritimes, nul homme n'avait pris la couchette d'un mort sans périr lui-même avant la fin du voyage. Chacun d'eux citait des exemples tirés de sa propre expérience. Je m'entêtai. Avec insistance ils me supplièrent de renoncer à mon projet, sans autre résultat que de chatouiller davantage mon amour-propre, en me démontrant qu'ils m'affectionnaient réellement et s'intéressaient à mon sort.

Ils ne parvinrent qu'à m'ancrer dans ma sottise. Je déménageai. Allongé sur la couchette du Goujat, je dus, pendant toute la fin de cette journée-là, prêter l'oreille aux pires prédictions, entremêlées d'histoires de morts affreuses et de fantômes terrifiants, à nous glacer le sang. L'esprit farci d'horribles visions, je m'endormis vers la fin de la soirée.

À minuit moins dix, on me réveilla et, à minuit, j'étais sur le pont pour relever le camarade qui m'avait appelé. Dans les districts de pêche aux phoques, quand le bateau est en panne, un seul matelot assure le quart pendant la nuit, par fractions d'une heure.

La nuit était sombre, mais non obscure. Le vent se levait, dissipant les nuages. Bien que la lune fût cachée, il en émanait une sorte de radiation, faible et diffuse. Je marchais de long en large, pensant à l'événement de la veille et la cervelle bourrée des contes fantastiques de mes compagnons. Pourtant je puis affirmer, aujourd'hui encore, que je ne ressentais nulle appréhension. J'étais un animal en bonne santé physique et, de surcroît, je partageais avec Swinborne la conviction que les morts ne reviennent pas. Le Goujat était mort : tout était bien fini. Il ne reviendrait jamais ; tout au moins, pas sur le pont de la ***Sophie Sutherland***. Actuellement, il se trouvait dans les profondeurs de l'Océan, à quelques milles sous le vent et sans doute les mâchoires des requins l'avaient déjà dépecé. Cependant, je réfléchissais aux histoires de fantômes que j'avais entendues et je bâtissais des hypothèses concernant le monde des esprits. J'arrivai à convenir que si l'âme des défunts continuait d'errer sur la terre, elle conservait en elle la bonté ou la méchanceté dont elle avait fait preuve durant sa vie mortelle. Cette supposition admise, le fantôme du Goujat devait nécessairement se montrer aussi malfaisant et haineux que l'homme de son vivant.

Mais il n'existait pas de fantôme du Goujat… J'en étais certain.

Plongé dans ces réflexions, j'arpentai le pont pendant quelques minutes. Soudain, comme je jetai un coup d'œil distrait vers l'avant, à bâbord, je sursautai comme un daim alarmé, une terreur folle me lança vers la poupe, pour gagner la cabine.

Ma jeune arrogance, ma superbe s'étaient évanouies. Je venais de voir un fantôme. Là-bas, dans une faible lueur, à l'endroit où nous avions balancé le cadavre par-dessus bord, j'avais aperçu une forme vague et vacillante, mesurant environ six pieds de long. Elle paraissait mince et composée d'une substance si immatérielle que j'avais vu à travers le tracé du gréement de l'avant.

La panique me tenait comme un cheval emballé. Cessant d'exister en tant qu'individu, en moi vibraient les instincts primitifs de dix mille générations d'ancêtres qui avaient redouté les ténèbres et ses mystères.

Je n'étais plus moi-même, mais, en vérité, la synthèse de ces mille ancêtres. Je représentais la race, toute la race humaine, dans son enfance superstitieuse. Dès que j'eus descendu les premières marches de l'escalier de la cabine, je retrouvai ma personnalité. Je m'arrêtai net, essoufflé, tremblant, et tout étourdi. Jamais ni avant, ni depuis, je n'ai éprouvé pareille commotion. Immobile, je réfléchis. Sans aucun doute j'avais vu quelque chose. Mais quoi ? Était-ce un spectre ou s'agissait-il d'une farce ? C'était l'un ou l'autre. Si fantôme il y avait, se montrerait-il de nouveau ? Si je réveillais les officiers du bateau, tout l'équipage rirait à mes dépens. Aussi bien, si c'était une blague, ma situation devenait plus ridicule encore. Pour conserver, envers mes cama-

rades, le pied d'égalité que j'avais eu tant de peine à conquérir, il ne fallait certes pas jeter l'alarme avant de m'être assuré de la nature du phénomène.

Je suis brave et ne crains pas de l'affirmer. Grelottant de peur, je remontai l'escalier et regagnai l'endroit d'où j'avais vu le fantôme. Il avait disparu. Cependant, mon courage avait des limites. Je ne voyais plus rien, mais je n'osai me rendre au point où s'était manifestée l'apparition.

Je repris ma promenade, tout en ne cessant de braquer sur ce lieu redoutable des regards angoissés. Rien d'anormal ne s'y produisant, le calme me revint, et j'arrivai à me convaincre que toute l'affaire n'avait été qu'un jeu de mon imagination. Pourquoi avoir permis à mon esprit de s'attarder sur de pareilles sottises ?

Une fois de plus, je tournai un regard indifférent vers l'avant du bateau. Soudain, repris de folie, je me précipitai à l'arrière. Cette fois encore l'apparition se tenait là, longue et oscillante, et à travers elle je devinais les cordages. À peine avais-je atteint le haut de l'escalier que je me ressaisis. Je me raisonnai encore et l'amour-propre finit par l'emporter. Non, je ne pouvais consentir à devenir la risée de mes camarades. Il me fallait affronter seul cet épouvantail, quel qu'il fût. Par moi-même, je devais tirer la chose au clair. Je regardai l'endroit où nous avions basculé le Goujat. Je n'y vis rien et repris ma ronde.

En l'absence de l'apparition, ma peur se calma et je recouvrai mon équilibre mental. Bien sûr, ce n'était pas un fantôme, mais une farce de mauvais aloi. Mes camarades du gaillard d'avant, par quelque moyen qui m'échappait, s'amusaient à m'effrayer. Déjà, à deux reprises ils avaient dû me voir lâcher pied. Mes joues s'enflammaient

d'humiliation. Il me semblait entendre dans la cabine leurs ricanements joyeux et leurs rires étouffés. Je commençai de m'irriter. Je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, mais cette fois ils dépassaient les limites. J'étais le cadet à bord, presque un enfant ; ils n'avaient pas le droit de me jouer des tours de ce genre qui, je le savais bien, avaient plus d'une fois conduit des hommes et des femmes à la folie.

De plus en plus furieux, je résolus de leur prouver que j'étais bâti plus solidement qu'ils ne le croyaient et, en même temps, je décidai de me venger. Au cas où l'apparition se reproduirait, je me promis de marcher sur elle et – mieux encore, – le couteau à la main. Arrivé à portée, je frapperais. Si c'était un homme, il recevrait ce qu'il mériterait. Si c'était un fantôme, eh bien, il ne s'en porterait pas plus mal, et moi, j'aurais appris que les morts reviennent vraiment.

Débordant de colère, j'étais persuadé que l'on me jouait un tour, mais le spectre se manifesta pour la troisième fois au même point, allongé, immatériel et onduleux. La peur me reprit, obnubilant presque totalement mon exaspération. Néanmoins je demeurai sur place et gardai les yeux fixés sur lui. Par deux fois, il s'était évanoui, tandis que je me sauvais et je n'avais pu voir de quelle façon. Je tirai mon couteau de son étui pendant à ma ceinture, et j'avançai pas à pas, faisant effort pour maîtriser mes nerfs. C'était une lutte, entre, d'une part ma volonté, ma personnalité, mon moi, et, d'autre part, les dix mille ancêtres dont les voix d'outre-tombe me parlaient, et des terreurs engendrées par la mort, à l'époque où la terre était plongée dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avançais de plus en plus lentement et toujours le spectre ondulait et se déplaçait avec de bizarres embardées ; brusquement, il disparut à mes yeux. Je le vis s'évanouir,

non pas s'en aller à droite, ni à gauche, ni en arrière, mais sur place ; tandis que je le regardais, il s'évapora, cessa d'exister.

J'en échappai, mais, d'après mes impressions en ces brefs instants, je réponds qu'on peut bel et bien mourir de frayeur. Je restais là, mon couteau à la main, obéissant instinctivement au roulis du bateau, mais paralysé par la peur. Si le Goujat m'eût tout à coup saisi à la gorge avec des doigts humains et, pour se venger, m'avait étranglé, je n'en eusse pas été autrement étonné. Mais le méchant homme ne me prit point à la gorge. Aucun drame de ce genre ne se produisit. Comme la nature a horreur de l'immobilité, je ne pouvais demeurer là sans bouger. Je tournai les talons et me dirigeai vers l'arrière, mais sans courir : à quoi bon ? Quelles chances possédais-je d'échapper au monde malveillant des fantômes ? Un revenant me poursuivrait avec la promptitude de la pensée. Et les revenants existaient. Ne venais-je pas d'en voir un ?

Je me traînais lentement vers l'arrière, lorsque je découvris enfin l'explication du fantôme. Le mât de hune de misaine, qui se balançait devant un nuage faiblement éclairé en arrière par la lune fit jaillir une idée en mon cerveau. Je tirai une ligne imaginaire du nuage au mât et calculai que, prolongée, elle devait aboutir à proximité du gréement de l'avant, côté bâbord.

À cet instant précis la lueur disparut. Les nuages, chassés par le vent, formaient devant la lune un écran de densité variable, mais sans jamais lui permettre de se montrer. Quand ils étaient le moins opaques, la lune émettait un rayonnement atténué. J'attendis un moment où les nuages étaient plus légers et j'aperçus, à l'avant, l'ombre du mât de

hune, longue, immatérielle, qui se projetait et vacillait sur le pont et contre le gréement.

Ce fut là mon premier fantôme. J'en ai encore vu un autre depuis. C'était, je le sus par la suite, un énorme Terre-Neuve qui s'avançait vers moi par une nuit noire. Je ne saurais dire lequel de nous deux fut le plus effrayé, mais je lui appliquai, de toute mes forces, mon poing droit dans la mâchoire.

En ce qui concerne le fantôme du Goujat, j'ajouterai que je n'en ai jamais soufflé mot à personne de l'équipage.

Je vous dirai encore ceci ; de toute ma vie, je n'ai jamais éprouvé une torture morale comparable à celle que j'ai subie durant ce quart solitaire sur la ***Sophie Sutherland***.

3

Chris Farrington : un vrai marin

(Chris Farrington able seaman)

— Sur les bateaux de mon vieux pays, un blanc-bec comme toi serait simple mousse et servirait les marins. Quand un marin crierait : « Mousse, la cruche ! » tu sauterais pour apporter la cruche. Et lorsque le marin crierait : « Mousse, mes bottes ! » tu filerais chercher ses bottes. Et tu serais poli et tu répondrais : « Oui, Monsieur » et « Non, Monsieur ». Mais parce que tu es sur un bateau américain, tu te crois un marin. Chris, mon garçon, je navigue depuis vingt-deux ans et tu te considères mon égal. J'étais marin avant ta naissance, j'amarrais, je prenais des ris et je faisais des épissures que tu jouais encore à la toupie et au cerf-volant.

— Vous n'êtes pas juste, Emil, protesta Chris, et son visage expressif se mit à rougir et s'attrista.

C'était un gamin de dix-sept ans, élancé, mais solidement bâti, et qui portait sur toute sa personne la marque de ses origines yankees.

— Voilà où tu t'obstines ! éclata le marin suédois. Je me nomme Mon-sieur Jo-han-sen et un moutard comme toi ose m'appeler « Emil ». Quelle insolence ! On voit bien que nous sommes sur un bateau américain !

— Mais vous m'appelez bien « Chris », représenta le jeune homme.

— Parce que tu n'es qu'un gosse.

— Qui fait le travail d'un homme, repartit Chris. Et puisque vous m'appelez par mon prénom, j'ai autant le droit de vous appeler par le vôtre. Nous sommes tous égaux sur le gaillard d'avant, vous le savez bien. Quand nous nous sommes engagés pour la saison à San Francisco, nous avons tous signé comme marins sur la ***Sophie Sutherland*** et on n'a fait aucune différence entre nous. N'ai-je pas toujours rempli ma tâche ? Ai-je jamais tiré au flanc ? Quelqu'un a-t-il dû prendre la barre, faire le quart ou grimper là-haut à ma place ?

— Chris a raison, interrompit un jeune marin anglais. Personne n'a jamais eu à faire son travail.

— Meilleur ! s'exclama un homme de la Nouvelle-Écosse. Meilleur que certains d'entre nous ! Quand nous sommes entrés dans les bancs de chasse aux phoques, on a constaté qu'il valait le meilleur barreur du bord. Seul, Louis le Français, qui exerce ce métier depuis des années, est capable de lui damer le pion. Je ne suis que rameur et toi de même, Emil Johansen, malgré tes vingt-deux ans de navigation. Pourquoi ne passes-tu point barreur ?

— Trop maladroit, dit l'Anglais en riant, et pas assez vif.

— Tout est hors de question, intervint le Danois Jurgensen, venant au secours de son frère Scandinave. Emil est un homme fait et un marin breveté : le gosse n'est ni l'un ni l'autre.

Et la discussion se poursuivit, Suédois, Norvégiens et Danois prenant le parti de Johansen à cause de la communauté de race, tandis que les Anglais, les Canadiens et les Américains soutenaient Chris.

D'un point de vue strictement impartial, Chris avait raison. Ainsi qu'il venait de le dire, il exécutait le travail d'un homme, aussi bien que n'importe lequel des autres. Mais chacun ayant ses préventions profondément ancrées, de l'échange des propos naquit une querelle qui divisa le poste d'équipage en deux camps.

La *Sophie Sutherland* enregistrée à San Francisco s'occupait de la chasse aux phoques à fourrure le long de la côte nord du Japon jusqu'à la mer de Behring. Elle faisait partie d'une flottille de goélettes à deux mâts, mais elle-même plus grande que les autres, était une goélette à trois mâts de hune, complètement gréée et de construction récente.

Bien que Chris Farrington fût conscient de son bon droit et qu'il accomplît scrupuleusement son service, il désirait en son for intérieur qu'une circonstance imprévue lui permît de démontrer aux Scandinaves que son expérience de la mer valait bien la leur.

Malheureusement, une nuit de tempête, à la suite d'un accident dont il n'était en rien responsable, il se meurtrit gravement tous les doigts de sa main gauche en vérifiant une chaîne d'ancre de rechange. Du coup, toutes ses espérances s'évanouirent. Incapable de continuer la chasse sur les canots, il dut demeurer à bord jusqu'à complète guérison de sa main. Il était loin de se douter que cet accident lui fournirait l'occasion tant désirée.

Un après-midi de la fin de mai, la *Sophie Sutherland* se balançait mollement sur une mer calme, sans un souffle de vent. Les phoques foisonnaient, la chasse rendait bien. Tous les canots étaient sortis et hors de vue, emmenant presque tous les hommes d'équipage. À part Chris, il ne restait à bord que le capitaine, le maître de manœuvre et le cuisinier chinois.

Le capitaine ne devait cette préséance qu'à la courtoisie. De fait, c'était un vieillard de plus de quatre-vingts ans, parfaitement ignorant des choses de la navigation. Mais le bateau lui appartenait, ce qui lui valait son titre honorifique. Bien entendu, le maître de manœuvre, qui en réalité commandait le bateau, connaissait son métier à fond. Le second, dont le poste était à bord, remplaçait provisoirement Chris comme barreur sur un des canots.

Quand le beau temps et la bonne chasse coïncidaient, les embarcations s'éloignaient à d'assez longues distances et souvent rentraient longtemps après la tombée de la nuit. Bien que la journée se fût montrée idéale pour la chasse, Chris remarqua chez le maître une inquiétude croissante. Il arpentait nerveusement le pont et ne cessait de scruter l'horizon de ses jumelles. Pas un canot n'apparaissait. Au coucher du soleil, il envoya même Chris à la hune de misaine, mais sans plus de résultat. Les canots ne pouvaient rentrer avant minuit.

Depuis midi, le baromètre était descendu avec une rapidité anormale et tout laissait prévoir une violente tempête… mais de quelle envergure ? Le maître lui-même eût été bien embarrassé de répondre. Aidé de Chris, il se mit en devoir de s'y préparer. Ils attachèrent les garcettes sur les huniers, baissèrent et arrimèrent la misaine et la brigantine et rentrè-

rent les deux focs intérieurs ; ensuite, ils prirent un ris sur l'autre foc et sur la grand-voile.

La nuit tomba avant qu'ils eussent terminé et avec l'obscurité se déchaîna l'ouragan. Une plainte assourdie s'éleva de l'Océan et le vent coucha la ***Sophie Sutherland***. Le maître de manœuvre à la barre, elle se rétablit promptement et présenta son avant à cinq points du vent. S'escrimant de son mieux avec sa main bandée et l'aide précaire du cuisinier, Chris brassa le foc à culer au temps. Grâce à ces manœuvres et à la grand-voile battante, la goélette parvint à mettre en panne.

— Dieu protège les canots ! Ce n'est pas la tempête, mais un typhon ! cria le maître à Chris vers onze heures. Trop de toile ! Il faut encore prendre deux ris dans cette grand-voile et ne pas s'endormir !

Il regarda ensuite le vieux capitaine, tremblotant dans son ciré, près de l'habitacle, et se cramponnant comme un noyé.

— Il n'y a que toi et moi, Chris, avec le cuisinier, qui est à peu près bon à rien.

Pour pouvoir prendre les ris, il était nécessaire de baisser la grand-voile et la suppression de cette résistance allait faire tourner la goélette devant le vent et les vagues, sous l'action du foc à l'avant.

— Prends la barre ! ordonna le maître de manœuvre. Quand je te le dirai, appuie dessus. Lorsque le bateau aura viré, maintiens-le en position. Nous remettrons en panne dès que j'aurai pris le ris !

Agrippé aux poignées violemment secouées, Chris le vit disparaître vers l'avant dans la nuit hurlante en compagnie du cuisinier. La ***Sophie Sutherland*** plongeait dans les énormes vagues et roulait de manière effroyable ; ses étais de câble d'acier et son gréement, tendus, vibraient sous les coups de vent comme des cordes de harpe. Un appel étouffé parvint aux oreilles de Chris et il sentit la proue tourner d'elle-même. La grand-voile était en bas !

Il actionna vigoureusement la roue tout en guettant le changement de direction du vent et le déplacement du bateau. L'instant était critique. En exécutant son évolution, le bateau devrait se présenter de flanc à la lame avant de pouvoir lui faire face. Le vent soufflait en plein sur sa joue droite quand Chris sentit la ***Sophie Sutherland*** s'incliner et commencer à s'élever vers le ciel à une hauteur infinie. Parviendrait-elle à franchir la crête de cette vague gigantesque ?

D'instinct, car il ne pouvait rien voir, Chris devina qu'une masse d'eau se cabrait et retombait bien au-dessus de la goélette du côté exposé au vent. Puis il y eut un instant d'accalmie où le vent intercepté par la muraille liquide cessa apparemment de souffler. La goélette se redressa et parut immobile. Puis elle roula et accompagna la vague dans sa chute.

Chris cria au capitaine de tenir bon et se prépara lui-même au choc. Mais il n'existait pas d'homme capable d'y résister. Une montagne d'eau frappa Chris dans le dos et l'arracha des poignées de la roue comme s'il n'eût été qu'un enfant. Étourdi, sans force, il fut emporté comme un brin de paille au gré d'un torrent. Il passa près de l'angle de la cabine, puis fila le long de la lisse sur au moins trente mètres et vint heurter violemment le pied du mât de misaine. Une

autre vague s'abattant sur le pont lui fit parcourir le même chemin en sens inverse et l'abandonna, à moitié suffoqué, à l'endroit où l'escalier de la poupe aurait dû se trouver.

Meurtri et saignant, presque inconscient, il parvint à saisir la lisse et à se remettre sur ses pieds. Il songea qu'à moins d'un miracle sa dernière heure allait sonner. Mais comme il se tournait vers l'arrière, un vent violent lui pénétra dans la bouche et il reprit ses sens. Le vent soufflait de l'arrière en plein ! La goélette était donc sortie du creux des vagues et filait devant ! Mais le tangage pouvait le renvoyer dans la même position. S'aidant des pieds et des mains, Chris parvint à reprendre la roue juste à temps pour la redresser. La lampe de l'habitacle brûlait encore.

Ils étaient sauvés… du moins, la goélette et lui ; il ignorait le sort de ses trois compagnons et n'osait quitter la roue. Il lui fallait toute son attention pour maintenir la direction.

À la moindre négligence, la poussée de la mer sous le gaillard d'arrière pouvait rejeter la ***Sophie Sutherland***. Ainsi donc, ce gamin de cent quarante livres assumait la tâche herculéenne de guider deux cents tonnes de matière indocile à travers le chaos de la tempête !

Une demi-heure plus tard, grognant et gémissant, le capitaine revenait en se traînant auprès de Chris. Tout était perdu, geignait-il. Il était fourbu à crever ! La cuisine avait passé par-dessus bord, la grand-voile et son gréement, le cuisinier, tout, quoi !

— Où est le maître de manœuvre ? lui demanda Chris quand il eut repris son souffle après avoir maîtrisé une folle embardée de la goélette. Ce n'était pas un jeu d'enfant que

de gouverner un bateau sous un foc avec un seul ris de pris, au milieu d'un typhon.

— Tout à l'avant, répondit le vieillard. Il a été écrasé sous le beaupré, mais il respire encore. Il dit qu'il a les deux bras cassés et plusieurs côtes enfoncées. Il est, ma foi, bien abîmé.

— Mais il va être noyé, avec toute l'eau qui embarque par les écubiers ! Retournez à l'avant… Chris prenait tout naturellement le commandement… Dites-lui de ne pas s'inquiéter, que je tiens la barre. Portez-lui secours du mieux que vous pourrez et dites-lui… il s'interrompit pour appuyer les poignées à tribord car une lame formidable soulevait l'arrière du bateau et le déportait à bâbord… et dites-lui qu'il se débrouille pour le reste. Levez l'écoutille d'avant et descendez-le dans une couchette. Après quoi vous remettrez l'écoutille en place.

Le capitaine tourna son visage ridé vers l'avant et hésita. Le milieu du bateau était plein d'eau jusqu'aux lisses. Il venait de le traverser et savait que la mort s'y tenait en embuscade.

— Allez ! cria férocement Chris. Et comme le vieillard terrifié se décidait à partir, il ajouta : et voyez ce qu'est devenu le cuisinier.

Au bout de deux heures, presque mort de souffrances, le capitaine revint, ayant exécuté les ordres. Le maître était en sécurité dans une couchette mais dans l'impossibilité de remuer ; le cuisinier manquait toujours. Chris envoya le capitaine dans la cabine changer de vêtements.

Après d'interminables heures l'aube apparut enfin, froide et grise. Chris regarda autour de lui. La ***Sophie Suther-***

land fuyait devant le typhon comme si le diable eût été à ses trousses. Il ne pleuvait plus, mais le vent projetait l'embrun jusqu'à la hauteur des mâts.

Chris manœuvrait le bateau entre deux vagues formidables : l'une à l'avant et l'autre à l'arrière. Que la goélette paraissait donc petite, insignifiante, perdue dans l'immense houle du Pacifique ! Montant à l'assaut d'une de ces montagnes en furie, elle se balançait un instant comme une coque de noix en équilibre sur le sommet vertigineux, piquait vers l'abîme béant et disparaissait dans le creux écumant. Puis une autre montagne d'eau, une brusque ascension, un temps d'arrêt, une nouvelle glissade. Devant lui, à tribord, Chris aperçut enfin le cuisinier qui, tel un fantôme surgi de la tempête, suivait tous les mouvements du bateau. Sans doute, au moment de passer par-dessus bord, il s'était empêtré dans quelque drisse volante à laquelle il demeurait accroché.

Durant trois heures encore, seul avec ce sinistre compagnon, Chris maintint la goélette face au vent et à la houle. Depuis longtemps il ne songeait plus à ses doigts écrasés. Les bandages s'en étaient allés : l'action du froid et du sel sur les blessures à demi cicatrisées les avait engourdies et elles ne lui faisaient plus mal. Du reste, il ne souffrait pas du froid. Le labeur épuisant de la barre chassait la sueur de tous les pores de sa peau. Mais il se sentait faiblir, autant de faim que de fatigue, et il accueillit avec un cri de joie le retour du capitaine : celui-ci lui fit manger toute une livre de chocolat et les forces lui revinrent presque instantanément.

Il ordonna au capitaine de couper le filin qui traînait en remorque le corps du cuisinier ainsi que la drisse et l'écoute du foc. Alors, le foc flotta un instant comme un mouchoir,

puis s'arracha de ses ralingues et s'envola. La ***Sophie Sutherland*** courait avec ses mâts tout nus.

À midi le plus fort de la tempête était passé et à six heures du soir, les vagues moins violentes permirent à Chris de songer à quitter la barre. C'était insensé de croire que les petits canots avaient pu résister à l'ouragan, mais il ne faut jamais désespérer quand il s'agit de sauver des vies humaines et Chris s'appliqua à refaire en sens inverse la route parcourue dans sa fuite. Il parvint à prendre un ris sur un des focs intérieurs et deux sur la brigantine, puis à les hisser au moyen d'un palan à la brise encore fraîche. Et durant toute la nuit, tirant des bordées sur le chemin du retour, il déferla de la voile autant que le vent le permettait.

Le maître de manœuvre, blessé, s'agitait dans le délire : le capitaine le soignait et prêtait la main à la manœuvre, mais dans l'intervalle Chris ne le laissait pas inactif.

— Il m'en a plus enseigné sur le métier de marin que je n'en avais appris durant tout le reste du voyage, disait plus tard le jeune homme.

Mais à l'aube les faibles forces du vieillard l'abandonnèrent et il s'endormit d'épuisement à l'abri de la dunette.

Chris, qui pouvait maintenant amarrer la roue, étendit sur le capitaine des couvertures prises dans la cabine et descendit dans la cambuse en quête de quelque chose à se mettre sous la dent. Cependant le lendemain, au cours de la journée, il dut s'avouer vaincu. Il se laissa aller, près de la barre, à de courts accès de sommeil dont il s'arrachait de temps à autre pour jeter un coup d'œil sur la situation.

Dans l'après-midi du troisième jour, il rencontra une goélette démâtée et désemparée. Comme il s'en approchait, en serrant le vent de plus près, il vit sur le pont un nombreux équipage. Il reconnut dans le groupe certains de ses camarades manquants. Il arrivait juste à temps, car les marins livraient avec les pompes un combat qui ne s'annonçait guère à leur avantage. Une heure plus tard les deux équipages se trouvaient à bord de la ***Sophie Sutherland,*** tandis que l'autre bateau finissait de sombrer.

Les camarades de Chris, trop éloignés de la goélette, s'étaient réfugiés sur ce navire inconnu, juste avant que la tempête se déchaînât. C'était un chasseur de phoques canadien, qui effectuait son premier voyage et, sans aucun doute, son dernier.

Le capitaine de la ***Sophie Sutherland*** avait aussi une histoire à raconter et il s'en acquitta si bien qu'au moment où tous étaient réunis sur le pont pour le petit quart, Emil Johansen s'avança vers Chris et lui prit la main :

— Chris, dit-il bien haut afin que tous puissent l'entendre, Chris, je te présente mes excuses. Tu es aussi bon marin que moi. Tu es un brave garçon et tu connais ton métier. Je suis fier de toi. Chris, ajouta-t-il en se retournant comme s'il avait oublié quelque chose, désormais je t'autorise à m'appeler « Emil » sans mettre le « monsieur » devant.

4

Vingt ans d'amitié avec la mer

(Small-Boat Sailing)

On ne devient pas marin, on naît marin. Et par « marin » j'entends non pas ces individus quelconques et sans ressort qui composent aujourd'hui les équipages des grands paquebots, mais l'homme capable de manœuvrer ce complexe de bois, de fer, de cordages et de toile que représente un navire, et l'obliger à obéir à sa volonté sur la surface des flots.

À l'exception des capitaines et officiers des gros bâtiments, seul le marin qui conduit un petit bateau est digne de ce nom. Il sait, il doit savoir ce qu'il convient de faire pour que le vent transporte son esquif d'un point à un autre. Il doit connaître l'action des marées, les courants, les remous, les balises marquant les chenaux ou le passage d'une barre, ainsi que les signaux de jour et de nuit. Il doit être prudent dans l'appréciation du temps qu'il fait ou qu'il fera. Il lui faut connaître à fond, et avec un certain degré de tendresse, les qualités particulières de son bateau, qui confèrent à celui-ci sa personnalité, le rendent différent de tout autre bateau qui fût jamais construit et gréé. Il doit savoir le manier avec douceur, et pour donner un exemple entre mille, le faire passer d'une amure à l'autre sans briser son élan, ni le laisser abattre trop fort.

Les marins des grands navires modernes n'ont nul besoin de connaître tous ces détails. Et d'ailleurs ils les ignorent. Ils halent, ils pèsent sur les manœuvres, quand on le leur ordonne, astiquent le pont, nettoient la peinture, et frottent les taches de rouille. Ils ne savent rien, et s'en soucient fort peu. Placez-les sur un petit bateau, et ils sont perdus. Ils feraient meilleure figure sur le dos d'un cheval emballé.

Je n'oublierai jamais mon étonnement d'enfant lorsque je rencontrai pour la première fois un de ces êtres bizarres. C'était un marin anglais déserteur. Je n'avais que douze ans, mais je possédais déjà une embarcation de cinq mètres, à dérive, non pontée, que j'avais appris moi-même à manœuvrer. Ce marin parlait de pays et de peuples étranges, de scènes de violence, et de tempêtes à faire dresser les cheveux sur la tête. Je l'écoutais, assis à côté de lui comme aux pieds d'un dieu. Un jour, je l'emmenai avec moi faire un tour dans ma modeste nacelle. Avec toute la tremblante émotion d'un bon petit amateur, je hissai la voile et nous partîmes. J'avais avec moi un homme qui, j'en étais sûr, devait tout examiner d'un œil critique, qui connaissait la mer et les bateaux plus que je ne saurais jamais. Au bout d'un moment, pendant lequel je me surpassai moi-même, il prit la barre et l'écoute. Je m'assis sur le banc étroit, au centre de l'embarcation. J'avais la bouche ouverte, car je m'attendais à voir ce qu'était un vrai marin. Et ma bouche resta ouverte : j'appris ce qu'est un vrai marin quand il se trouve sur un petit bateau. Il ne parvint pas à orienter convenablement la voile malgré ses efforts. Il faillit nous faire chavirer plusieurs fois dans des rafales, et une autre fois encore en laissant prendre étourdiment la voile à revers par le vent. Il ne savait pas à quoi servait la dérive, ni qu'on doit se tenir dans l'axe du bateau, et non sur l'un des côtés, lorsque l'embarcation court vent arrière. Et pour finir, au retour, il fonça tête bais-

sée sur l'appontement, si bien que notre avant fut abîmé et que le mât fut projeté hors de son emplanture.

D'où je tire cette moralité : un homme peut naviguer comme marin dans les équipages des grands navires pendant toute sa vie, et ne jamais connaître la vraie navigation.

Depuis l'âge de douze ans, j'ai éprouvé l'attirance de la mer. À quinze ans, j'étais capitaine et propriétaire d'un sloop[1] pour piller les huîtres. Au cours de ma seizième année, je faisais ripaille à bord des goélettes à fond plat avec lesquelles les Grecs pèchent le saumon sur la rivière Sacramento. En même temps, je servais comme marin dans la patrouille de surveillance des pêches. Et j'étais un bon matelot, quoique je n'eusse jamais navigué hors de la baie de San Francisco et des rivières qui s'y jettent. Je n'avais jamais encore roulé sur l'Océan.

Néanmoins, au cours du mois où j'atteignis dix-sept ans, je signai un engagement comme « marin accompli » sur un trois-mâts-goélette qui partait pour une croisière de sept mois à travers le Pacifique. Mes compagnons de bord me firent bientôt savoir que je ne manquais pas d'une certaine audace pour avoir osé m'engager comme « marin accompli ». Et cependant, j'en étais un. J'avais été élevé à la bonne école. Il ne me fallut que quelques minutes pour connaître les noms et l'usage des quelques manœuvres courantes nou-

---

[1] Un sloop diffère d'un cotre en ce que le cotre possède, outre sa grand-voile, un ou plusieurs focs, et une trinquette, tandis que le sloop n'a, en avant du mât, qu'une seule voile, tenant lieu à elle seule de foc et de trinquette. (N. d. T.)

velles. C'était simple. Je n'agissais pas en aveugle. En conduisant mon petit bateau, j'avais appris le comment et le pourquoi de chaque chose. Certes, j'eus à apprendre à gouverner au compas, mais cela me prit une demi-minute. En revanche, quand il s'agissait de gouverner « plus près bon plein » et « plus près serré »[2], je battais la plupart de mes compagnons, car j'excellais dans cette manœuvre. En un quart d'heure, je pus débiter par cœur la rose des vents dans les deux sens. En somme, je n'eus que peu de chose à apprendre au cours de cette campagne de sept mois, en dehors de certaines pratiques de matelotage, telles que la confection des nœuds les plus compliqués, les diverses sortes d'épissures et la manière de tresser un paillet[3]. En résumé, la navigation sur un petit bateau constitue la meilleure école pour faire un vrai matelot.

Si l'on est un marin-né, et qu'on a goûté à la mer, on ne pourra jamais plus en rester éloigné au cours de son existence. On a le sel dans les os comme dans les narines, et l'appel de l'Océan se fait entendre jusqu'à la mort. Plus tard, j'ai suivi des chemins plus avisés pour gagner ma vie. J'ai déserté les postes d'équipage pour des demeures stables, mais toujours je suis revenu à la mer. En ce qui me concerne, la baie de San Francisco me paraît présenter la nappe

---

[2] « Plus près bon plein » consiste à gouverner en serrant le vent au plus près, mais en laissant la voile largement gonflée. « Plus près serré » consiste à serrer le vent jusqu'à la limite où le haut de la voile et sur le point de faseyer.

[3] Un paillet est un manchon fait de cordage tressé que l'on passe autour d'une manœuvre dormante pour adoucir le frottement sur la voile. (N. d. T.)

d'eau la plus idéale et la plus rude pour la navigation à bord d'un petit bateau.

Le vent souffle à son aise dans la baie de San Francisco. En hiver, la meilleure saison pour y croiser, dominent les vents du sud-est et sud-ouest, avec parfois quelques bourrasques du nord. Durant l'été, règne ce que nous dénommons la « brise de mer ». Ce vent vient du Pacifique et souffle presque chaque après-midi à une allure que les yachtsmen de l'Atlantique baptisaient une « allure de grain ». Ils s'étonnent toujours de voir combien nos yachts sont peu voilés. Certains d'entre eux, dont les goélettes avaient doublé le Horn, contemplaient avec fierté leurs mâts élevés aux énormes voiles, et regardaient d'un air protecteur, presque avec pitié, les nôtres à l'aspect plus modeste. Il arriva qu'ils se joignirent à une croisière de San Francisco à Mare Island. Ils trouvèrent la matinée dans la baie tout à fait délicieuse, mais l'après-midi, quand le bon vent d'ouest pénétra dans la baie de San Pablo et qu'ils durent se débattre contre lui en louvoyant sans cesse, les choses prirent un aspect diffèrent. Un par un, comme un vol d'hirondelles, nos yachts aux petits mâts et maigrement voilés les dépassèrent, les laissant rouler lourdement, sous voilure réduite, dans ce qu'ils appelaient un grain et qui n'était pour nous qu'une bonne brise. Quand ils sortirent la fois suivante, nous constatâmes qu'ils avaient abaissé leurs mâts de hune, raccourci leurs bouts-dehors, et diminué la largeur de leurs voiles de plusieurs laizes[4].

---

[4] On appelle « laize » chacune des bandes de toile dont se compose une voile. (N. d. T.)

Quant à l'émotion, elle constitue à elle seule toute la différence qui existe entre un grand navire en difficulté au large et un petit bateau désemparé dans des eaux entourées de rivages. Cependant, s'il ne s'agit que d'émotion pure et d'émotion frémissante, donnez-moi le petit bateau. Les événements s'y succèdent rapidement, et il y a toujours fort peu de bras pour accomplir le travail, un rude travail, comme chacun sait qui a tâté d'un petit bateau.

Il m'est arrivé de trimer toute une nuit, les deux bordées sur le pont, au cours d'un typhon au large du Japon, et d'être ensuite moins épuisé qu'après deux heures d'efforts à prendre des ris sur un sloop de dix mètres ou à hisser deux ancres au vent d'une côte dans une rafale hurlante de sud-est.

Travail pénible et émotion ? Que le vent refuse et vienne à tomber, vous laissant en plein courant de marée, juste au moment où vous conduisez votre petit sloop dans l'étroit passage d'un pont tournant ! Regardez vos voiles, sur lesquelles vous comptiez, pendre subitement flasques et vides, puis soudain masquées par un vent impitoyable qui souffle en rafale avec une saute de huit points. Le bateau tourne sur lui-même et file, non à travers le passage ouvert, mais à côté, vers l'une des piles du pont. Vous entendez le grondement du courant à travers les pilotis. Vous voyez votre charmant esquif, tout fraîchement peint à neuf, se heurter contre ces derniers. Vous sentez sa robuste petite coque céder sous le choc. Vous voyez la lisse engagée et coincée. Vous entendez votre voile se déchirer tandis que les extrémités des poutres passent au travers. Catastrophe ! L'étai de votre mât de hune se rompt, et le mât de hune vacille au-dessus de vous comme un homme ivre. Il se fend et craque. Si cela continue, vos haubans de tribord vont sauter. Vous

saisissez un cordage ! N'importe lequel ! Et vous le tournez autour d'un pilotis. Mais le bout de retour est trop court. Incapable de l'attacher, vous le retenez solidement tandis que vous hurlez à votre compagnon de faire un tour avec un autre cordage plus long. Vous tenez bon ! Vous tirez sur votre bout, le visage cramoisi, vous tirez au point que vos bras semblent sortir de leurs jointures, que le sang jaillit du bout de vos doigts. Mais vous tenez ! Et votre camarade trouve enfin un plus long cordage et le fixe. Vous vous redressez alors, et regardez vos mains. Elles sont comme démolies. Impossible d'étendre les doigts. La douleur vous accable. Mais vous n'avez pas le temps de vous laisser aller. Votre bateau, fait toujours dangereux, pilonne contre les anatifes des pilotis, et ceux-ci menacent d'arracher le bordé. Vous abattez le pic ! Vous abaissez la bôme ! Puis vous établissez des amarres, et vous tirez, vous halez, vous tirez, tout en échangeant des propos désagréables avec le préposé du pont-tournant, toujours désireux de prendre les devants en pareille occurrence. Enfin, au bout d'une heure d'efforts, les reins douloureux, la chemise trempée de sueur, les mains en sang, vous parvenez à franchir le passage et vous vous balancez paisiblement sur un flot tranquille entre d'étroites rives où des bestiaux enfoncés jusqu'aux genoux vous contemplent d'un œil étonné. Émotion ! Effort ! Peut-on trouver mieux au large par un temps calme ?

Je l'ai éprouvé cependant de deux façons. Je me souviens d'une tempête qui dura quatorze jours au large de la Nouvelle-Zélande. J'étais sur un charbonnier vagabond[5],

[5] Les Anglais appellent ainsi les bateaux marchands qui ne suivent pas un itinéraire régulier à dates fixes, mais vont partout où ils pensent trouver du fret à transporter. (N. d. T.)

rouillé et usé, qui portait six mille tonnes de charbon dans ses flancs. Les mains-courantes de secours avaient été établies de l'avant à l'arrière. Du côté du vent, on avait attaché aux haubans de la cheminée et à ceux du gréement de grands filets en vue de briser la force des paquets de mer et de protéger les portes du carré. Mais les portes furent démolies et le carré inondé. Eh bien, de toute cette épreuve, je n'ai conservé qu'un seul sentiment, celui d'une grande monotonie.

Au contraire, les huit jours les plus vivants que j'ai vécus se sont écoulés à bord d'un petit bateau sur la côte Ouest de la Corée. Peu importe pourquoi je voyageais sur la mer Jaune durant un certain mois de février par une température au-dessous de zéro. L'essentiel est de savoir qu'il s'agissait d'une embarcation non pontée, ***un sampan*** ; que nous étions à proximité d'une côte rocheuse dépourvue de phares et où les marées avaient une amplitude de dix à quinze mètres. Mon équipage était composé de pêcheurs japonais. Je ne comprenais pas leur langage, ni eux le mien. Néanmoins, ce voyage ne fut pas le moins du monde monotone. Jamais je n'oublierai certain lever de jour glacé, où, dans une épaisse bourrasque de neige, nous abattîmes la voile et mouillâmes notre petite ancre. Le vent soufflait en hurlant du nord-ouest, et nous étions au vent du rivage. Devant et derrière nous, tout chemin nous était coupé par des falaises rocheuses, au bas desquelles la mer venait se briser. Du côté du vent, à une courte distance, on apercevait, entre les rafales de neige, une rangée de récifs peu élevés. Cette barrière nous protégeait tant bien que mal contre les flots tumultueux de la mer Jaune qui se précipitaient sur nous.

Les Japonais se glissèrent sous une natte de paille de riz les couvrant tous, et s'endormirent. J'allai les rejoindre et

pendant plusieurs heures nous profitâmes d'un sommeil intermittent. Puis un déluge d'eau glacée nous chassa de notre abri recouvert maintenant de plusieurs centimètres de neige. La barrière de récifs était submergée par la marée montante et, d'instant en instant, les vagues nous arrivaient plus fortes. Les pêcheurs examinaient la côte avec anxiété. J'en faisais autant, de l'œil du marin, bien qu'il ne me parût guère possible pour un nageur d'atteindre la ligne de rochers du rivage martelés par le ressac. J'indiquai un autre point de la falaise. Mais les Japonais secouèrent négativement la tête. Je montrai alors la terrible côte directement sous le vent. Ils hochèrent de nouveau la tête, et ne bougèrent point. J'en conclus qu'ils étaient paralysés par le sentiment que notre situation était désespérée. Celle-ci s'aggravait d'ailleurs à chaque minute, car la marée continuant à monter rendait de moins en moins efficace la rangée de récifs qui nous avait servi jusqu'ici de bouclier. Vint un moment où je me demandai si nous n'allions pas chavirer et couler à l'ancre. Les lames arrivaient sur nous en volume grossissant, et on ne cessait d'écoper pour vider le sampan. Cependant, mes hommes, dans l'expectative, tenaient toujours les yeux fixés sur le même point rocheux du rivage.

Enfin, après avoir été plusieurs fois sur le point de couler bas, mon équipage entra tout à coup en action. Tous les matelots se précipitèrent sur la corde de l'ancre et la halèrent. À l'avant, tandis que le bateau laissait porter, nous établîmes un morceau de toile de la grandeur d'un sac de farine, et nous mîmes le cap droit sur le rivage. Je délaçai mes souliers, je déboutonnai mon ciré et mes vêtements, afin d'être prêt à me dépouiller presque complètement une minute environ avant le choc fatal. Mais il ne se produisit pas, et comme nous pénétrions dans la zone des rochers, je goûtai toute la beauté de la situation.

Devant nous s’ouvrait un étroit passage bordé de chaque côté par une mer déferlante. Cependant, lorsque longtemps auparavant j’avais scruté le rivage, je n’avais remarqué aucune ouverture. Mais je n’avais pas tenu compte de l’amplitude des dix mètres de la marée. Et c’était le moment où les eaux seraient assez hautes que les Japonais avaient attendu si patiemment. Nous traversâmes la frange des brisants et nous nous trouvâmes dans une petite baie bien abritée où l’eau était à peine frisée par les rafales. Nous abordâmes sur une grève où la dernière marée avait laissé de longues traînées d’eau glacée.

Et ce grain fut l’un des trois que nous eûmes à supporter au cours de cette randonnée de huit jours dans un sampan. En aurait-il été ainsi avec un gros navire ? Je crois fort que le gros navire aurait été jeté sur les récifs extérieurs et que son équipage aurait péri.

Il survient toujours plus de surprises et de mésaventures au cours d’une sortie de trois jours à bord d’un petit bateau qu’il n’en arrive à un grand navire sur l’Océan pendant une année. Je me souviens d’un voyage d’essai sur un petit « dix mètres » que je venais d’acheter. En six jours, nous dûmes essuyer deux rudes « coups de chien », par surcroît un bon coup de vent de sud-ouest et un autre du sud-est. Durant les courts intervalles qui séparaient ces grains, il faisait calme plat. De plus, pendant ces six jours, nous échouâmes trois fois. En outre, étant amarrés à une berge de la rivière Sacramento, nous nous trouvâmes, par un malencontreux hasard, en un point où le fond était incliné en pente raide, si bien que lorsque la marée descendit et que le bateau toucha le fond, peu s’en fallut qu’il ne fît la culbute. Par calme plat et fort courant de marée, dans les détroits de Carquinez, nos ancres dérapèrent sur un fond sans tenue et nous fûmes

drossés vers un énorme dock flottant contre lequel nous cognâmes sans relâche sur plusieurs centaines de mètres avant de pouvoir nous dégager. Deux heures plus tard, dans la baie de San Pablo, le vent se mit à siffler et nous dûmes prendre tous les ris. Ce n'est pas une mince affaire de redresser un bateau allant à la dérive par grosse mer et vent violent. Ce fut pourtant ce qui nous arriva ensuite, car notre bateau, faisant eau et s'enfonçant, rompit deux amarres établies par nous. Avant de l'avoir repris en mains, nous étions presque morts d'épuisement. Certes, nous avions fatigué le navire dans toutes ses parties, de la carlingue à la pomme du mât. Enfin, pour couronner le tout, tandis qu'on louvoyait dans la partie la plus étroite de l'estuaire de San Antonio, il s'en fallut d'un cheveu que nous n'eussions une collision avec un gros bâtiment que traînait un remorqueur. J'ai navigué sur l'Océan pendant une année sur un bateau beaucoup plus grand que celui-là, et je n'ai pas eu durant toute cette période un pareil faisceau d'incidents émouvants.

En somme, les mésaventures sont fréquentes à bord d'un petit bateau. Avec le recul, on les considère sous un jour plus joyeux. Sur le moment, elles mettent à l'épreuve votre ardeur et votre vocabulaire, et vous font voir les choses en noir au point de s'imaginer que Dieu nourrit une rancune personnelle contre vous. Mais ensuite ! Ah ! ensuite ! Avec quel plaisir vous vous les rappelez et avec quelle satisfaction vous narrez vos exploits à vos collègues de la confrérie des navigateurs sur modestes esquifs !

La marée descendante montrait la surface boueuse couverte de vase pourrie ; l'eau elle-même était sale et imprégnée des déchets de cuves d'une tannerie voisine ; de chaque côté, les plantes des marais présentaient toutes les nuances d'une orchidée qui se meurt. On voyait plus loin un

vieil appontement délabré et vermoulu et, à l'extrémité de celui-ci, un petit sloop peint en blanc. Rien de romantique dans le tableau. Aucun présage d'aventure. Un argument péremptoire contre les prétendues joies de la navigation sur frêles embarcations.

Voilà sans doute ce que nous pensions, Cloudesley et moi, par ce sombre matin au ciel de plomb, lorsque nous nous levâmes pour préparer le petit déjeuner et laver le pont. D'ordinaire, cette dernière occupation me ravissait, mais un coup d'œil sur l'eau infecte et un autre sur le pont tout récemment peint, calma quelque peu mon enthousiasme.

Après le petit déjeuner, nous entreprîmes une partie d'échecs. La marée continuait à baisser, et le sloop se mit à donner de la bande. Nous poursuivîmes notre jeu, mais bientôt les pièces ne purent plus tenir debout, vu l'inclinaison du bateau. Nous montâmes sur le pont. Les amarres d'avant et d'arrière étaient fortement tendues. À ce moment, une brusque secousse fit pencher davantage le bateau, et les amarres se tendirent à se rompre.

— Dès que le flanc du bateau reposera sur le fond, ce mouvement s'arrêtera, dis-je.

Cloudesley prit la gaffe et la plongea pour mesurer la profondeur du côté où s'inclinait le bateau.

— Deux mètres trente d'eau, annonça-t-il. Nous sommes sur une crête. La première chose qui touchera le fond ce sera notre mât, car le bateau va se retourner.

Un craquement de mauvais augure partit de l'amarre arrière. Regardant de ce côté, nous remarquâmes qu'un toron venait de céder. Du coup, nous nous mîmes à l'œuvre. À

peine avions-nous établi une deuxième amarre que la première se brisa. Nous doublâmes aussitôt l'amarre de l'avant et nous avions à peine terminé que la première amarre avant sautait à son tour. Après quoi, ce fut pour nous une besogne infernale.

Plusieurs fois de suite, nous établîmes des amarres, et elles se rompaient à mesure, le bateau se penchait davantage. Nous utilisâmes toute notre réserve de cordages, jusqu'aux drisses et aux écoutes, de même notre aussière de quatre centimètres de diamètre. On fixa des liens au sommet et à mi-hauteur du mât, en un mot, partout où cela fut possible. Nous travaillions et transpirions, avec la sincère conviction que Dieu se mettait de nouveau contre nous.

Les naturels du pays venus sur l'appontement commençaient à ricaner. Cloudesley laissa glisser sur le pont incliné tout un rouleau de cordage et il lui fallut le repêcher avec un visible dégoût dans l'ignoble boue gluante. Du coup, les indigènes éclatèrent de rire et j'eus beaucoup de mal à empêcher Cloudesley de grimper sur l'appontement et d'y commettre un meurtre.

À ce moment, le pont du sloop était devenu vertical. Nous avions détaché la balancine de son point inférieur et l'avions fixée à l'appontement, tandis que l'autre extrémité restait accrochée à la pointe du mât, le tout bien tendu par l'intermédiaire d'un palan. La balancine était en acier ; nous ne doutions pas qu'elle tiendrait le coup, mais nous avions moins confiance dans la capacité de résistance des haubans qui maintenaient le mât.

D'ici deux heures, la marée serait tout à fait basse. Il nous fallait encore attendre cinq heures pour savoir si le bateau se soulèverait et se redresserait de lui-même.

Le banc de vase plongeait presque à pic, et au fond, droit au-dessous de nous, le flot qui se retirait rapidement laissait apparaître le plus immonde, le plus affreusement puant, et le plus répugnant tas de boue imaginable.

Cloudesley le considéra un instant et dit :

— Je t'aime comme un frère. Je me battrais pour toi. Pour te défendre, je tiendrais tête à des lions rugissants, je braverais la mort sur terre et sur mer. Mais, je t'en prie, ne tombe pas là-dedans.

Il eut un frémissement de dégoût.

— Car si tu y tombais, reprit-il, je n'aurais pas le courage de t'en tirer. Non, impossible. Je pourrais seulement prendre une gaffe et t'enfoncer davantage jusqu'à ce que tu disparaisses hors de ma vue.

Nous nous assîmes sur la paroi latérale du rouf, celle qui était tournée vers le ciel. Nos jambes pendaient sur le toit de la cabine, vertical, et le pont nous servait de dossier. Ainsi installés, nous commençâmes une nouvelle partie d'échecs et nous jouâmes jusqu'à ce que la marée montante, la balancine et son palan nous eussent permis de rétablir notre bateau en une position plus convenable.

Des années plus tard, dans les mers du Sud, à l'île Isabelle, je me suis trouvé dans une situation analogue. Pour nettoyer sa coque, j'avais laissé le ***Snark*** s'échouer à marée basse sur la grève. Quand la marée revint, le ***Snark*** refusa de se redresser. D'eau montait par les dalots, recouvrait le platbord du côté renversé, et gagnait peu à peu sur le pont. Nous fermâmes hermétiquement le panneau de la chambre du moteur. La mer continua de monter, atteignit le panneau, le dépassa, et comme le tableau restait obstinément couché,

l’eau s’approcha d’une manière inquiétante du capot de descente et de la claire-voie de la cabine.

Nous étions tous malades, atteints de fièvre, néanmoins nous nous secouâmes et travaillâmes d’arrache-pied plusieurs heures durant sous le soleil ardent du tropique. Nous portâmes à terre nos plus solides amarres après les avoir fixées à l’extrémité des mâts, et nous nous mîmes à tirer à faire tout craquer, y compris nous-mêmes. Nous donnions un bon coup et tombions tous épuisés, à demi morts. Puis, on se relevait, on tirait de nouveau, et on retombait. Le platbord inférieur finit par se trouver à un mètre et demi sous l’eau et les petites vagues venaient caresser l’entrée du capot de descente, quand tout à coup la coque frémit, s’ébroua, et pointa de nouveau ses mâts vers le ciel.

On ne manque jamais de prendre de l’exercice en naviguant à bord d’un petit bateau, et le dur travail est non seulement une joie, mais il fait une réelle concurrence aux médecins. La baie de San Francisco n’est pas un étang de moulin, mais une vaste étendue d’eau, profonde et très variée dans ses aspects.

Je me souviens d’une soirée d’hiver où j’essayais d’entrer dans l’embouchure du Sacramento. La rivière en crue refoulait violemment le courant de marée venant de la baie. Le fort vent d’ouest qui avait soufflé dans la journée avait molli au coucher du soleil. Il soufflait encore en petite brise, par l’arrière, et nous restions sur place dans le rapide courant. Nous nous trouvons exactement à l’entrée de la rivière, mais il n’y avait aucun mouillage possible à cet endroit, et nous dérivions en arrière de plus en plus vite. Finalement, nous nous décidâmes à jeter l’ancre quand le dernier souffle de vent nous eut abandonné.

La nuit vint, splendide, tiède et étoilée. Mon compagnon prépara le dîner tandis que je m'occupais de mettre tout en ordre sur le pont. Quand nous nous couchâmes, à neuf heures, le temps s'annonçait excellent. Si j'avais eu un baromètre, j'aurais sans doute pensé autrement. Vers deux heures du matin, nos haubans commencèrent à chanter sous une brise sifflante. Je montai sur le pont et je donnai plus de mou à la corde de l'ancre. Une heure plus tard, il était visible qu'un coup de sud-est se préparait.

Il n'est guère agréable de quitter une couchette bien chaude pour fuir un dangereux mouillage par une nuit noire et un vent violent. On se leva tout de même, on prit deux ris dans la voile et on se mit en devoir de relever l'ancre. Notre treuil était vieux et la tension produite par une mer hachée se montra trop forte pour lui. Avec un treuil hors d'usage, il nous était impossible de haler l'ancre à la main. Nous essayâmes mais sans autre résultat que de nous ensanglanter les mains. Or, un marin déteste d'avoir à abandonner une ancre. Question d'amour-propre. Bien entendu, nous aurions pu en marquer l'emplacement avec une bouée. Cependant, au lieu d'agir ainsi, nous filâmes encore davantage de corde, nous virâmes ensuite légèrement et mouillâmes la seconde ancre.

Ensuite, nous ne connûmes guère de repos, car l'un après l'autre nous fûmes jetés hors de nos couchettes. Le mauvais état de la mer qui allait en augmentant nous fit comprendre que nous chassions sur nos ancres et quand nous atteignîmes le passage où le fond est dénudé, nous sentîmes que les ancres glissaient tranquillement sur lui. Ce chenal était profond mais ses bords se relevaient brusquement comme les parois d'une gorge, de sorte que lorsque les

ancres arrivèrent à cet endroit, elles crochèrent et tinrent bon.

Mais en même temps, à travers les ténèbres, nous entendions la mer briser derrière nous sur le rivage, et si près que nous jugeâmes prudent de diminuer la longueur de nos cordes de mouillage.

La lumière de l'aube nous montra qu'entre notre arrière et la destruction certaine de notre bateau il n'y avait guère qu'une dizaine de mètres. Et quel vent ! Par moments, dans les rafales, la vitesse devait approcher de cent vingt kilomètres à l'heure. Mais les ancres tenaient ; et si bien que nous redoutions seulement de voir les bittes d'amarrage s'arracher du pont et être emportées.

Nous passâmes toute la journée à voir notre sloop piquer du nez et se redresser. Dans le courant de l'après-midi, la tempête s'arrêta après une rafale des plus violentes. Durant cinq minutes ce fut le calme plat, puis avec la soudaineté d'un coup de tonnerre, le vent arriva du sud-ouest, ayant tourné de huit points, et plus furieux que jamais. Passer une nouvelle nuit dans cette situation était trop pour nous, aussi essayâmes-nous une fois de plus de haler sur les ancres. À la suite de cet effort épuisant, à rendre l'âme, nous étions tous deux sur le point de pleurer de douleur et de fatigue.

Lorsque la première ancre fut à pic, il nous fut impossible de la déraper. Nous profitâmes d'un moment où l'avant du navire plongeait vers elle pour tourner raides et courts plusieurs tours d'aussière sur la bitte, et nous nous écartâmes vers l'arrière comme l'avant se relevait. Presque tout céda ou éclata, excepté l'ancre. La gorge où passait l'aussière fut arrachée, la lisse déchirée et le pavois vola en éclats. Mais l'ancre tint bon. De guerre lasse, je hissai la

grand-voile au bas ris, et redonnant à l'ancre les quelques mètres si péniblement gagnés, nous parvînmes à la décrocher en avançant vers elle et la dépassant à la voile. Ce ne fut pas sans mal ni misères cependant, car, à plusieurs reprises, notre bateau fut arrêté pile. Nous répétâmes la même manœuvre pour l'ancre qui restait, et au moment où l'obscurité tombait nous réussîmes à nous réfugier dans l'intérieur de la rivière.

Je suis né voilà si longtemps que j'ai grandi avant l'époque des moteurs à essence. Par suite, j'appartiens à la vieille école. Je préfère le bateau à voiles au bateau à moteur, et je crois que la navigation à voiles est un art plus élégant, plus difficile, plus hardi, que la navigation mécanique. Les moteurs à essence ont aujourd'hui fait leurs preuves, et si on ne peut dire vraiment qu'un idiot est capable de s'en servir, on peut affirmer sans exagérer que n'importe qui est à même de les faire marcher.

Il n'en va pas de même de la navigation à voiles. Celle-ci exige plus d'habileté, plus d'intelligence, et un long entraînement. C'est le plus bel exercice pour un jeune garçon, un adolescent et un homme. Si le jeune garçon est peu vigoureux, mettez-lui en mains un petit esquif confortable. Il fera le reste. Inutile qu'on l'enseigne. Il saura rapidement manier la godille et gouverner avec un aviron. Ensuite, il commencera de parler de quille et de dérive, et sera impatient de hisser ses voiles et de passer toute une nuit à bord.

N'ayez aucune crainte à son sujet. Il est destiné à courir des risques et à essuyer des accidents. Songez-y, des accidents arrivent aussi bien dans une nursery que sur l'eau. Bien plus de garçons sont morts d'avoir été trop mis dans du coton qu'il n'en est mort sur les grands et petits bateaux. Et

beaucoup plus encore sont devenus des robustes gaillards grâce à la navigation à voiles plutôt qu'à jouer au croquet ou à suivre les cours d'une académie de danse.

Et une fois qu'on est marin, on le reste toujours. La saveur de l'air salin ne s'évente pas. Un marin ne vit jamais assez vieux pour n'avoir plus le désir de lutter encore contre le vent et les vagues. Je le sais par moi-même. Aujourd'hui, je possède un « ranch » et vis loin de la mer. Néanmoins, je ne puis rester longtemps éloigné d'elle. Quand plusieurs mois se sont écoulés sans la voir, je ne puis tenir sur place. Je me surprends à rêver aux incidents de la dernière croisière, ou à me demander si les loups rayés commencent à affluer dans le creux de Wingo, ou encore à lire dans les journaux les nouvelles concernant les premiers vols de canards.

Et alors, brusquement nous nous précipitons sur les valises, nous passons en revue tout l'attirail des vêtements de mer, et nous partons pour Vallejo, où le petit *Roamer* nous attend. Il attend sans cesse que le youyou nous amène à bord, que le feu du fourneau s'allume, que les cargues soient larguées, la grand-voile hissée, que les garcettes de ris tambourinent sur la toile. Il attend le virage sur l'ancre à pic, l'élan du départ, les intimations de la barre, tandis qu'il pique toutes voiles dehors vers le nord ou le sud de la baie.

À bord du *Roamer*
Sonoma Creek
15 avril 1911.

5

Dans la baie de Yeddo,

(In Yeddo Bay)

Il avait dû la perdre quelque part dans la rue du Théâtre.

Il se rappelait avoir été bousculé un peu brutalement sur un pont, au-dessus d'un des canaux qui croisent cette artère populeuse. Peut-être quelque pickpocket, aux yeux obliques, aux doigts habiles, se gobergeait-il maintenant avec la cinquantaine de yens que renfermait sa bourse. Après tout, songea-t-il, il avait pu la perdre par étourderie.

En désespoir de cause et pour la douzième fois, il fouilla toutes ses poches. Elle ne s'y trouvait pas. Sa main s'attarda dans sa poche-revolver et il considéra d'un air piteux le patron de la gargote, volubile et braillard, qui hurlait comme un fou.

— Vingt-cinq sen[6] ! Toi payer tout suite ! Vingt-cinq sen.

— Mais, mon porte-monnaie ! protesta le jeune homme. Je te répète que je l'ai perdu quelque part.

Là-dessus, le patron leva des bras indignés et hurla :

---

[6] Sen : centième du yen.

— Vingt-cinq sen ! Vingt-cinq sen ! Toi payer tout suite.

La foule s'était rassemblée et Alf Davis commençait à se sentir mal à l'aise.

Tout cela lui paraissait ridicule. Tant d'histoires pour si peu ! Tout de même, il fallait prendre une décision. D'idée lui vint de foncer à travers cette forêt de jambes, en cognant sur tout ce qui obstruerait son chemin ; mais, devinant sans doute son intention, un des serveurs, un petit bonhomme trapu, avec une vilaine taie sur l'œil, le saisit par le bras.

— Toi payer tout suite ! Toi payer tout suite ! Vingt-cinq sen ! hurlait le propriétaire, s'étranglant de fureur.

Alf aussi était écarlate, mais d'humiliation. Pourtant, il entreprit de nouvelles recherches. Faisant son deuil de sa bourse, il plaçait son suprême espoir en quelque monnaie vagabonde. Dans la petite poche de sa vareuse, il rencontra une pièce de dix sen, plus cinq sen de cuivre : puis se rappelant qu'il avait récemment égaré une pièce de dix sen, il décousit l'ourlet d'une de ses poches et repêcha la pièce dans les profondeurs de la doublure. Il tenait au creux de sa main les vingt-cinq sen requis pour le dîner qu'il venait de consommer. Il les fit passer dans celle du propriétaire qui les compta, se calma d'un seul coup et s'inclina avec déférence. Tous les assistants le saluèrent de la même façon et se dispersèrent.

Alf Davis était un jeune matelot de seize ans à peine. Il naviguait sur l'***Annie Mine,*** une goélette américaine venue à Yokohama pour amener à Londres les peaux récoltées durant la saison. Et dans cette escale, la deuxième pour lui, Davis commençait à s'assimiler les surprenants aspects de l'âme orientale. Quand les politesses et les salutations eurent

pris fin, il se mit à rire et tourna les talons. Un nouveau problème se présenta à lui : comment retourner à bord de la goélette ?

Il était onze heures du soir : il ne trouverait à quai aucun canot de l'*Annie Mine* et la perspective de louer une barque indigène, sans un sou en poche, ne se présentait pas comme spécialement attrayante.

Tout en cherchant d'un œil inquiet quelque camarade attardé, il descendit à la jetée. À Yokohama, la ligne des quais n'est pas très longue. Les bateaux mouillent à quelque distance, ce qui permet à quelques centaines de marins bas sur pattes de gagner leur vie comme passeurs.

Une douzaine de rameurs, hommes et gamins, hélèrent Alf et lui offrirent leurs services. Il choisit celui qui lui parut le plus conciliant, un vieux bonhomme à l'aspect débonnaire, affligé d'une jambe torse. Alf descendit dans son sampan et s'assit. À travers l'obscurité, il ne pouvait distinguer les mouvements du vieillard, mais celui-ci ne se pressait pas de démarrer : à la fin, il s'approcha en clopinant et regarda le matelot dans les yeux.

— Dix sen ! dit-il.

— Oui, je sais, c'est dix sen, répondit Alf d'un ton indifférent. Mais grouille-toi. Goélette américaine.

— Dix sen. Payer tout suite, insista le vieux.

À ces mots odieux, Alf sentit la moutarde lui monter au nez.

— Emmène-moi à la goélette américaine alors, moi payer, dit-il.

Mais l'autre, imperturbable, se tenait devant lui, la main tendue et répétait :

— Dix sen. Payer tout suite.

Alf s'efforça de s'expliquer. Il avait perdu son porte-monnaie et se trouvait démuni d'argent. Mais il paierait. Aussitôt à bord, il paierait. Non, avant même de grimper à bord de la goélette américaine. Il appellerait ses camarades qui donneraient au batelier ses dix sen. Ensuite, il monterait. Ainsi donc tout était réglé.

À tous ses arguments, l'accommodant vieillard se bornait à opposer son éternel :

— Payer tout suite. Dix sen.

Et comme pour compliquer les choses, les autres bateliers se rassemblaient sur l'escalier du quai, ne perdant pas un mot de la conversation.

Aussi furieux que contrarié, Alf se leva pour descendre. Mais l'autre le retint par la manche.

— Toi donner chemise tout suite, moi emmener toi goélette américaine, proposa-t-il.

Tous les sentiments d'indépendance du matelot s'enflammèrent dans son cœur. D'instinct, l'Anglo-Saxon répugne à se laisser duper et pour Alf cette opération-là était une pure escroquerie. Dix sen équivalent à six cents américains et sa chemise, toute neuve et de bonne qualité, lui coûtait deux dollars.

Il tourna le dos sans mot dire et se dirigea vers l'extrémité de la jetée, avec sur ses talons une joyeuse escorte. La plupart de ces gens étaient des gaillards musclés et

solides et, par cette nuit de chaleur accablante de juillet, ils portaient le minimum de vêtements. Les gens de mer de toutes les races sont rudes et turbulents et Alf songea que le fait de se trouver, à minuit, au bout d'un môle, au milieu d'une telle engeance et dans une ville japonaise, ne présentait qu'une sécurité relative.

Un gros type aux cheveux touffus et aux yeux méchants s'avança, et les autres se pressèrent derrière lui pour participer à la discussion.

— Toi donner moi souliers, dit-il. Toi donner moi souliers et moi mener toi goélette américaine.

Alf secoua la tête, tandis que la foule le pressait d'accepter la transaction. Mais l'Anglo-Saxon est ainsi fait que si l'on cherche à l'intimider ou à le brusquer pour lui arracher quelque chose, c'est le plus sûr moyen de ne rien obtenir de lui. Le cas échéant, il accomplira de lui-même des actes audacieux, mais ne permet pas qu'on l'y pousse. Aussi cette tentative de chantage réveilla en Alf tout l'entêtement inné de sa race. Il possédait la vertu des hommes qui jamais ne s'abandonnent au désespoir : et là, sous les étoiles, entouré de cette bande encombrante, il résolut de mourir plutôt que de consentir à se laisser dépouiller d'un seul de ses vêtements. Leur valeur importait peu : il s'agissait avant tout d'une question de principe.

À ce moment il reçut par-derrière une violente poussée. Il se retourna, les yeux flamboyants et aussitôt le cercle s'élargit. Mais la foule devenait de plus en plus bruyante. De tous côtés des voix lui réclamaient à tue-tête telle ou telle partie de son accoutrement et bientôt ce fut un tohu-bohu indescriptible.

Depuis longtemps, Alf avait cessé de répondre, mais la situation devenait dangereuse et il songea à prendre la fuite. Son visage se contractait, ses yeux brillaient comme des pointes d'acier et son corps se redressait dans une attitude de vigueur et de confiance. Son air résolu dut influencer suffisamment les bateliers, qui s'écartèrent pour le laisser passer quand il se dirigea vers le bout de la jetée du côté du rivage.

Mais ils le suivirent, criant et riant de plus belle. Un jeune homme, à peu près de la stature et de la force du matelot, eut l'audace de s'emparer de son béret. Avant qu'il eût eu le temps de s'en coiffer, Alf lui appliqua un vigoureux coup de poing sur l'épaule et l'envoya rouler sur les galets.

Le béret tomba et disparut parmi les innombrables jambes. Alf prit une prompte décision : son amour-propre de marin ne lui permettait pas de leur abandonner sa coiffure. Il chercha dans la direction où il l'avait vue s'envoler et la découvrit bientôt sous le pied nu d'un robuste loustic, qui s'appuyait dessus de tout son poids. Alf essaya d'arracher son béret d'une secousse, mais en vain. Il poussa l'homme pour lui faire lâcher prise ; celui-ci se borna à grogner. C'était un défi : Alf l'accepta. En un clin d'œil, il passa une de ses jambes derrière le voleur, tandis que de l'épaule il lui frappait la poitrine. Rien ne pouvait parer ce coup adroitement appliqué et l'autre alla s'étaler sur le dos.

Aussitôt, Alf se recoiffait de son béret et, les poings en avant, dans une attitude agressive, pivota pour éviter une attaque possible par-derrière et tous ceux qui lui barraient la route s'empressèrent de déguerpir.

Il n'en souhaitait pas davantage : ainsi le champ redevenait libre vers le rivage. Sur l'étroite jetée, il leur faisait face,

menaçant de son poing ceux qui tentaient de passer de chaque côté de lui. Il lui fallait, tâche difficile, marcher à reculons et tenir en échec cette masse grouillante et confuse. Mais sur toute la surface du globe, les gens de couleur ont appris à respecter le poing du Blanc : ce furent les batailles gagnées par des générations de marins, plutôt que la science stratégique d'Alf, qui lui donnèrent la victoire.

Au point où la jetée rejoignait le rivage, s'élevait le poste de la police du port et Alf, toujours à reculons, pénétra dans un bureau brillamment éclairé, au grand amusement d'un alerte lieutenant de service. Les bateliers, redevenus d'un seul coup calmes et respectueux, se rassemblèrent comme des mouches devant la porte ouverte afin de voir et d'entendre.

En quelques mots, Alf expliqua ses difficultés et demanda, en sa qualité d'étranger au pays, que le lieutenant voulût bien le faire ramener à son bord dans la vedette de la police. En réponse, le lieutenant, très versé dans la connaissance des « règlements et des instructions », lui exposa que les policiers du port n'étaient point des passeurs et que les bateaux de la police avaient à remplir un autre rôle que de reconduire à leurs bâtiments les marins attardés et dépourvus d'argent. Il ajouta qu'il tenait les bateliers pour des voleurs de naissance, mais que dès l'instant où ils volaient dans les formes, il se déclarait impuissant. Ils avaient le droit d'exiger d'avance le prix du passage et qu'était-il, lui, pour les forcer à prendre un passager qui les paierait seulement arrivé à destination ?

Alf reconnaissait le bien-fondé de ses remarques et lui suggéra pourtant qu'à défaut d'ordres légaux, il pourrait peut-être obtenir leur obéissance. Tout disposé à essayer, le

lieutenant s'avança sur le seuil et adressa un discours aux bateliers. Mais eux aussi connaissaient leurs droits, et quand l'officier eut terminé, ils poussèrent en chœur leur abominable :

— Dix sen ! Payer tout suite ! Payer tout suite !

— Vous le voyez ! Rien à faire, déclara le lieutenant, qui, soit dit en passant, s'exprimait dans un anglais impeccable. En tout cas, je les ai prévenus de ne vous causer aucun ennui ou désagrément ; vous êtes donc en sécurité. La nuit est chaude et déjà fort avancée. Allez dormir dans quelque coin. Je vous permettrais bien de rester ici, si je ne craignais d'enfreindre les règlements.

Alf le remercia pour son amabilité et sa bienveillance : mais les bateliers avaient réveillé son orgueil de race et son entêtement et il ne considérait pas le problème comme résolu. Passer la nuit sur le sol, eût été s'avouer vaincu.

— Les bateliers refusent de m'emmener à bord ?

Le lieutenant l'admit d'un signe de tête.

— Et vous aussi ?

Le lieutenant acquiesça de nouveau.

— Bien. En ce cas, vos règlements et vos instructions ne peuvent m'empêcher de me passer moi-même ?

Le lieutenant demeura perplexe.

— Vous n'avez pas de sampan.

— Qu'à cela ne tienne ! déclara Alf, avec chaleur. Si je me passe moi-même, tout le monde est content, et je ne fais de mal à personne ?

— Vous avez raison, répondit l’officier intrigué, mais je ne vois pas comment vous pouvez vous passer vous-même.

— Eh bien, vous allez le voir !

Le béret d’Alf s’abattit sur le parquet : de deux gestes il envoya promener ses souliers que suivirent son pantalon et sa chemise.

— Rappelez-vous, proclama-t-il d’une voix retentissante, que moi, citoyen des États-Unis, je vous tiens responsable de ces vêtements, vous, la ville de Yokohama et le gouvernement japonais. Bonsoir !

Là-dessus, il s’élança au-dehors, écartant à droite et à gauche les bateliers surpris et s’engagea sur la jetée. Mais, bientôt ressaisis, ils coururent à sa suite, criant de joie devant le nouvel aspect de la situation.

Ce fut une soirée mémorable parmi les gens du port de Yokohama.

Parvenu à l’extrémité du môle, Alf, sans hésitation, fit dans la mer un plongeon net et classique. Il se mit à nager vigoureusement sur le côté, jusqu’à l’instant où la curiosité l’amena à ralentir. Dans l’obscurité, de l’endroit où devait se trouver la tête du môle, des voix l’appelaient.

Il se tourna sur le dos, se laissa flotter et prêta l’oreille :

— Ça va ! Ça va !, entendait-il dans le vacarme. Pas payer tout suite ; payer quand toi vouloir ! Toi revenir ! Revenir tout suite ! Payer quand toi vouloir !

— Non, merci ! cria-t-il. Moi pas payer du tout ! Bonsoir !

Il chercha alors à repérer la position de l'*Annie Mine*. Elle mouillait à un bon mille de la côte et dans les ténèbres, il n'était guère facile de discerner sa silhouette. D'abord, il se dirigea vers des lumières qu'il savait ne pouvoir provenir que d'un navire de guerre, sans doute le cuirassé américain *Lancaster*. L'*Annie Mine* mouillait à gauche, un peu en arrière. Mais à gauche, il distinguait trois feux rapprochés les uns des autres. Ce ne pouvait être la goélette et, pendant un instant, il fut déconcerté. Il fit la planche et ferma les yeux, cherchant à se rappeler l'aspect de la baie telle qu'il l'avait vue en plein jour. Et bientôt, avec un soupir de satisfaction, il reprit sa route. Les trois feux appartenaient évidemment au gros caboteur anglais. Par conséquent, la goélette se trouvait quelque part entre les trois feux et le *Lancaster*. Il scruta longtemps les parages et aperçut à l'endroit calculé par lui un feu isolé très faible, le fanal de mouillage de l'*Annie Mine*.

Il savoura ensuite une agréable baignade à la clarté des étoiles. La mer avait la température du lait tiède. La saveur du sel s'attardait sur ses lèvres et l'exercice stimulait les battements fermes et réguliers de son cœur.

Sa traversée à la nage s'effectua sans incident. Il laissa à sa droite le *Lancaster,* magnifiquement éclairé, à sa gauche le vapeur anglais, et au bout de peu de temps, il arriva près de l'*Annie Mine*. Il saisit l'échelle de corde qui pendait d'un côté et se hissa sans bruit sur le pont.

Personne en vue. Pourtant, une lumière dans la cuisine lui révéla que le fils du capitaine, de quart à cette heure-là, se préparait du café. Alf gagna le gaillard d'avant. Ses camarades ronflaient dans leurs couchettes et, en cet espace confiné, la chaleur lui parut intolérable. Il revêtit alors une

mince chemise de coton et un pantalon de treillis, jeta sous son bras sa couverture et son traversin, puis remonta sur l'avant.

À peine venait-il de s'endormir qu'il fut tiré de son sommeil par le bruit d'une embarcation qui abordait la goélette. On héla l'homme de garde. C'était la vedette de la police et Alf se divertit fort de la conversation qui s'ensuivit.

Oui, le fils du capitaine reconnaissait bien ces vêtements : ils appartenaient à Alf Davis, un des matelots. Qu'était-il arrivé ? Non, Davis n'était pas rentré. Il était à terre. Non, pas à terre ? Alors il avait dû se noyer. À ce moment, le lieutenant et le fils du capitaine parlèrent ensemble et Alf ne comprit plus rien. Mais il les entendit descendre et réveiller l'équipage. Les hommes répondirent en grommelant qu'Alf n'était point parmi eux. Là-dessus, le fils du capitaine s'indigna contre la police de Yokohama et ses procédés, tandis que le lieutenant débitait désespérément des textes de règlements.

Alf se leva sur le gaillard et tendit les mains.

— Il me semble que ces vêtements m'appartiennent, dit-il. Merci de me les avoir rapportés si vite.

— Je ne comprends pas pourquoi il ne t'a pas ramené dedans ! s'exclama le fils du capitaine.

Pour toute réponse, le lieutenant de police se contenta, l'air un peu penaud, de remettre le paquet à son propriétaire.

Le lendemain, quand Alf voulut se rendre à terre, il se vit entouré d'une nuée de bateliers, hurlant et gesticulant, tous pleins de déférence et désireux de l'accueillir comme passager. Celui qu'il choisit s'abstint de lui poser

l'horripilante question : « Toi payer tout suite ? » Et lorsque, au moment de débarquer sur la jetée, il offrit à l'homme les dix sen habituels, celui-ci recula et hocha la tête.

— Toi très bien, dit-il. Toi pas payer. Toi pas payer, jamais. Toi garçon courageux et très bien.

Et pendant tout le séjour de l'*Annie Mine* dans la baie de Yeddo, à Yokohama, les bateliers refusèrent de recevoir de l'argent de la main d'Alf. Par admiration pour sa bravoure et son indépendance, ils lui avaient accordé la franchise du port.

6

Le fermier de la mer

(The Sea farmer)

— Ce doit être le canot de la Santé, déclara le capitaine MacElrath.

Le pilote approuva d'un grognement, tandis que le capitaine promenait sa jumelle du canot à vapeur au ruban de plage et jusqu'à Kingstown, puis examinait à loisir l'entrée de ***Howth Head*** du côté nord.

Il grogna à son tour :

— Une sale journée de Dublin !

Nouveau grognement. Il en avait assez de la nuit venteuse passée dans la mer d'Irlande, de ses heures de quart sans répit sur le pont, de tout ce voyage qu'il venait d'accomplir, sans retour au pays depuis deux ans et quatre mois, soit huit cent cinquante jours d'après son livre de bord.

Le capitaine MacElrath était un homme de petite taille, juste assez grand pour regarder par-dessus la bande de toile de la passerelle. Mais ce défaut de taille n'atténuait en rien ses capacités. Telle était, du moins, l'opinion de la Compagnie, qui se gardait de lui laisser soupçonner sa confiance en lui, ayant pour principe que jamais un employé ne doit se

croire indispensable, ni même très utile. En conséquence, prompte à blâmer, elle s'abstenait de louer. Qu'était, après tout, le capitaine MacElrath, sinon un simple patron, l'un des quatre-vingts et quelques qui commandaient ses cargos sur toutes les grandes lignes et les sentiers de la mer ?

Au-dessous d'eux, sur le premier pont, deux chauffeurs chinois emportaient en courant leur déjeuner sur des assiettes de fer rouillé qui en disaient long sur les indiscrétions de la mer, tandis qu'un matelot enlevait la sauvegarde qui s'étendait depuis le gaillard d'avant, le long des panneaux et des treuils, jusqu'à l'échelle du pont moyen.

— Le voyage a été dur ? hasarda le pilote.

— Oui, ça bardait des fois, mais cela m'embêtait moins que le temps perdu.

Ce disant, le patron se retourna, promena les yeux à l'arrière en haut et en bas, et le pilote, suivant la direction de ses regards, trouva une explication muette mais convaincante de la perte de temps en question. La cheminée, jaune en dessous, était blanchie en dessus par le sel, et, sur le sifflet, des cristaux étincelaient aux rayons du soleil un instant apparu entre deux bandes de nuages. Le canot de bâbord manquait, et la torsion de ses portemanteaux de fer témoignait de la violence de la gifle reçue par le vieux ***Tryapsic***. Les portemanteaux de tribord étaient également vides. Les débris du canot qu'ils supportaient gisaient sur la partie supérieure de la chambre de chauffe, près de la claire-voie brisée, recouverte d'un prélart. Plus bas, à tribord, sur le pont, le pilote aperçut la porte défoncée de la salle à manger, grossièrement étayée contre l'assaut des vagues. Au même niveau, sur les retenues de la cheminée, le quartier-maître et

un matelot enlevaient un grand carré de ce filet qui n'avait pas réussi à briser l'élan des vagues.

— Deux fois déjà j'ai signalé cette porte aux propriétaires, déclara MacElrath. Ils ont soutenu qu'elle tiendrait bon. Cette fois-ci, les vagues atteignaient une dimension incroyable, et c'est la plus grosse de toutes qui a fait tout ce dégât. Elle a enfoncé carrément la porte, l'a lancée à plat sur la table et a tout démoli dans la chambre du chef. Il était un peu ému.

— La vague devait être énorme, en effet, remarqua le pilote.

— Énorme, vous pouvez le dire. Ça bardait à ce moment-là. Ce fut la fin du second. Il était sur la passerelle avec moi et je lui dis d'aller jeter un coup d'œil sur les cales du panneau n° 1. Le navire faisait eau de façon sensible et je n'étais pas bien sûr du n° 1. La tournure des choses ne me plaisait guère, et je me demandais si je ne ferais pas mieux de mettre en panne jusqu'au matin, mais la grande vague nous arriva par-dessus bord. Elle nous doucha jusque sur la passerelle. D'abord, je ne m'aperçus pas de l'absence du second, occupés que nous étions à nous débarrasser des débris, à consolider cette porte et à étendre le prélart sur le panneau. Et alors on ne le découvrit nulle part. L'homme de barre déclara qu'il l'avait vu descendre l'échelle juste à l'instant où la vague arrivait. Nous l'avons cherché à l'avant, dans sa cabine, dans la chambre de chauffe, enfin à l'arrière, sur le pont inférieur, et nous l'avons trouvé là, recouvrant des deux côtés le tuyau de vapeur qui actionne les treuils de l'arrière.

Le pilote poussa un juron d'étonnement et d'horreur.

— Oh ! Il n'y avait pas de quoi se lamenter, lui assura le patron MacElrath. Fameux débarras ! Ce n'était pas un marin, ce second-là !

Le capitaine MacElrath n'aimait pas la mer et ne l'avait jamais aimée. Il en tirait sa subsistance, et la considérait simplement comme un champ de travail, ce que représentait pour d'autres leurs ateliers, boutiques ou bureaux. Jamais les sirènes n'entonnaient pour lui leur symphonie romanesque, jamais l'esprit d'aventure n'échauffait ce sang placide. L'imagination lui faisait défaut, et les merveilles de l'abîme ne signifiaient rien pour lui. Cyclones, ouragans, trombes et raz de marée constituaient autant d'obstacles à la route du navire et du maître perché sur la passerelle. Il avait vu sans les voir les prodigieuses beautés de pays lointains. Sous ses paupières resplendissaient les gloires ardentes des mers tropicales, ou tambourinaient les âpres tempêtes de l'Atlantique Nord ou du Pacifique, mais leurs souvenirs se réduisaient pour lui à cette salle à manger bien fermée et chauffée, à ce pont balayé et à ces inquiétants panneaux, à cette consommation de charbon exagérée, à ces traversées interminables et à cette peinture fraîche, écaillée par des rafales de pluie inattendues.

— Je connais mon métier, disait-il fréquemment et en dehors de son métier il reléguait tout ce qu'il ignorait, tout ce qu'il avait vu de ses yeux et dont il n'eût jamais rêvé l'existence.

Ses patrons savaient bien qu'il connaissait son métier, sans quoi, à quarante ans, il n'aurait pas commandé le ***Tryapsic,*** trois mille tonnes de jauge enregistrée avec une capacité de chargement de neuf mille tonnes, et évalué à cinquante mille livres sterling.

Il s'était mis à naviguer, non par plaisir ou vocation, mais d'après un arrêt du destin, en sa qualité de second fils de son père et non de premier-né.

De dimensions restreintes, la terre de l'île MacGill où était né MacElrath ne peut nourrir qu'une proportion déterminée d'habitants. Le surplus doit aller chercher son pain sur mer. Depuis des générations, les choses se passent ainsi. Les aînés prennent la ferme paternelle, les cadets sont réduits à labourer les vagues. Voilà comment Donald MacElrath, fils de fermier et garçon de ferme lui-même, avait passé du sol aimé à la mer odieuse. Et il la sillonnait en tous sens depuis vingt ans, habile, pondéré, sobre, industrieux et économe, s'élevant du rang de mousse et de simple matelot à celui de second, puis de maître de voiliers, ensuite de bateaux à vapeur de plus en plus gros, juché enfin sur la passerelle du vieux ***Tryapsic*** – vieux sabot assurément, mais valant ses cinquante mille livres, capable de tenir tête à toutes les vagues et de s'en tirer avec sa cargaison de neuf mille tonnes.

De ce poste élevé conquis sur ses rivaux, il regardait s'ouvrir le port de Dublin, observait le réseau compliqué du gréement et la ville obscurcie sous un ciel lugubre.

Après avoir accompli deux fois le tour du monde et bourlingué interminablement dans les mers les plus lointaines, il revenait vers sa femme qu'il n'avait pas vue depuis vingt-huit mois, vers un enfant qu'il ne connaissait pas, qui déjà marchait et parlait.

Il vit, en bas, les chauffeurs et arrimeurs de quart surgir du poste d'équipage comme des lièvres de leur terrier et gagner l'arrière du pont rouillé pour passer la visite sanitaire. C'étaient des Chinois à figures sans expression, qui mar-

chaient en traînant les pieds comme si leurs grossières chaussures étaient trop lourdes pour leurs maigres tibias.

Il les regarda sans les voir, puis, passant la main sous la visière de sa casquette, gratta machinalement sa tignasse rousse. Car la scène actuelle servait simplement de fond à la vision paisible qui l'avait hanté bien des fois sur sa passerelle tandis que le vieux *Tryapsic* roulait sur la mer tourmentée, balayé par les vagues, vibrant sous les rafales de neige ou les averses tropicales. Cette vision était celle d'une ferme avec ses dépendances couvertes de chaume ; dans la cour, des enfants jouaient au soleil, et la fermière les surveillait sur le pas de la porte ; des vaches meuglaient, des poules gloussaient, des chevaux frappaient du sabot dans l'écurie ; au voisinage se trouvait la ferme de son père, et plus loin moutonnaient des champs sans arbres, séparés par des haies, propres et bien tenues, jusqu'à la crête des petites collines en pente douce. Tels étaient ses rêves et visions, son roman et son aventure, le but de tous ses efforts, la haute récompense qui l'attendait pour avoir labouré la mer et tracé des sillons infinis autour du monde.

Les goûts et penchants de ce voyageur étaient aussi simples et terre à terre que ceux du rustre le moins dégrossi. Son père, âgé de soixante-dix ans, n'avait jamais passé une nuit ailleurs que dans le lit de sa propre maison de l'île MacGill. Aux yeux du capitaine MacElrath, telle était la vie idéale, et il ne pouvait comprendre qu'un homme pût, sans y être forcé, quitter la ferme pour aller en mer.

Son dernier adieu à sa femme datait de vingt-huit mois, à Cardiff, au moment où il s'embarquait pour Valparaiso avec neuf mille tonnes de charbon dans la cale et chargé jusqu'à la flottaison. De Valparaiso, il était reparti sur l'est

pour l'Australie, six milliers de milles sans escale et par mauvais temps, si bien que le charbon faillit manquer dans les soutes. Nouveau transport de houille en Oregon, sur un parcours de sept milliers de milles, puis traversée presque aussi longue, avec une cargaison mixte, pour le Japon et la Chine. De là, il allait à Java prendre du sucre à destination de Marseille, puis remontait la Méditerranée jusqu'à la mer Noire et repartait pour Baltimore, chargé à couler de minerai de chrome, giflé par les ouragans, à court de charbon cette fois encore et obligé d'aller aux Bermudes remplir ses soutes.

Revenu en Australie, il ramassait un chargement divers à Sydney, Melbourne et Adélaïde, et le transportait à l'île Maurice, à Lourenço-Marquès, au Natal, dans la baie Delagoa et au Cap. Il allait chercher des ordres à Ceylan et charger du riz à Rangoun pour le transporter à Rio de Janeiro. De là, il gagnait Buenos Aires pour prendre du maïs à destination des îles britanniques et du continent, touchait au cap Saint-Vincent et y recevait l'ordre d'aller à Dublin. Deux ans et quatre mois, huit cent cinquante jours d'après le livre de bord, passés à sillonner en tous sens les grandes routes et sentiers maritimes ! Il revenait à Dublin et se sentait fatigué.

*

* *

Un petit remorqueur vint s'accrocher au ***Tryapsic*** et, à grand renfort de bruits, craquements et commandements, le vieux navire fut remorqué à travers les portes du bassin puis assujetti par des amarres à l'avant et à l'arrière et par un grelin au milieu. Déjà un petit groupe de terriens se trouvait réuni sur le quai.

— Faites stopper ! ordonna le capitaine de sa voix épaisse et lente.

— La passerelle dehors ! commanda le second ; et, l'ordre exécuté, il cria :

— Ça va !

La manœuvre de la passerelle était la dernière et le « ça va » une façon de donner congé. Les matelots s'empressèrent vers l'endroit où ils avaient déposé leurs sacs. Ils étaient impatients de goûter à la terre, et le patron ne l'était pas moins en grognant son adieu au pilote, puis en descendant à sa cabine. Sur la passerelle s'empressaient les officiers des douanes et l'inspecteur, le commis de la Compagnie et les arrimeurs. Il se débarrassa vivement des formalités et congédia tout le monde, sauf l'agent qui attendait pour le mener au bureau.

— Avez-vous envoyé un mot à ma femme ? lui avait-il demandé en guise d'accueil.

— Oui, j'ai envoyé un télégramme dès que vous avez été signalé.

— Elle arrivera probablement par le train du matin, avait monologué le patron, en pénétrant dans la chambre intérieure pour se laver et changer de vêtements.

Il promena un dernier regard autour de cette pièce, l'arrêta sur les photographies de sa femme et du bébé qu'il n'avait jamais vu, puis revint dans la cabine aux panneaux de cèdre et d'érable, avec sa longue table pour dix personnes où il avait pris seul ses repas pendant tous ces jours monotones. Les chocs de verres, de rires et de conversations n'étaient point son fait. Il mangeait seul, presque morose, et

rivalisait de taciturnité avec l'Asiatique silencieux qui le servait. Soudain, il se rendit compte de cette accablante solitude de plus de deux années. Il avait gardé pour lui tous ses ennuis et tracas, sans en faire part à personne. Son second lui paraissait trop bête, et il trouvait ses deux autres officiers trop écervelés pour les consulter. Seule, sa responsabilité lui tenait compagnie à dîner et à souper, sur sa passerelle et dans son lit.

— Ouf ! murmura-t-il à l'adresse de cette sévère compagne, me voilà débarrassé de toi… pour un temps.

À terre, il rattrapa les derniers matelots chargés de leurs sacs et, à l'agence, après les délais usuels, il rendit compte des affaires de son navire.

Au début de l'après-midi, quand il eut fini de payer son équipage, il s'empressa vers le bureau particulier où l'on venait de lui dire que son épouse l'attendait.

Il lui consacra ses premiers regards, malgré sa tentation de jeter autre chose qu'un rapide coup d'œil vers l'enfant assis sur une chaise à côté d'elle. Après une étreinte prolongée, il écarta sa femme et examina longtemps et posément tous les traits de son visage, étonné que le temps n'y eût produit aucun changement appréciable. C'était un homme aimant, pensait sa femme ; et pourtant, si l'on eût demandé l'opinion de ses officiers, ils l'auraient qualifié d'homme dur et amer.

— Eh bien Annie, comment ça va ? demanda-t-il.

Puis il la considéra de nouveau, cette épouse sienne depuis dix ans et qu'il connaissait si peu : presque une étrangère, moins intime envers lui que son steward chinois et ses officiers, ses compagnons quotidiens depuis huit cent cinquante jours. Bien que mariés depuis dix ans, ils n'avaient

passé ensemble que neuf semaines, à peine une lune de miel. Chaque fois qu'il revenait, il renouait connaissance avec elle. Tel est le sort des laboureurs d'eau salée : ils connaissent peu leurs femmes et pas du tout leurs enfants. Son mécanicien en chef, le vieux et myope MacPherson, racontait qu'en rentrant chez lui il avait été mis à la porte par son bambin de quatre ans qu'il n'avait jamais vu.

— Ainsi voilà le gosse, dit le patron en avançant une main hésitante vers la joue de l'enfant.

Mais le petit recula et alla se réfugier à côté de sa mère.

— Oh ! le vilain, s'écria-t-elle. Il ne connaît pas son père !

— Et moi je ne connais pas davantage ce bambin. Je n'aurais certainement pas pu le distinguer dans une foule, bien qu'il ait ton nez, il me semble ?

— Et tes yeux, Donald. Regarde-les. C'est ton papa, mon mignon… Embrasse-le comme un petit homme que tu es.

Mais l'enfant se serrait contre elle ; son expression de crainte et de méfiance s'accentuait, et, quand son père essaya de la prendre dans ses bras, il parut sur le point de fondre en larmes.

Le patron se redressa, et pour dissimuler son serrement de cœur, consulta sa montre.

— Il est temps de partir, Annie, dit-il. Nous arriverons juste à temps pour le train.

*

* *

Dans le wagon, il demeura d'abord silencieux, regardant, tour à tour, sa femme avec l'enfant sur le point de s'endormir dans ses bras et, par la portière, les cultures et les collines déboisées, confuses à travers la pluie fine qui commençait à tomber.

Ils se trouvaient seuls dans leur compartiment. Le petit garçon endormi, la mère l'étendit sur la banquette et l'enveloppa chaudement. Une fois épuisé le thème de la santé, des parents et amis, des commérages de l'île MacGill, du temps qu'il y faisait, du prix de la terre et des récoltes, il ne leur restait plus guère qu'à parler d'eux-mêmes, et le capitaine MacElrath entreprit le récit de ses pérégrinations aux quatre coins du monde. Mais ce n'était pas un conte merveilleux qu'il rapportait à sa brave femme, ni une poétique description des terres fleuries et des mystérieuses cités de l'Orient.

— À quoi ressemble Java ? demanda-t-elle une fois.

— Un pays pourri de fièvre. La moitié de l'équipage sur le flanc et peu de besogne faite. C'est la quinine et encore la quinine, sans discontinuer. Le matin, à jeun, tournée générale de quinine dans du gin. Et ceux qui ne sont pas malades parviennent à se rendre aussi malades que les autres.

Une autre fois elle l'interrogea au sujet de Newcastle.

— Du charbon et de la poussière de charbon, voilà tout. J'y ai perdu deux Chinois, chauffeurs tous les deux. Et les propriétaires ont dû payer au gouvernement une amende de cent livres pour chacun. « Nous regrettons – m'ont-ils écrit – et j'ai reçu la lettre en Oregon – nous regrettons d'apprendre la fuite de deux membres chinois de votre équipage à Newcastle, et vous recommandons d'être plus prudent à

l'avenir. » Plus prudent ! Je n'aurais pas pu l'être davantage. Il revenait à chacun des Chinois quarante-cinq livres de salaire, et je ne croyais pas qu'ils auraient déserté.

« Mais voilà leur façon de faire. Nous regrettons d'apprendre… Nous vous conseillons… Nous recommandons… Nous ne pouvons comprendre… et ainsi de suite. Sale baquet de cargo !

« Ne leur ai-je pas câblé de Newcastle que le vieux baquet était si sale qu'il avait besoin de passer en cale sèche ? Il n'y était pas entré depuis sept mois, et la côte Ouest est l'endroit du mon de où les navires s'encrassent le plus vite. Mais le prix du fret montait, et ils avaient un chargement de charbon pour Portland. *L'Arrota,* de la ligne Woor, partit le même jour que nous à destination de ce port, et le vieux *Tryapsic* faisait ses six nœuds, sept tout au plus. Ce fut à Comose, où je chargeais du charbon de soute, que je reçus la lettre des propriétaires. Le grand chef l'avait signée lui-même, et dans le bas avait écrit de sa propre main : « *L'Arrata* vous a battu de quatre jours et demi. Je suis désappointé. »

« Désappointé ! Alors que je leur avais câblé de Newcastle ! Quand le baquet entra en cale sèche à Portland, il avait des moustaches d'un pied de long, des bernicles grosses comme mon poing, des huîtres larges comme des soucoupes. Il fallut deux jours rien que pour nettoyer la cale sèche des coquillages et autres saletés.

— Sais-tu ce qui est arrivé à Jamie ? lui demanda sa femme après quelques minutes de silence.

Le capitaine MacElrath fit non de la tête.

— Il a été emporté par une vague avec trois matelots, dit-elle.

— Où cela ?

— Au large du cap Horn. Il était sur le ***Thornsby***.

— En revenant de ce côté-ci ?

— Oui. Il y a seulement trois jours que nous avons appris la nouvelle. Sa femme est capable d'en mourir de chagrin.

— Un brave garçon, ce Jamie, remarqua-t-il, mais d'un caractère emporté. Je me souviens que nous étions officiers tous deux à bord de l'***Albion***. Et il est mort !

Le silence retomba, et sa femme le rompit de nouveau.

— Et tu n'as pas entend parler du ***Bankshire ?*** MacDougall l'a perdu dans le détroit de Magellan. C'était dans le journal d'hier.

— Un fichu coin, ce détroit de Magellan. Mon animal de second a failli m'y faire échouer deux fois de suite dans le même passage. C'était un idiot, un lunatique. Je ne pouvais quitter le pont une minute.

Le capitaine MacElrath se mit à contempler l'enfant endormi avec un léger étonnement dans ses petits yeux bleus, et sa femme chercha à le distraire de sa mélancolie.

— Te souviens-tu de Jimmy MacCaul ? demanda-t-elle. Tu allais à l'école avec ses deux enfants. Le vieux Jimmy MacCaul, qui possédait la ferme plus loin que la maison du docteur Haythorn ?

— Oh ! oui, qu'a-t-il ? Il est mort ?

— Non, mais il demandait à ton père, au moment de ton dernier départ pour Valparaiso, si tu y étais déjà allé. Et ton père ayant répondu négativement, Jimmy lui posa cette question : « Et comment trouvera-t-il son chemin, alors ? » À quoi ton père répondit : « C'est tout simple, Jimmy. Supposez que vous alliez sur le continent voir un habitant de Belfast. Belfast est une ville considérable, Jimmy, et comment y retrouveriez-vous votre chemin ? » « Avec ma langue, dit Jimmy. Je demanderais mon chemin aux passants. » « Je vous disais bien que c'était simple, répond ton père. C'est de la même façon que mon fils Donald trouve son chemin pour aller à Valparaiso. Il demande des renseignements à chaque navire qu'il rencontre en mer, et le capitaine lui indique la route. » Alors Jimmy s'est gratté la tête en disant qu'il comprenait et que c'était très simple, après tout.

À cette plaisanterie, une lueur de gaieté apparut dans les yeux fatigués du capitaine.

— La ferme Wekley sera bientôt à vendre, d'après ce que m'ont dit les agents, annonça sa femme au bout d'un instant, en observant à la dérobée l'effet que produirait sur lui cette nouvelle.

Aussitôt une joie flamba dans ses yeux et il se redressa comme le ferait un homme sur le point d'entreprendre une tâche agréable.

C'était la ferme de ses rêves, contiguë à celle de son père, tandis que celle des parents de sa femme se trouvait à environ quinze cents mètres de distance.

— Nous l'achèterons, dit-il, mais nous n'en parlerons à âme qui vive avant qu'elle soit achetée et payée comptant. J'ai fait de grosses économies ces temps derniers, bien que

les bénéfices ne soient plus ce qu'ils étaient jadis, et nous avons un bon petit magot de côté. Je verrai mon père et laisserai l'argent à portée de sa main, de façon que, si je suis en mer, il puisse acheter dès la mise en vente.

Il essuya la buée sur la vitre et regarda la pluie torrentielle à travers laquelle il était impossible de rien distinguer.

— Quand j'étais jeune homme, je craignais d'être congédié par les propriétaires. Mais une fois cette ferme à moi, je n'aurai plus rien à redouter. C'est un pauvre métier que celui de fermier de la mer. Tu me vois menant par tous les temps et périls de l'abîme, aux quatre coins du monde, un navire qui vaut cinquante mille livres et des cargaisons qui parfois en valent cinquante mille autres, cent mille livres, un demi-million de dollars, comme disent les Yankees, et, avec une pareille responsabilité, recevant un salaire de vingt livres par mois ! quel terrien chargé d'une affaire de cent mille livres toucherait un salaire aussi dérisoire ? Surtout avec le genre de maîtres que sert un capitaine : les propriétaires, les Compagnies d'assurances et le ministère du Commerce, chacun de son côté exigeant des choses différentes, les propriétaires qui veulent des voyages rapides, à tous risques et périls, les assureurs qui demandent des voyages en toute sécurité, au prix de n'importe quels retards, et le ministère du Commerce qui exige de la prudence, c'est-à-dire encore des délais. Trois maîtres différents, tous trois capables de vous briser et disposés à le faire si vous ne vous pliez pas à leurs souhaits incompatibles.

Il sentit que le train ralentissait et regarda de nouveau à travers la vitre embuée. Puis il se leva, boutonna son pardessus, en releva le col et prit maladroitement dans ses bras l'enfant qui dormait toujours.

— J'irai voir mon père, dit-il, et je mettrai l'argent à portée de ses mains pour que, si je roule en mer quand le terrain sera mis en vente, il ne manque pas l'occasion de l'acheter. Et alors les propriétaires pourront me régler mon compte si bon leur semble. Je pourrai dormir toute la nuit, je resterai toujours avec toi, Annie, et que la mer aille au diable !

7

Deux poings solides

(Bunches of Knuckles)

On avait fait de longs préparatifs, à bord du yacht ***Samoset,*** pour célébrer dignement la Noël. Comme depuis des mois on n'avait jeté l'ancre dans aucun port, la réserve de provisions manquait de friandises. Cependant, Minnie Duncan avait su improviser un véritable festin pour les passagers et les hommes d'équipage :

— Écoute, Boyd, dit-elle à son mari, voici le menu : Pour nous, bonites crues à l'indigène, soupe à la tortue, omelette à la Samoset…

— Comment diable as-tu pu ?… interrompit Boyd Duncan.

— Si tu veux le savoir, j'ai déniché une boîte de champignons de conserve, un paquet d'œufs en poudre et d'autres victuailles tombées providentiellement derrière le coffre à vivres. Mais ne m'interromps pas !… il y aura encore de l'igname bouillie, de la friture de racines de taro, des poires « alligators » en salade… Tu vois, tu me fais tout embrouiller… friture d'alligator et poires en salade. Puis j'ai trouvé un reste de calmar desséché – une demi-livre en excellent état et nous mangerons aussi des haricots frits à la mexicaine, si toutefois je peux faire entrer ça dans la tête de Toyama, des

papaias grillés avec du miel des Marquises, et, enfin une merveilleuse galette dont Toyama refuse de divulguer la recette.

— Je me demande, murmura Duncan d'un air sombre, s'il serait possible d'improviser un punch ou un cocktail quelconque avec ce méchant rhum de commerce qu'on nous a vendu ?

— Oh ! j'oubliais… suis-moi.

Là-dessus, sa femme lui saisit la main et, par la petite porte de communication, l'entraîna dans son minuscule appartement privé.

Des profondeurs d'un carton à chapeau elle retira triomphalement une bouteille de champagne :

— Le festin est complet ! s'écria son mari.

— Attends !

Elle replongea la main dans son carton et en tira cette fois un flacon de whisky à bouchon d'argent, qu'elle lui tendit ; à la lumière du hublot, il vit qu'elle n'était emplie qu'au quart du liquide vermeil :

— Je le tenais en réserve depuis des semaines pour t'en faire la surprise ; il y en a juste assez pour toi et le capitaine Dettmar, expliqua-t-elle.

— Deux toutes petites gorgées, fit Duncan avec une grimace.

— Il y en resterait davantage si je n'en avais donné à Dorenzo lors de sa maladie.

— Tu aurais dû lui faire boire du rhum, grommela Duncan, facétieux.

— De cette horrible décoction ?… à un malade ?… Tu n'y songes pas ! Ne sois pas trop gourmand, Boyd ! Je me félicite, d'ailleurs, qu'il n'y en ait pas plus, Dettmar ne s'en portera que mieux : l'alcool le rend toujours irritable… Et maintenant, passons au menu des hommes : Crackers à l'eau de Seltz, gâteaux, sucre candi…

— Du substantiel, à la bonne heure !…

— Silence ! écoute !… riz et curry, igname, bonites, bien entendu, un gros gâteau que Toyama est en train de confectionner, un porcelet…

— Ça par exemple ! protesta-t-il.

— Pourquoi pas, Boyd ? Nous arriverons d'ici trois jours à Attu-Attu. Du reste, ce petit cochon m'appartient – ce vieux chef au nom impossible m'en a fait cadeau, à moi seule, et en ta présence – n'en parlons plus… Enfin nous avons deux boîtes de bœuf en conserve… Voilà pour le repas de l'équipage. Maintenant, arrivons aux cadeaux : attendrons-nous jusqu'à demain, ou ferons-nous la distribution dès ce soir ?

— Oh ! la veille de Noël, cela va de soi ! décida l'homme. Nous rassemblerons tout le monde à la fin du quart, je passerai le rhum à la ronde, et tu offriras les présents. Montons sur le pont, on étouffe ici ! J'espère que Lorenzo viendra à bout de sa dynamo, car sans ventilateurs on ne dormira guère cette nuit si nous sommes forcés de coucher en bas.

Ils traversèrent la petite cabine (la plus spacieuse du bord), grimpèrent à une échelle presque verticale et émergèrent sur le pont. Le soleil se couchait à l'horizon et le temps promettait une belle et claire nuit tropicale. Le ***Samoset,*** avec sa grand-voile et sa voilure d'avant déployée à chaque bord, abattait indolemment ses quatre nœuds sur une mer d'huile. De la claire-voie de la machinerie parvenait un bruit de marteau. Ils se rendirent en flânant à l'arrière, où le capitaine Dettmar, un pied sur la lisse, s'occupait à lubrifier un mécanisme de loch breveté. À la barre se tenait un insulaire des mers du Sud, grand gaillard vêtu d'une chemise blanche et d'un pagne écarlate qui lui ceignait les hanches.

Boyd Duncan était un original, du moins d'après l'opinion de ses amis. Possesseur d'une jolie fortune qui lui eût permis de vivre en oisif sans autre souci que de son bien-être, il s'était fourré en tête, par goût d'aventure, de parcourir le monde et d'en visiter les coins les plus reculés et les moins civilisés. Incidemment, il professait, sur les récifs et bancs de corail, certains points de vue bien arrêtés, mais en désaccord complet avec ceux de Darwin sur ce sujet. Il avait développé ses idées dans plusieurs monographies. Au moment de ce récit, revenu à sa marotte, il effectuait une croisière dans les mers du Sud et étudiait scientifiquement la formation des coraux, à bord de son bâtiment, un petit yacht de trente tonnes.

Sa femme, Minnie Duncan, passait, comme lui, pour une originale qui partageait joyeusement les péripéties et les risques des vagabondages de son mari autour du monde. Entre autres prouesses, au cours de leurs six années de mariage, elle avait, en compagnie de Duncan, escaladé le redoutable Chimborazo, accompli au cœur de l'hiver un voyage de 4 500 kilomètres en Alaska avec des chiens et des

traîneaux, traversé à cheval l'Amérique, du Canada au Mexique, croisé en Méditerranée sur un yawl de dix tonnes et parcouru en canot le cœur de l'Europe, de l'Allemagne à la mer Noire. Ils formaient un vrai couple de francs aventuriers : lui, bien découplé et de large carrure : elle petite brune respirant la joie de vivre, fluette et légère (elle pesait à peine cinquante kilos) mais pleine d'un courage, d'une détermination et d'une endurance extraordinaires, et, avec cela, d'un physique très agréable.

Le *Samoset* était une ancienne goélette de commerce achetée par Duncan à San Francisco. Il lui avait fait subir maintes transformations. L'intérieur avait été remanié de fond en comble ; dans sa cale avaient été aménagées la cabine centrale et les chambres de luxe ; au milieu, on avait installé les machines, une dynamo, un appareil à fabriquer la glace, des batteries d'accumulateur et, tout à fait à l'arrière, des réservoirs d'essence. Son équipage était nécessairement restreint. Boyd, Minnie et le capitaine Dettmar étaient les seuls blancs à bord, encore que Lorenzo, le petit mécanicien graisseux, se donnât comme blanc, il l'était en partie, en tant que métis portugais. Un Japonais servait de cuisinier, et un Chinois, de garçon de cabine. Quatre matelots blancs formaient l'équipage original, mais l'un après l'autre ils avaient succombé aux charmes du climat et aux séductions des îles des mers du Sud et avaient été remplacés par des insulaires. Ainsi l'un de ces hommes bronzés venait de l'île de Pâques, un second des Carolines, un troisième des Paumotus ; et le quatrième était un gigantesque Samoan. À bord, Boyd Duncan, qui connaissait la navigation, partageait les fonctions d'officier de quart avec le capitaine Dettmar, et tous deux se relayaient de temps à autre au gouvernail ou au poste de vigie. En cas de besoin, Minnie prenait la barre ; elle

s'acquittait de cette tâche avec plus de compétence que les matelots indigènes eux-mêmes.

Quand sonnèrent les huit coups du quart, tout l'équipage se réunit près du gouvernail, et Boyd apparut avec en mains, une bouteille noire et un gobelet qu'il emplit à moitié de rhum et tendit à chaque homme. Ils lampèrent le liquide d'une seule gorgée, exprimant par maintes expressions faciales, par des claquements de langue ou d'autres marques d'approbation leur plaisir à ingurgiter cette affreuse décoction, assez corrosive cependant pour leur brûler les muqueuses. Tous burent, sauf Lee Goum, le garçon de cabine, qui s'abstenait de boissons alcooliques. Ce rite accompli, les hommes attendirent la distribution des cadeaux. Ces grands diables de Polynésiens, aux formes athlétiques admirablement moulées, se comportaient néanmoins comme des enfants : ils éclataient de rire pour un rien et leurs yeux noirs brillaient de convoitise, à la lueur de la lanterne, tandis que leurs énormes corps se balançaient suivant le roulis et le tangage du bateau.

Minnie les appela chacun par leur nom, leur distribua les présents accompagnant ceux-ci d'un petit mot aimable qui ajoutait à la joie générale des montres à bon marché, des couteaux à virole, un étrange assortiment d'hameçons, du tabac en plaquettes, des allumettes et des pièces de calicot aux couleurs chatoyantes furent répartis à la ronde. À en juger par les rires qui saluaient les moindres saillies de Boyd Duncan, celui-ci était aimé de son équipage.

Le capitaine Dettmar, adossé au dôme du gouvernail, considérait la scène d'un œil indifférent ; son visage blême ne s'éclairait d'un sourire que lorsque les yeux de son patron se croisaient par hasard avec les siens. À deux reprises il

s'éclipsa et descendit dans l'entrepont où chaque fois il ne demeura pas plus d'une minute. Plus tard, se trouvant dans la cabine principale où Lorenzo, Lee Goum et Toyama avaient reçu leurs cadeaux, de nouveau il disparut par deux fois dans la sienne. Le démon qui sommeillait dans l'âme du capitaine Dettmar avait choisi entre tous ce moment de liesse générale pour s'éveiller. Peut-être le diable n'était-il pas tout à fait fautif, car le capitaine Dettmar, fervent amateur de whisky, en avait secrètement fait provision depuis des semaines et il avait attendu Noël pour s'en régaler.

Au début de la soirée (la cloche venait à peine de sonner les deux coups du quart) Duncan et sa femme debout, près du couloir des cabines, interrogeaient le ciel dans la direction du vent et discutaient la possibilité d'étendre leurs couchettes sur le pont, car un petit nuage noir, précurseur d'orage, se formait lentement à l'horizon.

À ce moment le capitaine Dettmar, qui venait de l'arrière et s'apprêtait à descendre, leur jeta soudain un regard de méfiance. Il s'arrêta, les traits convulsés. Puis il dit :

— Vous étiez, bien sûr, en train de dire encore du mal de moi ?

Il parlait d'une voix pâteuse, éraillée, dans laquelle vibrait une émotion anormale. Minnie Duncan sursauta, interrogea du regard les traits impassibles de son mari, et prenant exemple sur lui, resta muette :

— Vous étiez en train de dire du mal de moi, répéta le capitaine Dettmar, d'un air presque haineux.

Il ne titubait pas, et, sauf les contractions nerveuses de son visage, rien en lui ne décelait qu'il était sous l'empire de la boisson…

— Minnie, vous feriez bien de descendre, recommanda doucement Duncan. Dites à Lee Goum que nous coucherons en bas. Ce grain ne tardera pas à tout tremper ici.

Elle comprit et s'éloigna, non sans jeter un coup d'œil inquiet sur les traits sombres des deux hommes.

Duncan fuma en silence son cigare jusqu'à ce que lui parvînt par l'écoutille la voix de sa femme s'entretenant avec le garçon de cabine :

— Eh bien ? fit Duncan à voix basse, mais d'un ton sec.

— J'ai dit et je répète que vous cassiez du sucre sur mon dos. Oh ! je ne suis pas sourd. Je vous entends chaque jour, tous les deux, jaser à mon sujet. Pourquoi ne pas me parler franchement ? Je n'ignore pas que vous êtes décidé à vous débarrasser de moi dès notre arrivée à Attu-Attu !

— Pourquoi prenez-vous aussi mal les choses ? répliqua tranquillement Duncan.

Mais le capitaine Dettmar était bien résolu à mettre l'autre au pied du mur.

— Vous allez me balancer, inutile de le nier. Vous vous croyez peut-être, vous et votre femme, trop supérieurs à moi pour accepter ma société.

— Je vous prie de ne pas mêler ma femme à cette discussion, fit Duncan d'un ton menaçant… Que me voulez-vous ?

— Je voudrais connaître vos intentions à mon égard.

— Puisqu'il en est ainsi, je vous rendrai votre liberté à Attu-Attu.

— Depuis longtemps vous complotiez ce coup-là, hein ?

— Votre présente conduite seule m'y oblige.

— À d'autres ! Vous n'allez pas me faire avaler cette blague-là.

— Je ne saurais, au surplus, garder comme capitaine un homme qui me traite de menteur.

Le capitaine Dettmar, interloqué, ne sut que répondre. Son visage se contracta, il remua les lèvres, mais ne put articuler aucune parole. Duncan, très calme, tirait des bouffées de son cigare et fixait des yeux, à l'arrière le nuage grossissant, annonciateur de la tempête.

Dettmar retrouva enfin l'usage de sa langue :

— Lee Goum, commença-t-il, a apporté le courrier à bord, à Tahiti. Nous étions en pleine manœuvre prêts à lever l'ancre. Vous n'avez lu vos lettres qu'une fois en mer, et alors il était trop tard. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas débarqué à Tahiti. Inutile de nier. J'ai remarqué la longue enveloppe quand Lee Goum est monté à bord. Elle provenait du gouverneur de Californie, marquée au coin de son nom, bien en évidence. Vous aviez manigancé un traquenard derrière mon dos. Quelque écumeur de la côte aura dégoisé sur mon compte à Honolulu, et vous avez prié le gouverneur de vérifier ses racontars. Et Lee Goum vous a remis sa réponse. Pourquoi ne pas vous être adressé directement à moi, d'homme à homme ? Mais non ! vous avez préféré agir en dessous, comme si vous ignoriez que le poste que j'occupe actuellement était ma seule planche de salut. Dès que vous avez lu la lettre du gouverneur, vous avez pris le parti de me congédier. J'en suis sûr, j'ai vu cela écrit sur votre front tous ces derniers mois ! Je vous ai bien remarqués tous deux,

malgré votre politesse à mon égard, vous dissimuler à chaque instant dans les coins pour jaser de moi et de cette affaire de Frisco…

— Avez-vous fini ? demanda Duncan, à voix basse… tout à fait fini ?

Le capitaine Dettmar demeura coi.

— Eh bien, j'ai quelques mots à vous dire. C'est précisément en raison de cette affaire de Frisco que je ne vous ai pas renvoyé à Tahiti. Dieu sait, pourtant, si votre attitude n'eût pas justifié ma décision ! Mais j'ai voulu vous donner une occasion de vous réhabiliter. Sans ce passé qui pesait sur vous, je vous aurais flanqué dehors dès que j'ai appris à quel point vous me voliez.

Le capitaine Dettmar, que cette révélation ne laissa pas de surprendre, fit mine d'interrompre, puis se ravisa.

— … j'ai dressé toute une liste de ces vols : le calfat du pont, la mèche du gouvernail, la remise à neuf du moteur, le nouveau bout-dehors de la voile d'avant, les nouveaux bossoirs et les réparations de la baleinière. Vous avez approuvé et signé la facture du chantier. Elle s'élevait à 20 610 francs ; or, d'après les prix de série, elle n'aurait pas dû dépasser d'un centime 12 500 francs…

— Si vous croyez sur parole ces requins d'eau douce plutôt que moi, bégaya l'autre…

— Épargnez-vous la peine de mentir davantage, prononça froidement Duncan. J'ai approfondi les choses. J'ai fait comparaître Flaubin devant le gouverneur, et le vieux gredin a dû avouer que, sur vos instances, il avait majoré la note d'environ 8 000 francs. Votre part là-dessus a été de

6 000 francs et la sienne de 2 000 francs avec la commande… Ne m'interrompez pas. J'ai en bas ses aveux signés. Alors j'aurais pu vous débarquer, n'eût été cette ombre sur votre passé. J'ai voulu vous laisser encore une possibilité de vous réformer, ou d'aller au diable… Vous avez eu cette possibilité. Qu'avez-vous à répondre maintenant ?

— Et qu'a dit le gouverneur ? demanda insolemment le capitaine Dettmar.

— Quel gouverneur ?

— Celui de Californie. Bah ! Il vous a sans doute menti comme tous les autres ?

— Il m'a apprit qu'on manquait de preuves sur votre culpabilité pour cette raison même, vous avez été condamné au bagne au lieu d'être pendu. Vous n'avez, cependant, cessé de protester de votre innocence. Il paraît, en outre, que vous étiez la brebis galeuse de Dettmar, du Maryland. Ils ont remué ciel et terre pour obtenir votre pardon, car votre conduite en prison était des plus exemplaires. C'est le gouverneur lui-même qui, en qualité d'avocat-général, avait prononcé votre condamnation mais après votre séjour de sept années au pénitencier, il céda aux sollicitations de votre famille et obtint votre grâce, car, en son for intérieur, il doute que vous soyez l'assassin de MacSweeny.

Il y eut une pause. Duncan continua d'observer le temps menaçant, tandis que les traits de Dettmar se contractaient de façon horrifiante :

— Eh bien, fit-il avec un ricanement cynique, le gouverneur s'est fourré le doigt dans l'œil. J'ai assommé MacSweeny dans sa couchette et l'ai frappé avec cette barre de cabestan qui figurait parmi les pièces à conviction. Il n'a pas eu le

temps de crier ouf ! Je l'ai réduit en bouillie. Vous faut-il d'autres détails ?

Duncan le contempla de l'air étonné dont on regarde un monstre, mais ne répondit pas…

— Oh ! je n'ai pas peur de parler, poursuivit le sinistre Dettmar. Nous sommes sans témoins. En outre, je suis un homme libre, maintenant ! J'ai ma grâce, et jamais on ne pourra me faire rentrer dans ce trou d'enfer ! Du premier coup j'ai brisé la mâchoire à ce MacSweeny. Il dormait allongé dans sa couchette. Il a gueulé : « Mon Dieu ! Jim ! Mon Dieu ! » C'était cocasse de voir branler sa vieille mâchoire démantibulée. Ensuite je l'ai achevé. Désirez-vous entendre la fin ?

Pour toute réponse, Duncan demanda :

— C'est là tout ce que vous avez à dire ?

— Ne trouvez-vous pas que c'est assez ? riposta l'autre.

— Cela suffit !

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Vous débarquer à Attu-Attu.

— Et en attendant ?

— En attendant…

Duncan fit une pause. Une bouffée de vent plus violent lui ébouriffa les cheveux… Au ciel, les étoiles s'évanouirent et sous la main négligente du timonier, le *Samoset* dévia de quatre points de sa route…

— En attendant, vous allez amener vos drisses sur le pont et veiller à votre barre ! J'appelle les hommes !

L'instant d'après la bourrasque s'abattit sur eux. Le capitaine Dettmar courut à l'arrière, fit sauter les drisses de la grand-voile hors de leurs chevilles et les jeta prêtes à la manœuvre, sur le pont. Les trois insulaires émergèrent du gaillard d'avant ; deux bondirent sur les drisses et les maintinrent d'un seul tour de main, le troisième rabattit le capot de la machinerie et fit fonctionner les ventilateurs. En bas, Lee Goum et Toyama abaissèrent les couvercles des claires-voies et assujettirent les hublots. Duncan, sur le pont, ferma le panneau de l'écoutille centrale, et attendit, le visage fouetté par les premières gouttes de pluie, tandis que le *Samoset* bondissait en avant et donnait de la bande sous la violence des rafales dans ses voiles toutes déployées.

Tout le monde demeurait dans l'expectative. Mais point ne fut besoin d'amener la voilure pour fuir sous le vent. Peu à peu celui-ci perdit sa force et un déluge de pluie tropicale se mit à tomber. Tout danger passé, les Canaques enroulèrent de nouveau les drisses sur les chevilles et Boyd Duncan descendit dans l'entrepont.

— Ça va ! lança-t-il gaiement à sa femme. Ce n'était qu'un grain.

— Et le capitaine Dettmar ? demanda-t-elle.

— Il est allé boire, selon sa coutume. Je me déferai de lui à Attu-Attu.

Toutefois, avant de grimper dans sa couchette, Duncan s'attacha à la ceinture, sous son pyjama et à même la peau, un pistolet automatique de gros calibre.

Il s'endormit presque aussitôt. À l'instar des êtres primitifs, il se donnait corps et âme à l'action, mais une fois disparue la nécessité d'agir, son corps et son cerveau se détendaient immédiatement. Pendant ce temps la pluie faisait rage sur le pont et le yacht plongeait et roulait dans la courte houle provoquée par la bourrasque.

Il se réveilla avec une sensation d'étouffement et de lourdeur. Les ventilateurs électriques ne fonctionnaient plus, l'atmosphère était épaisse et suffocante. Il était en train de maudire tous les Lorenzo et tous les accumulateurs électriques de ce monde, lorsqu'il entendit sa femme se mouvoir dans la chambre contiguë et passer dans la cabine centrale. Sans doute cherchait-elle à respirer un air plus frais, songea-t-il, et, voulant imiter son exemple, il enfila ses pantoufles, mit un oreiller et une couverture sous son bras, et la suivit.

Alors qu'il montait l'escalier, la pendule de la cabine sonna. Il s'arrêta pour écouter… quatre coups de clochette… Il était deux heures du matin. Du dehors lui parvenait le grincement des vergues dans la mâture. Le *Samoset* roulait et se redressait aux caprices des flots et sa voilure gonflée produisait un son creux sous la brise légère.

À peine venait-il de poser le pied sur le pont humide qu'il entendit sa femme jeter un cri d'effroi qui se termina par le bruit d'un corps tombant dans l'eau. Il bondit à l'arrière. À la vague lueur des étoiles il discerna la tête et les épaules de Minnie disparaissant dans la traînée écumeuse du sillage :

— Qui est dégringolé par-dessus bord ? demanda le capitaine Dettmar qui tenait la barre.

— Madame Duncan, répliqua Duncan en arrachant la bouée de sauvetage de son crochet et en la jetant à l'arrière du bateau. Virez à tribord et amenez au vent ! ordonna-t-il.

Boyd Duncan commit alors une faute : il piqua une tête par-dessus bord.

Revenu à la surface, il aperçut le petit point bleu qui s'était allumé automatiquement sur la bouée au contact de celle-ci avec l'eau. Il nagea vers lui et y trouva Minnie qui l'avait atteint la première :

— Eh bien ! s'exclama-t-il. On prend le frais ?

— Oh ! Boyd ! fit-elle pour toute réponse, touchant de sa main humide celle de son mari.

La petite flamme bleue, sans doute à la suite d'une détérioration de l'appareil, s'éteignit brusquement. Comme ils étaient soulevés sur la crête d'une vague, Duncan se tourna vers le *Samoset* dont la vague silhouette se profilait dans la pénombre. Aucun feu n'y brillait, mais on percevait un tintamarre indescriptible. Les cris du capitaine Dettmar dominaient ceux des autres :

— Eh bien ! il ne se presse pas ! grommela Duncan. Pourquoi ne vire-t-il pas. Ah !… Enfin !

Le cliquetis de la poulie sur laquelle on faisait glisser le filin pour mollir la voile leur parvint aux oreilles.

— C'est la grand-voile, murmura-t-il. Cet imbécile vire à bâbord quand je lui ai dit à tribord !

Ils furent soulevés de nouveau par une vague, puis par d'autres, et discernèrent la lueur lointaine du feu vert de tribord du *Samoset*. Mais au lieu de demeurer stationnaire

comme c'eût été le cas si le bateau s'était dirigé tout droit vers eux, le feu vert traversa leur champ visuel.

Duncan lâcha un juron :

— Que va-t-il chercher par là, cet idiot ? Il a sa boussole, il sait où nous sommes !

Mais le feu vert, était tout ce qu'ils pouvaient voir et seulement lorsqu'ils se trouvaient projetés sur la crête d'une vague, s'écartait lentement d'eux, et devenait de plus en plus confus. Duncan lançait des appels de toute la force de ses poumons, et, à chaque intervalle, lui arrivait, à peine distincte, la voix du capitaine Dettmar hurlant des ordres :

— Comment peut-il m'entendre au milieu d'un tel vacarme ? fit-il d'une voix plaintive.

— Il crie ainsi pour que son équipage ne t'entende pas, répondit Minnie.

Le ton calme avec lequel elle prononça ces paroles donna à réfléchir à son mari :

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'il ne fera rien pour nous sauver, bien au contraire, poursuivit-elle de la même voix sereine. Il m'a jetée lui-même à l'eau…

— Tu en es sûre ? Tu ne te trompes pas ?

— Comment le pourrais-je ? Appuyée contre le grand mât, j'interrogeais le ciel pour savoir s'il allait encore pleuvoir. À ce moment, Dettmar dut abandonner la barre et se glisser en tapinois derrière moi. Je m'agrippai d'une main au cordage ; il m'empoigna la main par-derrière, me fit lâcher

prise et me jeta par-dessus bord. Il est regrettable que tu n'aies pas deviné ses intentions, sans quoi tu serais demeuré sur le pont.

Duncan poussa un grognement et resta quelques instants sans proférer une parole… Le feu vert changea la direction de sa course…

— Il tourne, annonça-t-il. Tu avais raison : il tourne autour de nous, et contre le vent : jamais il ne pourra nous entendre… mais attends.

De minute en minute, il hurla d'autres appels. Le feu vert disparut et fut remplacé par le feu rouge, indice que le bateau venait encore de virer de bord :

— Minnie, fit-il, renonçant en fin de compte à crier, cela m'ennuie de te l'avouer, mais tu as épousé un crétin. Seul un crétin était capable de sauter par-dessus bord comme je l'ai fait.

— Quelle chance nous reste-t-il d'être recueillis… par un autre navire, j'entends ? demanda-t-elle.

— À peu près une chance sur dix mille, ou sur un milliard. Cette partie de l'Océan n'est fréquentée par aucun paquebot ou vaisseau marchand ; nul baleinier ne se promène dans les mers du Sud. On pourrait peut-être croiser par hasard une goélette de commerce venant de Tutuwanga. Mais l'île ne reçoit ce genre de visite qu'une fois l'an, paraît-il. Nous avons donc une chance sur un million.

— Eh bien ! fit-elle bravement, nous jouerons cette chance.

— Bravo, Minnie ! s'écria-t-il en lui soulevant la main et en la portant à ses lèvres. Et dire que tante Élisabeth se de-

mandait toujours ce qui me séduisait en toi ! Bien entendu, nous allons tenir le coup ! Et nous gagnerons la partie, tu verras ! Le contraire serait inadmissible. Débarrassons-nous toujours de ceci…

Ce disant, il retira son lourd pistolet de sa ceinture et l'envoya au fond de l'eau. Mais il conserva la ceinture :

— Maintenant, mets-toi dans l'intérieur de la bouée et tâche de dormir. Passe par-dessous !

Elle lui obéit, plongea et reparut dans l'intérieur du cercle flottant. Il fixa les courroies autour d'elle, puis, avec celle du revolver, il s'attacha lui-même une épaule à l'extérieur de la bouée :

— Nous sommes bons pour toute la journée de demain, fit-il. Par bonheur, l'eau est chaude. Nous supporterons donc assez bien les premières vingt-quatre heures. Et si on ne nous recueille pas avant la nuit, nous en serons quittes pour nous cramponner un jour de plus, voilà tout !

Pendant une demi-heure ils se turent. Duncan, la tête appuyée contre le bras qui reposait sur la bouée, semblait sommeiller…

— Boyd ? murmura Minnie.

— Je te croyais endormie, gronda-t-il.

— Boyd, si nous ne nous en tirons pas…

— Tais-toi ! fit-il rudement… Nous nous en tirerons, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Quelque part, sur cet Océan, un navire vient droit sur nous (je ne sais pas au juste où, mais je le sens). Patiente et tu verras… Tout de même, je

voudrais bien avoir dans la cervelle un appareil de T.S. F… Maintenant, si tu ne dors pas, moi, je dors !

Mais une fois de plus le sommeil se refusait à venir. Une heure passa. Il entendit Minnie remuer et comprit qu'elle ne fermait pas l'œil non plus :

— Dis donc, sais-tu à quoi je pensais ? demanda-t-elle.

— Non. À quoi ?

— Que je me disposais à te souhaiter un joyeux Noël !

— Sapristi ! j'avais oublié ! C'est le jour de Noël, parbleu ! Nous en verrons beaucoup d'autres, Minnie ! Sais-tu à quoi je songeais moi ? À la façon honteuse dont nous avons été frustrés de notre repas de réveillon ? Attends un peu que je remette le grappin sur Dettmar ! Je le lui ferais payer cher ! Et pas avec une barre de cabestan, non : avec une paire de poings solides, et rien d'autre !

Malgré ces boutades, Boyd Duncan ne conservait qu'un faible espoir. Il se rendait parfaitement compte de la situation, et envisageait avec calme la certitude que sa femme et lui en étaient arrivés à leurs dernières heures d'existence, et il entrevoyait un sombre et terrible drame.

Le soleil tropical se leva dans un ciel vierge de nuage. Le *Samoset* avait disparu de l'horizon, où rien d'autre ne se montrait. Quand le soleil monta et devint plus ardent, Duncan déchira en deux son pantalon de pyjama et en confectionna deux espèces de turbans : trempés dans l'eau, ils protégeaient en partie des rayons solaires :

— Quand je songe à ce dîner, j'enrage, fit-il en manière de distraction, car il venait de remarquer une expression d'angoisse sur les traits de sa femme. Et je tiens à ce que tu

sois présente quand je réglerai son compte à Dettmar. Je m'oppose en général à ce que les femmes assistent aux combats sanglants, mais ce cas-ci est différent : La raclée méritera d'être citée en exemple. J'espère ne pas me démolir les poings sur son dos, ajouta-t-il après une pause.

La matinée s'écoula et ils continuèrent de flotter sur cette petite bouée perdue en plein Océan. Éventés par un léger souffle de l'alizé expirant, ils montaient et descendaient au gré des flots paisibles d'une mer d'été idéale. À un moment donné, une mouette les aperçut et une demi-heure durant décrivit autour d'eux des cercles majestueux. Une autre fois, une raie énorme, de plus de six mètres de diamètre, passa à quelques brasses d'eux.

Au coucher du soleil, Minnie se mit à délirer, balbutiant des mots incompréhensibles, comme une enfant. Duncan, les traits hagards, explorait l'eau et prêtait anxieusement l'oreille tout en cherchant le meilleur moyen d'éviter les heures de souffrance atroce qu'il entrevoyait à brève échéance. Il en était là de ses réflexions, lorsque, soulevé par une énorme vague, il promena le regard sur l'eau environnante et vit quelque chose qui lui arracha ce cri :

— Minnie !

Comme elle ne répondait pas, il lui cria son nom à l'oreille plusieurs fois de suite, de toutes ses forces. Elle rouvrit enfin des yeux à demi voilés. Il se mit à lui frapper les mains et les poignets jusqu'à ce que la douleur des coups l'eût fait revenir à elle :

— Minnie ! nous la tenons notre chance sur un million ! s'exclama-t-il. Voici un bateau, et un vapeur encore ! qui pique droit sur nous ! Sacrebleu ! c'est un croiseur. Ah ! je le

reconnais !… c'est l'***Annapolis,*** qui ramène des astronomes de Tutuwanga !

*

* *

M. Lingford, consul des États-Unis, était un personnage d'âge mûr, remuant et quelque peu faiseur d'embarras. Au cours de ses deux ans de service consulaire à Attu-Attu, il ne s'était jamais trouvé en présence d'un cas semblable à celui que finissait de lui exposer Boyd Duncan. Le jeune Américain et sa femme venaient d'y être débarqués à Attu-Attu par l'***Annapolis*** qui s'était hâté de reprendre le chemin des îles Fidji avec sa cargaison d'astronomes.

— Il s'agit d'une tentative de meurtre prémédité, dit le consul Lingford à Duncan. La loi doit suivre son cours. J'ignore les mesures à prendre envers ce capitaine Dettmar, mais s'il se présente à Attu-Attu, croyez-m'en, je… je me charge de son affaire. En attendant, je vais relire le code. Et maintenant voulez-vous me faire le plaisir, vous et Madame Duncan, d'accepter à déjeuner ?

Duncan acquiesça. Au moment où il remerciait son hôte, Minnie, qui, de la fenêtre, jetait un coup d'œil sur le port, se pencha en avant et toucha du doigt le bras de son mari. Il suivit la direction de son regard et aperçut, à une centaine de pas devant lui, le ***Samoset*** qui, pavillon en berne, amenait sa voilure et jetait l'ancre.

— Voici précisément mon bateau, dit Duncan au consul. Et voilà mon Dettmar qui descend dans la chaloupe qu'on vient de mettre à l'eau. Si je ne me trompe, cette crapule monte vous annoncer notre décès !

La chaloupe aborda, et le capitaine Dettmar, confiant à Lorenzo le moteur, franchit la grève de sable blanc à grands pas et gravit le sentier qui menait au consulat :

— Laissez-lui faire son rapport, dit Duncan. Nous allons passer dans la pièce à côté et écouter ce qu'il dira.

L'instant d'après, par la porte entrouverte, Duncan prêtait l'oreille avec sa femme au récit du capitaine qui, d'une voix larmoyante, décrivait l'accident survenu aux propriétaires du yacht :

— J'ai viré de bord, dit-il en terminant, et j'ai repassé à l'endroit même où ils avaient disparu. J'ai appelé, appelé de toutes mes forces, sans obtenir la moindre réponse. J'ai croisé pendant plus de deux heures sur les lieux, en tout sens, puis j'ai mis en panne jusqu'au petit jour et j'ai recommencé à croiser sur place pendant toute la journée du lendemain, avec deux vigies à la pointe des mâts… C'est affreux… Tout cela me crève le cœur. M. Duncan était un homme unique… Et jamais je ne…

Il n'acheva point sa phrase, car à ce moment son patron « unique » apparut et marcha droit sur lui, laissant Minnie debout dans l'encadrement de la porte. La face blême du capitaine Dettmar devint livide.

— J'ai fait l'impossible pour vous sauver, monsieur, commença-t-il.

La réponse de Duncan prit la forme d'une paire de poings, de deux poings noueux, solides, qui s'abattirent un de droite, un de gauche, sur la figure du capitaine Dettmar. Celui-ci recula en titubant, se ressaisit puis se jeta, bras ballants, sur son chef, pour recevoir un nouveau coup qui l'atteignit en plein entre les deux yeux. Cette fois le capitaine

s’effondra sur le parquet, entraînant dans sa chute la machine à écrire :

— Cela dépasse les bornes ! s’exclama le consul Lingford, scandalisé… Arrêtez ! arrêtez, je vous prie !

— Je paierai la casse de votre mobilier, répondit Duncan en continuant à marteler de l’un et de l’autre poing les yeux et le nez de Dettmar.

Le pauvre consul sautillait comme une poule mouillée autour des combattants, tandis que l’ameublement de son bureau s’écroulait en morceaux. Il parvint une fois à saisir Duncan par le bras, mais il fut projeté au milieu de la pièce. Une autre fois, il en appela à Minnie :

— Madame, je vous en prie ! je vous en supplie ! dites à votre mari de se calmer !

Pâle et tremblante, Minnie secoua résolument la tête et continua de suivre de tous ses yeux les péripéties de la bataille :

— C’est scandaleux ! s’écriait le consul, tout en évitant les corps bondissants des deux hommes. C’est un affront à mon gouvernement, aux États-Unis ! Et cela fera du bruit, je vous préviens ! Oh ! cessez, monsieur Duncan, je vous en conjure ! Vous allez tuer cet homme ! Je vous en prie, je vous en supplie, je vous…

La chute d’un grand vase garni de belles fleurs rouges tropicales qui se brisa en mille morceaux sur le plancher lui coupa la parole.

Le moment vint où le capitaine Dettmar fut incapable de se relever. Il parvint à se redresser légèrement sur ses mains et ses genoux, tenta vainement de se remettre debout, puis

retomba. Duncan secoua du pied sa victime gémissante et déclara :

— Il a son compte ! Je l'ai traité comme lui-même a traité plus d'un matelot… et il n'a pas encore ce qu'il mérite.

— Ciel ! Monsieur, qu'avez-vous fait ? s'exclama le consul Lingford, considérant avec horreur l'homme qu'il avait invité à déjeuner.

Duncan ne put réprimer un ricanement, mais il se ressaisit :

— Veuillez accepter toutes mes excuses, monsieur Lingford… mes profondes excuses. Je me suis peut-être laissé légèrement emporter.

Le consul Lingford, abasourdi, battait l'air de ses bras :

— Légèrement, monsieur ! Ah ! vraiment, vous croyez ! parvint-il à articuler.

— Boyd ! dit tout doucement Minnie, de la porte.

Il se retourna et regarda sa femme dans les yeux.

— Bravo, Duncan… Tu as bien châtié cette canaille !

— Monsieur Lingford, reprit Duncan, maintenant que j'en ai terminé avec cet individu, je vous livre ce qu'il en reste. À vous et à la justice de faire de « cela » ce que bon vous semblera.

— De « cela » ? demanda le consul Dingford, horrifié.

— Oui, de « cela », répondit Boyd Duncan, en contemplant d'un œil mélancolique ses poings meurtris.

8

Sous les auvents du pont

(Under the Deck Awnings)

— Un homme (j'entends un homme bien élevé, un « gentleman ») peut-il traiter une femme de « garce » je vous le demande ?

Le petit homme qui parlait, après avoir lancé ce défi au groupe qui l'entourait, s'allongea de nouveau dans son transatlantique et se remit à siroter sa limonade tout en guignant son auditoire d'un œil plein de belliqueuse assurance. Personne ne lui répondit ; on était habitué aux exubérances du petit homme, à ses soudains et généreux enthousiasmes.

— … Je le répète, il a prononcé, en ma présence, le mot de « garce » pour désigner une certaine dame dont je ne citerai pas le nom. Et je maintiens qu'aucun homme, digne de ce nom, ne saurait employer un terme aussi grossier à l'égard d'une femme, quelle qu'elle soit !

Le docteur Dawson tirait placidement des bouffées de sa pipe culottée. Matthews, recroquevillé sur son siège, les genoux enlacés de ses bras, s'absorbait dans la contemplation d'un vol de mouettes. Sweet, qui finissait son soda à l'eau de Seltz, cherchait des yeux le garçon du pont des premières…

— Monsieur Treloar, répondez-moi. Croyez-vous qu'un homme qui se respecte puisse qualifier une femme de « garce » ?

Treloar, assis par hasard à côté de l'interpellateur, fut tout interloqué par la soudaineté de l'attaque, et se demanda quels motifs il avait bien pu fournir à son petit voisin pour qu'il le crût capable de classer ainsi une femme.

— Mon Dieu ! fit-il en hésitant, à mon avis cela… heu… cela dépend de… de la femme.

Le petit homme n'en revenait pas de stupéfaction :

— Quoi, vous allez me dire… vous prétendez…

— … Que j'ai vu des spécimens féminins qui méritaient ce nom.

Il y eut un long silence embarrassant. Le petit homme semblait pétrifié par la grossière brutalité de la réponse. Une consternation inexprimable se peignait sur ses traits.

— Vous venez de nous citer l'exemple d'un homme qui s'est permis une remarque peu flatteuse, et vous l'avez classé, poursuivit Treloar d'un ton froid et posé… Je vais vous parler maintenant d'une femme ! non ! excusez-moi ! d'une dame, d'une dame de qualité et quand j'aurai terminé mon histoire, je vous prierai de me donner votre opinion sur cette personne. Je l'appellerai Miss Caruthers, pour l'excellente raison que ce n'est pas son nom. L'incident s'est passé à bord d'un paquebot de la ligne des Indes, voilà plusieurs années.

« Miss Caruthers était charmante – non, ce n'est pas le mot : elle était stupéfiante ! Cette jeune personne appartenait au grand monde. Si je vous apprenais le nom de son

père, un certain fonctionnaire très haut placé, vous reconnaîtriez tous immédiatement de qui il s'agit. Accompagnée de sa mère et de deux femmes de chambre, elle partait rejoindre son père… quelque part, en Extrême-Orient.

« C'était, pardonnez-moi de le répéter, une femme étonnante, je ne connais pas de terme plus exact : elle était douée de tous les talents imaginables : elle savait chanter, jouer la comédie, etc. Nager ! elle eût pu faire fortune en s'exhibant devant le public. En costume de bain, elle pouvait défier les plus exigeantes critiques de la Beauté… Quant à la toilette ! elle savait divinement la porter ! C'était, en un mot, une artiste !

« Mais j'aurais voulu que vous la vissiez dans l'eau !… Physiquement, c'était la femme dans toute sa perfection. Vous comprenez ce que j'entends par là : cette perfection qui s'exprime non dans la grossière musculature des acrobates, mais dans toute la délicatesse de la ligne et le charme fragile de la chair. Et, alliée à tout cela, la force ! Comment pouvait-elle réunir toutes ces qualités ?

« Vous savez quelle merveille est un bras de femme – l'avant-bras surtout : cette forme harmonieuse des contours qui, partant du biceps, avec un soupçon de muscle, s'en vient dessiner sous un coude minuscule ce tendre et ferme renflement de chair dont la courbe se poursuit en s'amincissant jusqu'au poignet – menu, incroyablement menu, si rondelet et si vigoureux à la fois ! Tel était le bras de cette femme. Il fallait la voir tirer sa coupe avec ce brusque et rapide jet de la main par-dessus la tête, à l'anglaise, et filer à toute vitesse ! Bref, je crois m'y connaître quelque peu en questions athlétiques, anatomiques et autres, et pourtant

sa façon de s'y prendre m'a toujours déconcerté : elle demeurait un mystère pour moi !

« Cette naïade était capable de rester deux minutes sous l'eau, je l'ai constaté montre en main.

Nul homme à bord, sauf Dennitson (un jeune athlète anglais, très joli garçon, nullement poseur), ne pouvait ramasser au fond de l'eau en une seule plongée autant de pièce de monnaie qu'elle.

« À l'avant du pont des premières on avait installé un grand bassin de toile contenant une hauteur d'eau de deux mètres. Nous nous amusions à y jeter des sous. Je l'ai vue piquer une tête de la passerelle, (tour de force en soi peu ordinaire) et y rafler, éparpillés au fond du bassin, quarante-sept sous, pas un de moins ! Dennitson qui, sans avoir l'air de rien, savait nager lui aussi, Dennitson ne put jamais battre ce record, bien qu'il se fît un point d'honneur d'égaler constamment cette femme dans ses prouesses.

« Dans l'eau, c'était une ondine, sans conteste. À terre, elle déployait la même force ; c'était une écuyère achevée, une… enfin, la femme universelle. À la voir, toute menue dans la légèreté des souples étoffes, alanguie sur sa chaise au centre d'une demi-douzaine d'admirateurs masculins, acceptant leurs hommages avec une superbe indifférence ou bien échangeant avec eux des saillies où étincelait son esprit, on eût juré qu'elle n'était bonne qu'à cela au monde ! En de pareils moments, je devais faire effort pour me rappeler son exploit athlétique, au fond de l'eau… Tel était parmi nous ce perpétuel sujet d'étonnement, – cette femme si parfaite en toutes choses.

« Elle fascinait tous les hommes, moi tout le premier. Elle me conquit, je ne crains pas de l'avouer. Tous, blancs-becs et vieux barbons, qui auraient dû être mieux avertis, tous accouraient, tournaient autour de ses jupes, rampaient, faisaient le chien couchant à ses pieds, sur un simple coup de sifflet d'elle. Tous se laissaient prendre à ses charmes, depuis le jeune Ardmore, un poupin de dix-neuf ans qui partait là-bas gratter du papier dans quelque poste consulaire, jusqu'au capitaine Bentley, un vieux loup de mer à barbe grise et à peau brûlée par les embruns, et dont la face n'avait pas plus d'expression que celle d'un bonze chinois. Il y avait aussi un charmant garçon, d'âge moyen, un nommé Perkins, je crois, qui était en train d'oublier que sa femme voyageait à bord, lorsque Miss Caruthers le remit opportunément à sa place.

« Les hommes devenaient une cire molle entre ses mains ; elle les pétrissait, les ramollissait, les moulait avec tendresse ou les jetait au feu, selon son caprice. Pas un maître d'hôtel – si haut était le piédestal où tous l'avait portée – qui, sur un simple mot d'elle, n'eût hésité à coiffer d'une assiettée de soupe le maître du bord lui-même… Enfin, que vous dirais-je de plus ? Vous avez tous vu de ces femmes… source éternelle de désirs pour les hommes de tous les climats. Comme dompteuse d'hommes, nulle autre ne l'égalait : c'était la cravache qui cingle, l'aiguillon qui pique, la flamme, l'étincelle électrique. Par moments, croyez-moi, des éclairs d'impitoyable volonté s'échappaient de ce modèle de séduction et venaient foudroyer la victime choisie, qu'ils laissaient tremblante et stupide de peur, véritable loque humaine.

« Afin de bien comprendre la suite de cette histoire, ne perdez pas de vue que Miss Caruthers était affligée d'un in-

commensurable orgueil : orgueil de race, orgueil de caste, orgueil de puissance, orgueil de sexe, rien ne manquait à la collection, orgueil étrange, opiniâtre, terrible !

« Elle faisait la loi à bord, exerçait son autorité sur l'équipage, sur les passagers, sans excepter Dennitson. Dans l'ordre de ses faveurs, celui-là menait le train, et de beaucoup, – le moins clairvoyant parmi nous en convenait volontiers. Aucun doute là-dessus : le jeune homme lui plaisait et ce sentiment allait croissant. Je suis sûr qu'elle le considérait avec plus de bienveillance qu'elle n'en avait jamais accordé à aucun autre jusqu'alors. Quant à nous, nous l'adorions toujours et ne cessions de rôder autour d'elle, dans l'attente du coup de sifflet tout en sachant pertinemment que Dennitson avait sur nous une forte avance. Comment les choses eussent-elles tourné dans la suite ? Nous ne le saurons jamais, car nous arrivâmes à Colombo, et un événement inattendu se produisit.

« Vous connaissez Colombo et vous savez comment les jeunes indigènes plongent pour ramasser des pièces de monnaie au fond de la baie infestée de requins. Ils ne s'aventurent, bien entendu, que parmi ceux qui fréquentent les bas-fonds et se nourrissent exclusivement de poissons. Il y a quelque chose de vraiment surnaturel dans la façon dont ces gamins connaissent les squales et devinent la présence du vrai tueur, du requin-tigre, par exemple, ou du monstre gris venu des eaux australiennes. Dès qu'un de ceux-ci paraît, et bien avant que les passagers s'en rendent compte, la bande de gosses s'est réfugiée en lieu sûr dans une bousculade effrénée.

« Ce jour-là, après le déjeuner de midi (le « tiffin », comme on dit là-bas), Miss Caruthers tenait sa cour habi-

tuelle sous les auvents du pont supérieur. Le vieux capitaine Bentley venait de répondre à son coup de sifflet et de lui accorder une faveur exceptionnelle, qu'il se garda bien de renouveler dans la suite : la permission de laisser les petits moricauds monter sur le pont-promenoir… Miss Caruthers, en tant que nageuse, se passionnait aux prouesses de ces jeunes gars. Elle rafla toute notre menue monnaie, puis la lança de ses propres mains par-dessus bord, une pièce à la fois ou à pleine poignée ; elle fixait les conditions des épreuves, réprimandait un coup manqué, distribuait des récompenses supplémentaires aux coups heureux, bref dirigeait le concours.

« Elle se délectait surtout à les voir exécuter leurs plongeons debout. Vous n'ignorez pas que lorsqu'on plonge d'une certaine hauteur, les pieds les premiers, il est très difficile de se maintenir dans l'axe de la perpendiculaire pendant le trajet dans l'air : le centre de gravité du corps masculin se trouve, en effet, dans le haut du corps, et la partie supérieure de celui-ci tend à basculer en avant, rompant l'équilibre de l'ensemble. Mais ces petits drôles employaient une méthode qui, disait-elle, était toute nouvelle et qu'elle désirait apprendre : ils grimpaient sur les bossoirs du pont supérieur et de là se jetaient à la mer, têtes et épaules inclinées devant eux, face à l'eau ; au dernier moment, mais au dernier moment seulement, ils se redressaient brusquement et entraient tout droits dans l'élément liquide.

« Le spectacle en valait la peine ! Leurs plongeons la tête la première étaient moins bons, encore que l'un d'eux y excellât, comme il excellait d'ailleurs en tous les autres tours d'adresse. Il avait dû recevoir des leçons d'un Blanc, car il exécutait à la perfection le plongeon dit « du cygne ».

« Lorsqu'on pique une tête d'une très grande hauteur, le problème est d'entrer dans l'eau à l'angle voulu, faute de quoi, vous ne l'ignorez pas, le moins qui vous attende c'est de vous tordre les reins et de rester infirme jusqu'à la fin de vos jours ; et plus d'un maladroit y a trouvé la mort. Mais ce gamin-là ne manquait jamais son coup. D'un seul plongeon du sommet de la mâture, il franchissait – je l'ai vérifié – une distance de soixante-dix pieds, c'est-à-dire plus de vingt mètres, les mains jointes sur la poitrine, la tête rejetée en arrière, jaillissant dans l'air pour descendre en vol plané, tel un oiseau, le ventre à plat au-dessus de l'eau, de sorte que s'il en eût frappé la surface dans cette position, il était fendu en deux comme un hareng saur. Vous savez aussi que dans ce genre d'exploit, à l'instant précis où le corps va toucher l'eau, la tête retombe en avant, les mains se joignent en pointe au-dessus de la tête protégée par l'arc des bras, et le corps, s'inclinant gracieusement vers l'eau, y pénètre à l'angle désiré.

« Le gamin répéta plusieurs fois cette prouesse, au grand ravissement de tous, et de Miss Caruthers en particulier. Il ne devait pas avoir plus de treize ans, mais il était de beaucoup le plus adroit de la bande, dont il était à la fois le préféré et le chef. Maints d'entre eux étaient plus âgés que lui, mais tous reconnaissaient sa supériorité. Doué d'un corps splendide, statue vivante de jeune dieu en bronze, il avait des yeux vifs, émerveillés et pleins d'audace ; c'était un papillon dansant au soleil, un éclair de beauté, une éblouissante étincelle de vie.

« Vous avez déjà vu de ces êtres créés pour le bonheur des yeux : un léopard, un cheval, créatures pleines d'ardeur, trop vivantes pour rester en place, aux muscles soyeux, dont le moindre mouvement est d'une grâce divine, le moindre

geste naturel et libre ; animal sauvage, indompté, imprégné tout entier de vitalité, et de la joie de vivre. Ce garçon-là possédait tous ces bienfaits du ciel : la vie rayonnait en lui, ardait dans sa chair, dans ses yeux, au point qu'on aurait pu l'entendre pour ainsi dire pétiller. Rien qu'à le voir on croyait sentir un souffle d'ozone vous monter aux narines, tant il était frais et jeune, resplendissant de santé et de fougue naturelle.

« Tel était ce jeune dieu. Ce fut lui qui donna l'alarme au beau milieu de ces débats sportifs. Les autres se précipitèrent aussitôt vers l'échelle de la coupée, nageant de toute la force de leurs bras. L'effroi peint sur leurs traits, ils jaillissaient, bondissaient de l'eau pour atteindre l'échelle, grimpaient au petit bonheur pour se tirer du danger, s'entraidant en se tendant la main. Au bout d'un moment tous furent remontés à bord, s'alignèrent le long de la passerelle et plongèrent le regard dans l'eau :

« — Que se passe-t-il ? demanda Miss Caruthers.

« — Un requin, j'imagine, répondit le capitaine Bentley. Ils ont de la veine, ces petits bougres, qu'il n'ait pas attrapé l'un d'entre eux !

« — Auraient-ils peur des requins ? fit-elle.

« — Et vous, donc ? riposta-t-il.

« Elle ressentit un léger frisson, et fit la moue en regardant l'eau par-dessus bord.

« — Pour rien au monde je ne voudrais m'aventurer près de ces monstres, dit-elle avec un nouveau frisson : ils sont horribles, horribles !

« Les gamins envahirent le pont-promenoir, se groupèrent près de la lisse, dévorant des yeux leur idole, cette Miss Caruthers qui leur avait jeté une telle manne d'espèces trébuchantes. La représentation étant terminée, le capitaine Bentley leur ordonna de déguerpir. Mais elle l'arrêta :

« — Un instant, s'il vous plaît, capitaine. Je me figurais toujours que les indigènes ne craignaient pas les requins.

« Elle fit signe au héros de la bande de s'approcher, et lui ordonna du geste de replonger. Il branla négativement le chef et, avec tous ses camarades, éclata de rire comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie :

« — Requin ! fit-il en montrant l'eau du doigt.

« — Non, dit-elle, il n'y a pas de requin.

« Mais il agita affirmativement la tête et tous les gamins, derrière lui, l'imitèrent.

« — Non ! non ! non ! leur cria-t-elle. Puis, s'adressant à nous, elle demanda : Qui veut bien me prêter une demi-couronne et un souverain ?

« Ce fut à qui, parmi nous – nous étions six autour d'elle –, lui offrirait des couronnes et des souverains ; elle accepta les deux pièces du jeune Ardmore.

« Elle leva en l'air la demi-couronne pour bien la montrer aux enfants. Mais ils ne témoignèrent aucun empressement à courir vers la lisse pour s'apprêter à sauter. Ils demeuraient immobiles, un sourire niais aux lèvres. Elle offrit alors la pièce à chacun d'eux individuellement et tous, à tour de rôle, se frottèrent le pied contre le mollet, refusèrent de la tête, et continuèrent à sourire. De guerre lasse, elle lança la demi-couronne par-dessus bord. La mine déçue, ils suivirent

des yeux la trajectoire de la pièce d'argent, mais ne bronchèrent pas.

« — Ne lancez pas le souverain, lui conseilla Dennitson à voix basse.

« Sourde à cet avertissement, elle fit miroiter la pièce d'or aux yeux du jeune plongeur…

« — Ne faites pas cela, recommanda à son tour le capitaine Bentley. Moi-même je ne flanquerais pas à l'eau un chat malade si je voyais un requin rôder autour de mon bateau.

« Elle se contenta de rire, obstinée en son caprice et continua d'éblouir le pauvre gosse.

« — Ne tentez pas cet enfant, je vous en supplie, dit Dennitson. Cette pièce d'or représente une fortune pour lui, et il pourrait sauter par-dessus bord pour la rattraper.

« — Et vous ? Sauteriez-vous si je jetais cette pièce ? insinua-t-elle avec une tendre inflexion.

Dennitson hocha la tête :

« — Vous devez demander gros, dit-elle. Pour combien de pièces d'or piqueriez-vous une tête dans l'eau ?

« — Pas pour tout l'or monnayé du monde, fut la réponse.

« Elle réfléchit, oubliant momentanément le gamin.

« — Et POUR MOI ? dit-elle d'une voix encore plus douce.

« — Pour vous sauver la vie… oui ; mais pas autrement.

« Elle se retourna vers l'enfant, fit de nouveau briller l'or à ses yeux. Puis elle feignit de le lancer, et, involontairement, l'indigène esquissa un mouvement vers la coupée, mais les cris de colère de ses camarades l'arrêtèrent net :

« — Je vois que vous plaisantez dit Dennitson ; poussez le jeu aussi loin que vous voudrez, mais, pour l'amour de Dieu, ne jetez pas la pièce !

« Fut-ce par un effet de l'étrange perversité de cette femme ou bien parce qu'elle doutait de persuader l'enfant ? Nul ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, le geste nous surprit tous… De l'ombre de l'auvent jaillit en plein soleil la pièce d'or qui tomba dans la mer en décrivant une scintillante trajectoire. Avant qu'on pût l'arrêter, le gamin plongeait par-dessus bord et suivait d'une courbe gracieuse la chute du souverain. Tous deux fendirent l'air en même temps. La pièce coupa l'eau et à cet endroit même, presque simultanément, avec à peine une éclaboussure, l'élément liquide se referma sur l'enfant.

« Une exclamation des petits noirs, dont l'œil était certes plus vif que le nôtre, nous fit tous courir à la lisse. On prétend qu'un requin est obligé de se retourner sur le dos pour manger. Ne me dites pas cela à moi ! car celui-ci n'en fit rien. L'eau était d'une étonnante limpidité et de là-haut nous assistâmes à l'affreuse tragédie : d'un seul coup de ses mâchoires, l'énorme requin trancha en deux le malheureux gosse…

« Parmi nous courut un murmure – qui le proféra, je n'en sais rien : moi, peut-être ? Puis un long silence s'établit. Miss Caruthers reprit la première la parole. Son visage était d'une pâleur mortelle.

« — Je… je n’aurais jamais cru, fit-elle.

« Puis elle se mit à rire, d’un rire nerveux, saccadé. De tout son orgueil elle essayait de reprendre la maîtrise d’elle-même. Ensuite, elle se tourna vers Dennitson, puis son regard se porta sur chacun de nous. L’éclat de ses yeux se ternit et ses lèvres tremblèrent. Nous nous étions comportés comme des brutes, j’en conviens maintenant, avec le recul…

« Nous restâmes tous impassibles devant cet épouvantable drame.

« — M. Dennitson, dit-elle, Tom, voulez-vous me donner le bras pour m’aider à descendre ?

« Il ne broncha pas, ne changea pas la direction de son regard, fixé dans le vide. Pas un de ses cils ne tressaillit. Il prit dans son étui une cigarette et l’alluma. Le capitaine Bentley se racla la gorge et cracha par-dessus la lisse. Ce fut tout… cela et le silence.

« Elle fit demi-tour, et, d’un pas ferme, marcha vers l’escalier du pont ; à vingt pas plus loin, elle vacilla et dut s’appuyer contre la paroi, puis elle poursuivit lentement son chemin. »

Treloar se tut. Il tourna la tête et toisa le petit homme d’un œil froidement interrogateur :

— Eh bien, demanda-t-il, finalement, de quel nom qualifiez-vous cette femme ?

Le petit homme, démonté, avait l’air d’avaler une boule :

— Je n’ai rien à répondre, dit-il, absolument rien à répondre.

9

Il était un navire

(The “Francis Spaight”)

Le *Francis Spaight* courait vent arrière sous un simple perroquet de fougue lorsque se produisit l’événement, moins attribuable à l’indiscipline de l’équipage qu’au manque de capacité professionnelle des matelots, et surtout de l’homme qui tenait la barre à ce moment.

C’était un indigène de Limerick, dont l’expérience en fait d’eau salée se résumait à conduire des bois flottants sur le Shannon, entre les navires venus de Québec et la rive.

Effrayé par les énormes vagues qui se soulevaient à l’arrière dans l’obscurité et semblaient lui arriver dessus, il se sentait plutôt enclin à se tapir devant leur menace qu’à parer leurs coups au moyen du gouvernail et empêcher la tendance du navire à faire chapelle.

Il était trois heures du matin quand son incapacité précipita la catastrophe. À la vue d’une lame plus monstrueuse que les autres, il se courba et lâcha les poignées de la roue. Le *Francis Spaight* fit une embardée au moment où son arrière se soulevait sur la vague, et reçut tout le paquet sur la hanche.

Un instant après, il était dans l’entre-deux, sa lisse sous le vent submergée presque au niveau des bordures des pan-

neaux, tandis que vagues sur vagues se brisaient sur son bordage au vent et balayaient de leur déluge glacé tout ce qui restait exposé sur le pont.

Déjà les hommes n'étaient plus maniables : impuissants et désemparés, abrutis d'hésitation et de crainte, ils ne manifestaient d'autre résolution que celle de ne pas obéir aux ordres. Certains se lamentaient, d'autres s'accrochaient silencieusement aux haubans du côté du vent, quelques-uns marmottaient des prières ou lançaient de viles imprécations ; ni capitaine ni second ne purent les décider à se mettre aux pompes ou à rétablir des voiles de fortune pour redresser le navire au vent et aux vagues. En moins d'une heure, le navire était sur le côté, et ces lourdauds de poltrons grimpaient sur le flanc ou se suspendaient au gréement. Au moment où il basculait, le second fut surpris et noyé dans la cabine arrière, ainsi que deux matelots qui avaient cherché refuge dans le poste d'équipage.

Le second était l'homme le plus capable à bord, et maintenant le capitaine se trouvait à peine moins désorienté que ses matelots. Il ne sut faire autre chose que de les maudire pour leur incompétence. Ce fut un nommé Mahoney, natif de Belfast, et un mousse, O'Brien, de Limerick, qui entreprirent de couper le mât de misaine et le grand mât. Ils le firent au péril de leur vie sur le plancher perpendiculaire de l'épave, et envoyèrent le mât de perroquet par-dessus bord dans le fracas général.

Le ***Francis Spaight*** se redressa : par bonheur il était chargé de bois, sans quoi il eût coulé, déjà plein d'eau. Le grand mât, retenu par ses haubans, battait comme un gigantesque marteau de forge sur les flancs du navire, et chaque secousse arrachait aux hommes des grognements.

Le jour se leva sur l'Océan sauvage. Sous cette lumière grise et sur ces flots glacés, rien ne restait visible du ***Francis Spaight,*** sinon l'arrière, le mât d'artimon brisé et la ligne dentelée du bordage. L'hiver battait son plein dans l'Atlantique du Nord ; et les malheureux naufragés, à demi morts de froid, n'avaient pas un endroit où se reposer. Chaque vague balayait l'épave d'un bout à l'autre, emportait les incrustations de sel de dessus leurs corps et en déposait de nouvelles.

Dans la cabine arrière l'eau montait jusqu'aux genoux, mais du moins on s'y trouvait à l'abri du vent glacé ; là se réunirent les survivants, debout, cramponnés aux appliques et se serrant les uns contre les autres pour se soutenir.

En vain Mahoney essaya-t-il de persuader les hommes de prendre leur tour de garde au sommet du mât d'artimon pour le cas où un navire passerait en vue. Le vent glacé les épouvantait, ils préféraient l'abri de la cabine. O'Brien, le mousse, âgé de quinze ans seulement, et le matelot Mahoney se relayèrent sur le perchoir. Vers trois heures de l'après-midi, le jeune garçon cria qu'il apercevait une voile. Cela fit sortir les hommes de la cabine ; ils s'attroupèrent à la rambarde de la dunette et aux haubans d'artimon pour observer ce navire étranger. Mais sa route ne l'amenait pas près d'eux. Ils rentrèrent en grelottant dans la cabine, sans qu'aucun d'eux se fût offert à relayer le mousse en vigie.

À la fin du second jour, Mahoney et O'Brien renoncèrent à leur tentative. Désormais, le navire s'en alla à la dérive, au gré de la tempête et sans vigie. Depuis soixante-douze heures, les treize survivants restaient plongés jusqu'aux genoux dans l'eau mouvante, sur le plancher de la cabine, à moitié gelés, affamés et sans autre chose que trois bouteilles

de vin à se partager. Les vivres et l'eau douce étaient en bas, et on ne pouvait songer à en approcher dans l'état où se trouvait l'épave à demi submergée.

Les jours passaient, et ils ne mangeaient rien. Ils trouvèrent moyen de se procurer un peu d'eau douce en tenant un couvercle de soupière sous le croissant du mât d'artimon. Mais la pluie tombait rarement, et la situation empirait. Quand il pleuvait, ils étendaient leurs mouchoirs, puis les tordaient dans leurs bouches ou dans leurs souliers.

Lorsque s'apaisèrent le vent et les vagues, ils purent éponger parfois les parties du pont où l'eau salée n'atteignait point, et augmenter ainsi leur petite provision d'eau douce. Mais ils ne possédaient aucune nourriture, aucun moyen de s'en procurer ; et pourtant des oiseaux de mer passaient fréquemment au-dessus de leurs têtes.

Quand le temps calme succéda à la tempête, après être restés debout pendant quatre-vingt-seize heures, ils purent trouver dans la cabine des parties sèches du plancher sur lesquelles s'allonger. Mais ces longues heures de station verticale dans l'eau salée avaient déterminé sur leurs jambes la formation de plaies extrêmement douloureuses. Le moindre contact ou frottement leur faisait un mal horrible : dans leur état de faiblesse et dans cet espace restreint, ils se heurtaient continuellement les uns aux autres : pas un ne pouvait bouger sans provoquer une volée d'injures, de malédictions ou de plaintes. Leur misère était si grande que les forts opprimaient les faibles, les repoussant des places sèches dans le froid et l'humidité.

Le mousse O'Brien était particulièrement maltraité. Malgré la présence de trois autres mousses, il encaissait la plus grosse part d'injures. Il n'y a guère d'explication pos-

sible, sinon que, possédant un esprit plus fort et plus dominateur que les autres, il défendait plus fermement ses droits, et ressentait davantage les mesquines injustices dont tous les matelots accablaient le mousse.

Toutes les fois qu'O'Brien approchait des hommes pour chercher un endroit sec où dormir, et même au moindre de ses mouvements, coups de pied ou de poings lui pleuvaient dessus. En retour, il maudissait leur grossièreté ou leur égoïsme, ce qui lui attirait de nouvelles injures et brutalités. Il devenait ainsi le plus malheureux d'entre tous ces misérables, et seule l'anormale ardeur de sa flamme de vie lui permettait de résister.

À mesure que s'écoulaient les jours et que s'affaiblissaient les hommes, leur caractère devenait pire et leur humeur plus hargneuse, en sorte qu'O'Brien voyait croître ses souffrances et mauvais traitements.

Vers le seizième jour, tout le monde était à moitié mort de faim, et les matelots, réunis en petits groupes, causaient à voix basse en jetant des regards intermittents vers O'Brien. À midi, des conciliabules aboutirent à une conférence avec le capitaine comme orateur, et comme auditoire tous les matelots rassemblés à l'arrière.

— Mes amis, disait le capitaine, nous voici demeurés longtemps sans manger… Ces deux semaines et deux jours me font plutôt l'effet de deux ans et deux mois. Nous ne pouvons guère attendre plus longtemps. Il n'est pas naturel pour des créatures humaines d'espérer indéfiniment avec l'estomac vide. Il nous reste à envisager une question sérieuse, à savoir s'il vaut mieux que tout le monde périsse ou un seul d'entre nous. Nous avons déjà un pied dans la

tombe. Si l'un de nous mourait, les autres vivraient peut-être jusqu'à ce qu'un navire passe en vue. Qu'en dites-vous ?

Michel Behane, le matelot qui tenait le gouvernail le jour où coiffa le ***Francis Spaight,*** s'écria que c'était très bien, et les autres l'approuvèrent.

— Que le sort tombe sur l'un des mousses ! cria Sullivan, un natif de Tarbert, en regardant O'Brien de façon significative.

— Mon opinion, reprit le capitaine, est que ce serait une belle action pour l'un de nous de se sacrifier pour les autres.

— Une belle action ! Une très belle action en vérité ! répétèrent les hommes.

— Et m'est avis qu'il vaut mieux que ce soit l'un des mousses qui meure. Ils n'ont pas de famille à soutenir, et à leurs amis la perte paraîtra moins grande que celle d'hommes ayant femme et enfants.

— C'est juste ! très juste ! C'est ainsi qu'il faut faire ! murmurèrent les hommes entre eux.

Mais les quatre mousses réclamèrent contre l'injustice du procédé.

— Nos vies nous sont tout aussi chères que les vôtres le sont pour vous ! protesta O'Brien. Et elles le sont également à nos familles. Pour ce qui est des femmes et des enfants, qui donc y a-t-il, à part moi, pour s'occuper de ma vieille mère qui est veuve, comme tu le sais bien, toi, Michel Behane, qui viens de Limerick ! Ce n'est pas juste. Tirons au sort entre nous tous, hommes et enfants !

Mahoney fut le seul à prendre la défense des mousses, déclarant qu'il était équitable de répartir les chances entre tous également.

Sullivan et le capitaine insistèrent pour que le tirage au sort fût limité aux mousses. La discussion s'échauffa et tout à coup Sullivan se tourna vers O'Brien, en grognant :

— Ce serait une bonne action de débarrasser le plancher de ta personne ! Tu le mérites… C'est la meilleure chose à faire, et nous la ferons.

Il marcha sur O'Brien avec l'intention de le tuer immédiatement : plusieurs de ses compagnons le suivirent, les mains déjà tendues. O'Brien recula en trébuchant pour leur échapper, tout en hurlant qu'il se soumettait au tirage entre mousses.

Le capitaine prépara des bouts de bois de longueurs différentes et les tendit à Sullivan.

— Tu dis que le tirage sera truqué, ricana le matelot en s'adressant à O'Brien. Eh bien, c'est toi qui vas t'en charger.

O'Brien y consentit. On lui noua un mouchoir sur les yeux, et il s'agenouilla sur le pont, le dos tourné à Sullivan.

— Celui à qui tu attribueras le morceau de bois le plus court mourra, déclara le capitaine.

Sullivan leva un des bouts de bois. Les autres restaient cachés dans sa main de façon que personne ne pût voir si c'était le bout le plus court.

— Pour qui ce bout de bout de bois ? demanda Sullivan.

— Pour le petit Johnny Shehann, répondit O'Brien.

Sullivan mit le bout de bois de côté. Aucun des assistants ne pouvait dire si c'était le bout fatal. Sullivan en éleva un autre.

— Pour qui celui-ci ?

— Pour George Burns.

Sullivan déposa le bout de bois près du premier et en éleva un troisième.

— Et pour qui celui-ci ?

— Pour moi-même, dit O'Brien.

D'un mouvement rapide, Sullivan jeta les quatre bouts de bois à la fois. Personne n'y avait vu que du feu.

— C'est toi qui as désigné le plus court pour toi-même, annonça Sullivan.

— Bien fait ! murmurèrent plusieurs des hommes.

O'Brien conserva son calme. Il se releva, ôta son bandeau et regarda autour de lui. – Où est le plus court ? Celui que j'ai nommé pour moi ?

Le capitaine lui montra les quatre bouts de bois sur le pont.

— Comment savez-vous que le mien était le plus court ? demanda O'Brien. L'as-tu vu, Johnny Shehann ?

Johnny Shehann, le plus jeune des mousses, ne répondit pas.

— L'avez-vous vu ? demanda ensuite O'Brien à Mahoney.

— Non, je n'ai rien vu.

Les hommes murmuraient et grognaient.

— Le tirage a été parfaitement loyal, affirma Sullivan. Tu as eu ta chance comme les autres et tu as perdu, voilà tout.

— Tirage parfaitement loyal, confirma le capitaine. Tout s'est passé sous nos propres yeux. Le bout de bois le plus court était le tien, O'Brien, et tu feras bien de te préparer à la mort. Où est le cuisinier ? Gorman, viens ici. Que quelqu'un aille chercher le couvercle de la soupière. Gorman, fais ton devoir comme un homme !

— Mais comment voulez-vous que je m'y prenne, demanda le coq, personnage indécis, vue basse et menton fuyant.

— C'est un assassinat pur et simple ! protesta Mahoney. Pas un morceau n'entrera dans ma bouche.

— De cette façon il en restera davantage pour d'autres valant mieux que toi, ricana Sullivan. Allons, fais ton devoir, cuisinier !

— Ce n'est pas mon devoir d'égorger des gosses, répondit faiblement Gorman.

— Si tu refuses de préparer sa viande, nous prendrons la tienne, dit Behane d'un ton menaçant.

Johnny Shehann se mit à pleurer. O'Brien écoutait avec inquiétude, figure pâle et lèvres tremblantes, et de temps à autre un spasme agitait tout son corps.

— J'ai signé mon engagement comme cuisinier, expliqua Gorman. Et je serais cuisinier si j'avais une cuisine. Mais je ne prêterai pas les mains à un meurtre. Cela ne figure pas dans le contrat. Je suis cuisinier…

— Et d'ici une minute tu ne le seras plus ! fit Sullivan d'un air farouche, lui saisissant au même instant la tête par derrière et le renversant de façon à bien tendre la trachée artère et la veine jugulaire. – Où est ton couteau, Mike ? Passe-le moi !

Au contact de l'acier, Gorman dit en gémissant :

— Je le ferai, si vous voulez tenir le gosse.

Le pitoyable état du maître queux sembla inspirer courage à O'Brien.

— C'est bien, Gorman, fit-il. Je sais en moi-même que vous faites cela à contrecœur. Ça va, ajouta-t-il, parlant au capitaine, qui venait de lui poser une lourde main sur le bras. Vous n'avez pas besoin de me tenir, capitaine. Je resterai tranquille.

— Finis de pleurnicher, et va chercher le couvercle de la soupière ! commanda Behane au petit Johnny Shehann, tout en lui octroyant une forte calotte.

Le mousse, qui n'était guère qu'un gosse, alla quérir le couvercle. Il se traînait, affaibli par la famine, et trébuchait sur le pont. Les larmes lui coulaient sur les joues. Behane lui arracha le couvercle en le gratifiant d'une nouvelle gifle.

O'Brien ôta son paletot et mit à nu son bras droit. Sa lèvre inférieure tremblait encore, mais il se contenait de toutes ses forces. Le capitaine ouvrit son canif et le passa à Gorman.

— Mahoney, vous raconterez à ma mère ce qui est arrivé, si jamais vous retournez au pays, recommanda O'Brien.

Mahoney fit un signe affirmatif.

— C'est un assassinat pur et simple, un crime de réprouvés, dit-il. La chair de cet enfant ne fera de bien à aucun d'entre vous ! Rappelez-vous mes paroles. Personne de vous n'en profitera !

— Prépare-toi ! ordonna le capitaine. Toi, Sullivan, tiens le couvercle, c'est cela, tout près. N'en renverse pas une goutte, c'est une substance précieuse.

Gorman fit un effort. Le couteau manquait de fil et l'homme de force. D'ailleurs sa main tremblait à tel point qu'il faillit le laisser tomber. Les trois mousses, tapis dans un coin, pleuraient et sanglotaient. À l'exception de Mahoney, les matelots, rassemblés autour de la victime, tendaient le cou pour mieux voir.

— Fais preuve de virilité, Gorman ! avertit le capitaine.

Le malheureux coq, dans un spasme de détermination, se mit à scier le poignet d'O'Brien avec son couteau. Les veines furent tranchées. Sullivan tenait le couvercle de la soupière au-dessous, tout près. Les veines ouvertes bâillaient, mais aucun flot rouge ne s'en échappait, pas même une goutte de sang : elles demeuraient vides et sèches.

Personne ne soufflait mot. Les faces mornes et silencieuses se balançaient à chaque mouvement du navire. Tous les regards restaient fixés sur cette chose inconcevable et monstrueuse, les veines desséchées d'un être vivant.

— C’est un avertissement ! cria Mahoney. Laissez l’enfant tranquille. Souvenez-vous de mes paroles : sa mort ne profitera à aucun d’entre vous.

— Essaie au coude, au coude gauche, le plus près du cœur ! dit enfin le capitaine, d’une voix affaiblie et enrouée qui ne lui était pas habituelle.

— Donnez-moi le couteau, fit brusquement O’Brien, l’arrachant de la main du cuisinier. Je ne peux pas vous regarder me torturer comme cela.

Très froidement, il se trancha la veine du coude gauche, mais, pas plus que le cuisinier, il ne réussit à faire couler le sang.

— Tout cela est peine perdue, déclara Sullivan. Mieux vaut mettre fin à ses souffrances en le saignant à la gorge.

L’épreuve dépassait les forces du jeune garçon.

— N’en faites rien ! cria-t-il. Il n’y aura pas de sang dans ma gorge. Accordez-moi un peu de temps. C’est parce que j’ai froid et que je suis faible. Laissez-moi me reposer et dormir un peu. Alors je me réchaufferai et mon sang coulera.

— C’est inutile ! objecta Sullivan. Comme si tu pouvais dormir en un moment pareil ! Tu ne dormiras pas, tu ne te réchaufferas point. Regarde-moi : tu as la fièvre.

— J’étais malade une nuit à Limerick, dit vivement O’Brien, et le docteur ne pouvait pas me saigner. Mais après quelques heures de sommeil, quand je me fus réchauffé dans mon lit, le sang coula librement. C’est la vérité du bon Dieu que je vous raconte-là. Ne me tuez pas !

— Maintenant que ses veines sont ouvertes, intervint le capitaine, rien ne sert de le laisser souffrir. Faites vite et finissons-en !

Ils firent un geste pour saisir O'Brien, mais celui-ci recula.

— Ce sera votre mort ! cria-t-il. Ne me touchez pas, Sullivan ! Je reviendrai vous hanter ! Éveillé ou endormi, je vous poursuivrai jusqu'à la mort.

— C'est honteux ! hurla Behane. Si le bout de bois court m'était échu, j'aurais laissé les camarades me couper le cou et je serais mort avec bonheur.

Sullivan bondit et saisit le malheureux garçon par les cheveux. Les autres matelots le suivirent. O'Brien se débattait, lançait des coups de pied, grondait et mordait les mains qui le saisissaient de toutes parts.

Le petit Johnny se mit à pousser des cris aigus, mais les hommes n'y faisaient pas attention. O'Brien était maintenu penché en arrière sur le pont, le couvercle de soupière sous le cou. On poussa Gorman au premier rang : quelqu'un venait de lui mettre dans la main un grand couteau à gaine.

— Fais ton devoir ! Fais ton devoir ! hurlaient les hommes.

Le cuisinier s'inclina vers le mousse, mais, rencontrant son regard, il hésita.

— Si tu ne le fais pas, je te tue de mes propres mains ! cria Sullivan.

De tous côtés s'abattit sur le cuisinier un déluge d'imprécations et de menaces. Cependant il hésitait encore.

— Peut-être aura-t-il plus de sang dans les veines qu'O'Brien, suggéra Sullivan d'un ton significatif.

Behane saisit Gorman par les cheveux et lui renvoya la tête en arrière, tandis que Sullivan essayait de s'emparer du couteau-poignard. Mais Gorman s'y cramponnait avec désespoir.

— Lâche le couteau, et je vais vous obéir ! hurla-t-il frénétiquement. Ne me coupe pas la gorge ! Je vais le faire ! Je vais le faire.

— Alors, tâche de t'exécuter, et vivement ! menaça le capitaine.

Gorman se laissa pousser en avant. Il regarda le gamin, ferma les yeux et marmotta une prière. Puis, sans rouvrir les yeux, il accomplit la tâche qu'on lui avait assignée. O'Brien poussa un hurlement qui ne tarda pas à dégénérer en gargouillement. Les hommes continuèrent à le tenir jusqu'à ce qu'il cessa de se débattre, puis le déposèrent sur le pont. Avides et impatients, ils pressèrent Gorman, avec force, jurons et menaces, de leur préparer l'horrible repas.

— Laissez tout cela, tas d'ignobles bouchers ! déclara posément Mahoney. Laissez tout cela, vous dis-je ! Vous n'en avez plus besoin maintenant. Je vous avais avertis que la mort de ce pauvre gamin ne profiterait à aucun de vous ! Vide cela par-dessus bord, Behane, jette-le.

Behane, qui tenait encore à deux mains le couvercle de la soupière, regarda du côté du vent, puis marcha vers la lisse et envoya par-dessus bord contenant et contenu.

Un navire, toutes voiles dehors, arrivait sur eux à moins d'un mille de distance.

Absorbés dans l'acte odieux qu'ils venaient de commettre, aucun d'eux n'avait songé à faire office de vigie. Tous maintenant regardaient l'approche de ce navire, avec son ringeau doublé de cuivre brillant qui fendait les vagues, ses voiles d'avant battant à vide à chaque descente et ses rangées de hautes voiles faisant la révérence au passage de chaque ondulation majestueuse de la houle.

Aucun homme ne prononçait un mot.

Quand le navire mit en panne à une encablure, le capitaine du ***Francis Spaight*** sembla sortir d'un songe et donna l'ordre de jeter un prélart sur le cadavre d'O'Brien.

Le bâtiment étranger mit à la mer un canot qui se dirigea vers l'épave.

John Gorman se prit à rire : doucement d'abord, puis avec une gaieté spasmodique et croissante à chaque coup d'avirons.

Ce fut le rire de folie qui accueillit le canot de sauvetage quand il accosta le navire et le second quand il monta à bord.

10

Faire route à l'ouest

(Make Westing)

Quoi qu'il advienne, faire route à l'ouest ! Faire route à l'ouest !

(Instructions nautiques pour le cap Horn.)

Depuis sept semaines, le ***Mary-Rogers*** voguait entre 50 degrés sud dans l'Atlantique et 50 degrés sud dans le Pacifique : autrement dit, depuis sept semaines ce navire s'efforçait en vain de doubler le cap Horn. Durant ce temps, il n'avait pas cessé de rouler dans la tempête, ou à peu près, sauf une fois, et cette fois-là, après six jours d'un grain terrible, passés par le ***Mary-Rogers*** sous l'abri de la côte redoutable de la Terre de Feu, il avait presque abordé par une violente houle dans le calme plat tombé soudain. Pendant sept semaines, il s'était débattu contre les flots du cap Horn, et ceux-ci l'avaient houspillé et impitoyablement meurtri. C'était un bateau en bois, et cet effort continuel avait ouvert ses joints, en sorte que deux fois par jour les bordées se remplaçaient aux pompes.

Le ***Mary-Rogers*** était exténué, son équipage aussi, de même que le capitaine, le gros Dan Cullen. De tous, c'était probablement celui-ci qui était le plus harassé, car sur lui pesait la responsabilité de cette bataille de Titans. Il ne dormait que rarement et presque toujours tout habillé. La nuit, il

hantait le pont, grand spectre corpulent et robuste, noirci par le hâle de trente années de mer et velu comme un orang-outang. Il était obsédé par une pensée unique, une instruction nautique pour le cap Horn : « *Quoi qu'il advienne, faire route à l'ouest ! Faire route à l'ouest !* » Il ne songeait à rien d'autre, sauf, parfois, à blasphémer Dieu, qu'il accusait de cette terrible tempête.

Faire route à l'ouest ! Il serrait le Horn et douze fois de suite il mit en panne avec l'inexorable cap à une vingtaine de milles dans l'est-nord ou le nord-nord-est. Et à chaque reprise l'éternel vent d'ouest le repoussa en arrière, et il fit route à l'est. Il essuya tourmente sur tourmente, au sud du 64e degré, dans les glaces antarctiques en dérive, et voua son âme immortelle aux Puissances des Ténèbres en échange d'un léger vent d'est, juste de quoi doubler. Et il fit route à l'est. En désespoir de cause, il avait tenté de traverser par le détroit de Le Maire. Mais à mi-chemin, le vent passa au nord-nord-ouest et le baromètre descendit à 733. Il dut virer de bord et s'enfuir devant un grain furieux comme un cyclone, et il s'en fallut d'un cheveu que le *Mary-Rogers* ne vînt se fracasser sur les rochers aux dents noires. À deux reprises, il avait fait route à l'ouest jusqu'aux récifs de Diego Ramirez et n'y avait échappé qu'en apercevant, entre deux tourmentes de neige, les tombes des navires, à un quart de mille devant lui.

Quel vent ! Le capitaine Dan Cullen jurait que, pendant ses trente années de mer, jamais il n'avait soufflé si fort ! Le *Mary-Rogers* était en panne à ce moment précis, et comme pour confirmer le témoignage du capitaine, le bateau était submergé jusqu'aux écoutilles. Son grand hunier neuf et le mât de misaine, tout flambant neuf lui aussi, furent balayés comme du papier de soie : cinq voiles ferlées et amarrées

sous doubles garcettes, détachées et arrachées des vergues. Et avant le jour, le ***Mary-Rogers*** fut deux fois encore mis à la cape, et il fallut percer des trous dans les bastingages pour soulager les ponts du poids de l'eau qui faisait sombrer le bateau.

Une fois par semaine en moyenne, le capitaine Dan Cullen apercevait de faibles rayons de soleil. Un jour, à midi, l'astre brilla dix minutes, et dix minutes plus tard se déchaînait un nouveau grain ; les deux quarts diminuèrent la toile et la tempête de neige enveloppa toutes choses de ses ténèbres. Pendant toute une quinzaine, le capitaine Cullen ne put ni calculer sa latitude, ni vérifier son chronomètre. Et il ne connaissait guère sa position qu'à un demi-degré près, excepté lorsque la terre était en vue ; car le soleil et les étoiles se dissimulaient derrière les nuages, et il faisait si noir qu'aux meilleurs instants le vague horizon ne permettait guère des observations précises. Un voile gris recouvrait le monde. Les nuées étaient grises ; les grands flots qui couraient rapides, d'un gris de plomb ; leurs crêtes fumantes, une écume grise ; les rares albatros eux-mêmes étaient gris, comme le paraissaient également les flocons de neige qui perdaient leur blancheur sous le sombre linceul des cieux.

*
* *

La vie à bord du ***Mary-Rogers*** était aussi grise – grise et lugubre. Les visages des matelots étaient d'un gris bleuâtre ; ils étaient affligés de plaies et de furoncles de mer et souffraient cruellement. Ce n'étaient que des ombres humaines. Durant sept semaines, dans le poste d'équipage ou sur le pont, ils ne surent pas ce que c'est que d'être secs. Ils avaient oublié comment on dort lorsqu'on n'est pas de

quart ; toutes les quatre heures, c'était invariablement le même cri : « Tout le monde sur le pont ! » Ils ne faisaient que de petits sommes dans leurs suroîts, prêts pour l'incessant appel. Tels étaient leur faiblesse et leur épuisement qu'il fallait deux bordées pour accomplir la tâche d'une seule. Et aucune de ces ombres d'hommes ne pouvait se soustraire à son travail. Seule une jambe cassée eût permis à un matelot de quitter son poste ; il y en avait deux dans ce cas-là, que des vagues passant par-dessus bord avaient roulés et écrabouillés.

*

* *

Un autre n'était, non plus, que le souvenir d'un homme, George Dorety, l'unique passager du bord, un ami des armateurs, qui voyageait pour raison de santé. Mais sept semaines de cap Horn ne l'avaient pas amélioré. Il haletait, à bout de souffle, dans sa couchette, aux secousses continuelles des interminables nuits, et montait sur le pont emmitouflé à un tel point qu'il ressemblait à une boutique de fripier ambulante. Au repas de midi, à la table de la cabine plongée dans une nuit si profonde que les lampes suspendues au plafond demeuraient toujours allumées, il avait le visage aussi gris, aussi sinistre que le plus malade et le plus triste des hommes du poste d'équipage. Et le fait de regarder, par-dessus la table, le capitaine Dan Cullen ne lui procurait aucun soulagement. Le capitaine mastiquait, fronçait les sourcils et ne disait mot. Sa mauvaise humeur s'adressait à Dieu et à chaque bouchée, il répétait le seul leitmotiv important à l'heure actuelle : « ***Faire route à l'ouest !*** » C'était un gros animal hirsute, et son aspect n'était pas de nature à aiguiser l'appétit de son convive. Il considérait George Dorety

tel un Jonas, et le lui témoignait après chaque repas, transférant de Dieu à son passager sa grimace sinistre.

Le second ne s'avérait pas non plus d'un grand secours pour un appétit languissant. Josué Higgins, marin par profession et par nécessité, n'était qu'un individu égoïste, sans cœur et lâche par-dessus le marché. Il avait du patron une frousse intense, mais pour les matelots c'était une vraie brute. L'équipage savait que, derrière le second, il y avait le capitaine Cullen, le législateur et l'exécuteur de la loi, le maître terrible qui valait à lui seul une douzaine au moins de seconds d'occasion. Par ce temps farouche, à l'extrémité sud du globe, Josué Higgins ne se lavait plus. Aussi son visage crasseux enlevait ordinairement à George Dorety le peu d'appétit qu'il possédait. En temps normal, ce coupable manque de soins aurait attiré l'attention du capitaine et débridé son vocabulaire, mais pour l'instant « faire route à l'ouest » constituait son unique souci. Que la binette du second fût propre ou sale, peu importait. Plus tard, une fois passé le 50e degré sud dans le Pacifique, Josué Higgins devrait se débarbouiller, de gré ou de force. Pendant ce temps, George Dorety prenait place à la table de la cabine, où le gris crépuscule alternait avec la lueur des lampes, entre ces deux personnages, l'un tigre et l'autre hyène, se demandant pour quelle raison Dieu avait pu les mettre au monde. Le premier maître, Mathieu Turner, était, lui, un vrai marin et un homme, mais George Dorety ne jouissait pas de sa compagnie, car Turner mangeait tout seul, quand les autres avaient fini.

Le matin du samedi 24 juillet, George Dorety s'éveilla avec une sensation de vie et de mouvement impétueux. Quand il monta sur le pont, il vit le ***Mary-Rogers*** qui courait à grande erre sous un vent mugissant du sud-est. On n'avait

établi que les bas huniers et la voile de misaine. C'était tout ce que le navire pouvait porter, et il filait cependant quatorze nœuds, comme M. Turner le hurla dans l'oreille de Dorety lorsque celui-ci parut sur le pont. Et c'était plein ouest. Enfin, on allait doubler le cap Horn… si le vent tenait. M. Turner semblait être au comble de l'allégresse. On apercevait le terme de la lutte. Pourtant le capitaine Cullen n'avait pas l'air heureux. En passant, il jeta à Dorety un regard de travers. Le capitaine Cullen ne tenait point à laisser croire à Dieu que ce vent le satisfaisait. Il s'imaginait un Dieu méchant et croyait, tout au fond de son âme, que si Dieu se rendait compte que c'était là un vent favorable, il y remédierait sans tarder en le remplaçant par un ronfleur de l'ouest. Aussi le capitaine ne bronchait-il pas devant Dieu, masquant sa joie sous un froncement de sourcils et de sourdes malédictions, pour déjouer ainsi Dieu, Dieu, le seul être au monde que redoutât Dan Cullen.

Toute la journée et toute la nuit du samedi, le ***Mary-Rogers*** courut sa route à l'ouest, marquant régulièrement au loch ses quatorze nœuds, en sorte que le dimanche matin il avait couvert trois cent cinquante milles. Si le vent persistait, le navire doublerait le Horn. S'il tombait et qu'un ronfleur quelconque d'entre sud-ouest et nord s'avisât de souffler, le ***Mary-Rogers*** serait refoulé en arrière, guère plus avancé que sept semaines auparavant. Or, ce dimanche matin, le vent tomba effectivement. La grosse mer diminuait de hauteur et se calmait. Les deux bordées établissaient voile sur voile aussi vite que le permettait le navire. Et le capitaine Cullen, faisant les cent pas sur le pont, défiait maintenant Dieu, en fumant un énorme cigare avec un sourire de jubilation comme si la tombée du vent l'exaltait, tandis qu'au tréfonds de lui-même il pestait contre Dieu qui prenait la vie de ce vent béni. ***Faire route à l'ouest !*** Oui, il le ferait, si seulement

Dieu consentait à le laisser en paix. En secret, il se livrait derechef aux Puissances des Ténèbres, si elles lui permettaient de filer encore à l'ouest. L'effort ne lui coûtait pas grand-chose : en réalité, il n'admettait qu'un Dieu. Et dans sa théologie à rebours, il se représentait Dieu comme le Prince des Ténèbres. Le capitaine Cullen était plutôt un adorateur du diable, qu'il appelait d'un autre nom, voilà tout !

*
* *

À midi, après les huit coups de cloche, le capitaine commanda : « Hissez les cacatois ! » Les hommes grimpèrent au haut des mâts plus prestement qu'ils ne l'avaient fait depuis des semaines. La route actuelle à l'ouest leur donnait non seulement cette agilité, mais aussi le bienveillant soleil qui réchauffait et assouplissait leurs membres raidis. George Dorety, debout à l'arrière près du capitaine Cullen et moins vêtu que d'ordinaire, se baignait lui aussi dans la douce chaleur, en contemplant la scène. Tout à coup, rapide et brusque, survint l'incident. De la vergue du cacatois de misaine on entendit le cri : « Un homme à la mer ! » Quelqu'un lança par-dessus bord une bouée de sauvetage, et au même moment parvint à l'arrière la voix du premier maître, tonitruante et péremptoire :

— La barre dessous, toute !

Mais le timonier ne fit pas tourner sa roue d'un seul rayon. Il savait à quoi s'en tenir, car le capitaine Cullen se tenait à côté de lui. Il aurait voulu faire tourner un rayon, tous les rayons, bloquer sa roue, la bloquer à fond, pour son camarade qui se noyait. Il jeta un coup d'œil au patron, mais celui-ci ne broncha pas.

— Dessous ! Dessous toute ! hurla le second maître, se précipitant à l'arrière.

Mais il s'interrompit net et resta interloqué en voyant Dan Cullen près de la barre. Le gros Dan Cullen tira quelques bouffées de son cigare, sans dire un mot. On apercevait encore le matelot disparaissant rapidement en arrière. Tous ses camarades se taisaient, immobiles. Là-haut, les hommes, sur les vergues de cacatois, suivaient le drame avec des visages effarés. Et le ***Mary-Rogers*** poursuivit sa course, tenant sa route à l'ouest. Une longue minute de silence s'écoula.

— Qui est-ce ? demanda le capitaine.

— Mops, mon capitaine, répondit aussitôt l'homme.

Mops s'éleva en arrière sur la crête d'une vague pour disparaître ensuite dans le creux de la suivante. La mer était grosse, mais pas démontée. Un petit canot pouvait tenir facilement dans une mer pareille, comme aussi le ***Mary-Rogers*** venir au vent sans anicroche. Mais impossible de virer de bord et de faire en même temps route à l'ouest.

*
* *

Pour la première fois de sa vie, George Dorety assistait à une vraie tragédie de vie et de mort, un petit drame sordide : sur un des plateaux de la balance se tenait un matelot inconnu, un nommé Mops, à quelques milles de longitude. Tout d'abord il avait regardé l'homme, là-bas derrière, mais à présent il observait le gros Dan Cullen, noir et hirsute, nanti du pouvoir de vie et de mort, et qui continuait de fumer son cigare.

Le capitaine Cullen fuma en silence une autre longue minute. Puis il tira son cigare de sa bouche, leva les yeux vers les mâts du ***Mary-Rogers,*** et promena son regard sur la mer, par-dessus la lisse.

— Bordez les cacatois ! cria-t-il.

Un quart d'heure après les trois hommes étaient assis dans la cabine, devant la table servie : du côté de George Dorety, Dan Cullen, le tigre, et de l'autre, Josué Higgins, l'hyène. Aucun d'eux ne soufflait mot. En haut, les hommes bordaient les cacatois. George Dorety les entendait hurler, tandis que le poursuivait la vision persistante d'un homme appelé Mops, vivant et plein de vigueur, accroché à une bouée de sauvetage, à des milles en arrière dans ce désert liquide. Il regarda le capitaine Cullen et éprouva une sorte de nausée à voir l'homme avaler son repas avec appétit, presque comme s'il le savourait.

— Capitaine Cullen, dit Dorety, vous avez le commandement de ce bateau, et il ne m'appartient pas de juger actuellement votre manière d'agir. Cependant, permettez-moi de vous dire une chose : il existe une vie future, et vous grillerez en enfer.

Le capitaine Cullen ne sourcilla pas. Et il y avait une pointe de remords dans sa voix quand il répondit :

— Il soufflait une épouvantable tempête : impossible de sauver l'homme !

— Il est tombé de la vergue de cacatois ! cria Dorety avec colère. Vous faisiez mettre les cacatois à cet instant précis. La tempête n'était pas si terrible…

— C'était bien une épouvantable tempête, n'est-ce pas, monsieur Higgins ? interrogea le capitaine Cullen en se tournant vers le second.

— Si vous étiez venu au vent, toute la mâture eût été arrachée, répondit celui-ci. Vous avez fait ce qu'il fallait, capitaine Cullen. L'homme n'avait pas l'ombre d'une chance.

George Dorety ne répliqua pas, et jusqu'à la fin du repas, aucune parole ne fut prononcée. Ensuite on servit Dorety dans sa cabine. Le capitaine Cullen cessa de le regarder de travers, encore que tous deux se tinssent cois, tandis que le *Mary-Rogers* filait rapidement au nord vers des latitudes plus chaudes. À la fin de la semaine, Dan Cullen accula Dorety dans un coin du pont.

— Qu'avez-vous l'intention de faire à notre arrivée à Frisco ? demanda-t-il brusquement.

— Réclamer un mandat d'arrêt contre vous, répondit lentement Dorety. Vous accuser d'assassinat et vous voir pendre !

— Vous êtes bougrement sûr de vous, ricana le capitaine Cullen, en tournant les talons.

Une autre semaine s'écoula et un matin George Dorety, se tenant dans le capot de l'échelle de dunette à l'extrême avant de la longue poupe, faisait sa première inspection. Le *Mary-Rogers* filait grande erre, par une fraîche brise, toutes voiles dehors, même les voiles d'étai. Le capitaine flânait sur l'avant de la poupe, en observant son passager du coin de l'œil. Debout dans le capot, Dorety regardait du côté opposé : seules la tête et les épaules dépassaient et l'on n'apercevait que sa nuque. Le capitaine Cullen engloba d'un rapide coup d'œil la tête de son passager et la poulie de la

grand-voile, puis évalua la distance. Il promena ses regards autour de lui : nul ne le voyait. Josué Higgins, qui se promenait de long en large, venait de tourner le dos et se dirigeait vers l'arrière. Le capitaine Cullen, se penchant tout à coup, arracha de sa cheville la poulie de la voile. D'énorme bloc tournoya dans l'air, écrabouilla en passant la tête de Dorety, comme une coquille d'œuf, et s'en alla rebondir de-ci, de-là, tandis que la voile claquait au vent. Josué Higgins se retourna pour voir ce qui venait d'arriver et reçut les pires injures du capitaine.

— J'avais amarré l'écoute moi-même – geignit le second à la première accalmie –, et avec un tour supplémentaire pour être plus sûr encore. Je m'en souviens distinctement.

— Amarré ? grogna le capitaine, pour le plus grand profit des hommes de quart qui se démenaient afin de rattraper la voile flottante, avant qu'elle se déchirât en lambeaux. Vous ne seriez pas fichu d'amarrer votre grand-mère, espèce de marmiton d'enfer propre à rien ! Si vous aviez amarré cette écoute avec un tour supplémentaire, pourquoi diantre n'aurait-elle pas tenu ? Voilà ce que je désire savoir. Par le diable, pourquoi n'a-t-elle pas tenu ?

Le second marmonna quelques mots sans suite.

— Suffit !

Telle fut la dernière parole du capitaine Cullen.

*

* *

Une demi-heure après, il parut aussi étonné que les autres quand on découvrit sur le plancher de l'échelle de du-

nette le cadavre de George Dorety. Au cours de l'après-midi, une fois seul dans sa cabine, il maquilla le livre du bord :

« Un simple matelot nommé Karl Brun, écrivit-il, tomba par-dessus bord de la vergue du cacatois de misaine, lors d'un coup de grain. Le bateau filait grande erre, et, pour sa sécurité, je n'osai pas venir debout au vent. D'ailleurs, aucune chaloupe n'aurait pu résister dans la mer qu'il y avait. »

Sur la page suivante, il continua : « J'avais souvent averti M. Dorety du danger qu'il risquait par sa distraction sur le pont. Je l'avais même prévenu qu'un jour ou l'autre une poulie d'écoute lui écraserait la tête. L'accident fut causé par le défectueux amarrage de l'écoute de la grand-voile. Nous sommes désolés, car M. Dorety, était apprécié de tout le monde. »

Le capitaine Dan Cullen relut avec admiration son élucubration, passa le buvard sur la page, et ferma le livre. Il sentait le ***Mary-Rogers*** se soulever, toucher le fond, puis se relever et filer de nouveau. Il savait que le bateau faisait ses neuf nœuds. Un sourire de satisfaction s'épanouit sur sa face noire et velue. Ma foi, en dépit de tout, il avait fait sa route à l'ouest et s'était joué de Dieu !

11

À l’abordage

(To Repel Boarders)

— Franchement, Bob, je suis né trop tard. Ma place n’est pas au XXe siècle. Si j’avais eu le choix…

— Tu serais né au XVIe siècle, l’interrompis-je en riant, à l’époque de Drake, de Hawkins, de Raleigh et des autres rois de la mer.

— Comme tu dis ! affirma Paul.

Il s’allongea sur le pont de notre petit bateau en poussant un long soupir de regret.

C’était un peu après minuit. Le vent presque en poupe nous filions au bas de la baie de San Francisco, vers l’île de la Bay Farm.

Paul Fairfax et moi fréquentions la même école, habitions porte à porte et nous étions d’excellents « copains ».

En réalisant des économies et quelques gains, en nous privant d’une bicyclette lors de nos anniversaires, nous avions réuni de quoi acquérir la *Brume,* un voilier de neuf mètres gréé en sloop, avec un hunier minuscule et une quille mobile. Le père de Paul, qui s’y connaissait en bateaux, avait lui-même traité l’affaire pour notre compte, fouillant par-ci,

visitant par-là, piquant les bois de son canif, et éprouvant le bordage avec un soin minutieux.

Le fait est que Paul et moi avions acquis à bord de sa goélette *Caprice* nos connaissances sur la navigation à voiles et à présent que la *Brume* nous appartenait, nous ne cherchions qu'à accroître notre expérience de la mer.

La *Brume,* large de baux, était confortable et spacieuse. On s'y tenait debout dans la cabine et grâce au poêle, aux ustensiles de cuisine et aux couchettes, nous pouvions entreprendre à son bord des croisières de toute une semaine. Nous inaugurions précisément le premier de ces voyages et pour cette raison nous naviguions de nuit. Nous avions quitté Oakland au début de la soirée et nous trouvions actuellement au large de l'embouchure d'Alameda Creek, vaste estuaire d'eau salée qui remplit et vide tour à tour la baie de San Leandro.

— On vivait, à cette époque, dit tout à coup Paul, m'arrachant à mes réflexions. Je parle du temps des rois de la mer, ajouta-t-il.

— Oh ! m'exclamai-je et je me mis à siffler « le capitaine Kidd ».

— J'ai mes idées personnelles sur l'existence, poursuivit-il. On parle sans cesse du romanesque et de l'aventure, mais j'affirme que le romanesque et l'aventure ont disparu. La civilisation les a tués. Il n'existe plus d'aventures au XXe siècle. Si nous allons au cirque…

— Cependant…

Je cherchais à l'interrompre, mais il refusa de se prêter à ma manœuvre.

— Écoute, Bob, dit-il. Depuis le temps que nous sortons ensemble, quelles aventures avons-nous rencontrées ? Lors de notre grande excursion en montagne nous sommes certes rentrés tard dans la nuit, recrus de fatigue et de faim, mais nous ne nous étions même point égarés. Ce n'était qu'une promenade. En d'autres termes, nous n'avons jamais eu à défendre notre peau. Comprends-tu ? Jamais nous n'avons eu un pistolet ou un canon braqué sur nous, ou une épée suspendue sur notre tête…

— Tu ferais bien de mollir un peu cette grand-voile, continua-t-il d'une voix désabusée. Le vent tourne encore.

— Oui, dans les temps anciens, reprit-il, la mer offrait une magnifique aventure. Un gamin frais émoulu de l'école devenait aspirant et, au bout de quelques semaines, il poursuivait des galions espagnols ou enchevêtrait ses vergues avec celles d'un corsaire français ou…

— Mais, l'aventure existe encore de nos jours.

Il feignit de ne pas m'entendre :

— Aujourd'hui, nous passons de l'école primaire au lycée, du lycée à l'université, puis nous devenons ronds-de-cuir, docteurs ou autre chose, sans connaître d'aventures que celles que nous lisons dans les livres. Eh bien, aussi sûr que me voilà à l'arrière du sloop ***Brume,*** si une aventure véritable nous advenait en cet instant, nous ne saurions que faire. Voyons, n'ai-je pas raison ?

— Oh ! reste à savoir, répondis-je prudemment.

— Enfin, tu ferais preuve de bravoure, dis ?

De cela j'étais certain et le lui exprimai.

— Sans être un lâche, on peut perdre la tête, ajoutai-je. Les braves se laissent parfois impressionner.

— Eh bien, conclut Paul avec une nuance de regret, il y a de grandes chances pour que nous gâchions l'aventure. C'est honteux, voilà tout !

Il me répugnait de le voir déprimé à ce point. Je connaissais mon Paul à fond et le savais parfois très pointilleux. Il lisait beaucoup, possédait une vive imagination et de temps à autre piquait une crise comme celle-là.

— L'aventure ne s'est pas encore présentée, lui dis-je. À quoi bon te tracasser à l'avance ? Autant que je sache, nous sommes capables de nous en tirer avec honneur, quoi qu'il arrive.

Il demeura un instant silencieux et je pensais qu'il en avait terminé avec ce sujet, quand tout à coup il reprit :

— Imagine un peu, mon vieux Bob Kellog, quelle serait notre attitude si, en ce moment, un bateau rempli d'hommes armés fonçait sur nous. Que ferais-tu pour repousser l'abordage ? Crois-tu pouvoir te montrer à la hauteur de la circonstance ?

— Et toi, que ferais-tu ? lui demandai-je du tac au tac. Songe que nous ne possédons pas même un malheureux fusil à bord.

— Alors, tu te rendrais ? fit-il, irrité. Mais suppose qu'on en veuille à ta vie ?

— Il n'est nullement question de ce que je ferais, lui répliquai-je sèchement, car il commençait à m'agacer. Je te demande ce que tu ferais, toi, sans arme d'aucune sorte ?

— Je trouverais quelque chose, rétorqua-t-il, d'un ton bref à ce qu'il me parut.

J'éclatai de rire.

— En ce cas, nous aurions une superbe aventure et par conséquent tu n'as dit jusqu'ici que des bêtises.

Paul frotta une allumette, consulta sa montre et déclara qu'il était presque une heure : il avait cette manie de tirer sa montre quand les débats tournaient à son désavantage. Du reste, nos discussions n'allaient jamais plus loin, mais au début de nos relations, certaines avaient failli s'envenimer. Je venais d'apercevoir devant nous une petite lumière blanche, quand il dit :

— Un feu de mouillage. Drôle d'endroit pour jeter l'ancre. C'est peut-être une goélette à fond plat avec un youyou à l'arrière : tu ferais mieux de passer au large.

Je détournai la *Brume* de quelques points ; le vent aidant, nous continuâmes à bonne allure et passâmes le fanal à une telle distance qu'il nous fut impossible de distinguer à quel genre d'embarcation nous avions affaire.

Tout à coup la *Brume* ralentit sa course si doucement qu'il nous sembla, à notre grande surprise, traverser de la vase molle. Le vent soufflait plus fort que jamais et pourtant nous restions presque sur place.

— Un banc de boue par ici ? grogna Paul, incrédule. Jamais je n'en ai entendu parler.

Et, prenant un aviron il l'enfonça dans l'eau qui lui mouilla la main. Pas de fond ! Nous en étions stupéfaits. Le vent sifflait à nos oreilles et pourtant la *Brume* continuait d'avancer à l'allure d'un escargot. Quelque chose en elle

semblait paralysé et malgré mes efforts à la barre, je réussis tout juste à l'empêcher d'éviter au vent.

— Écoute !

Je saisis Paul par le bras. Nous perçûmes le bruit d'avirons sur les tolets, tandis que le petit feu blanc, maintenant à proximité de nous, oscillait de haut en bas.

— Eh bien, le voilà, ton bateau-pirate ! murmurai-je histoire de plaisanter. Rappelle l'équipage aux postes de combat et qu'il se prépare à repousser l'abordage !

Nous étions encore en train de rire quand un hurlement furieux retentit dans l'obscurité et un bateau surgit sous notre arrière. À la lueur de son fanal, nous pûmes y distinguer deux hommes, des individus à l'aspect étranger, avec leurs visages tannés par le soleil et leurs bonnets tricotés plantés sur le crâne. Les ceintures de couleurs vives leur entouraient la taille et leurs jambes disparaissaient dans de longues bottes. Je me rappelle encore le frisson qui me parcourut l'échine quand je m'aperçus que l'un d'eux portait aux oreilles de petits anneaux d'or. Ils ressemblaient à des pirates échappés des pages d'un roman. Pour parfaire le tableau, leurs visages étaient convulsés par la colère et chacun d'eux brandissait un énorme coutelas : ils hurlaient d'une voix aiguë, en quelque jargon exotique impossible à comprendre.

Le plus petit des deux, de mine encore plus rébarbative que son compagnon, s'accrocha des deux mains à la lisse de la *Brume* et se ramassa pour sauter à notre bord.

Rapide comme l'éclair, Paul appuya la pelle de son aviron contre la poitrine de l'homme et le rejeta dans son ba-

teau. Il tomba comme une masse, mais se redressa aussitôt et se mit à crier en agitant son coutelas.

— Toi cassé mon filet ! Toi cassé mon filet !

Puis il revint à son jargon et tous deux se disposèrent à un nouvel assaut.

D'un coup, la situation s'éclaira à mes yeux.

— Ce sont des pêcheurs italiens ! m'écriai-je. Nous avons passé sur leur filet à éperlans : il a glissé le long de la quille et s'est empêtré dans notre gouvernail : c'est lui qui nous retient.

— Je te dis qu'ils veulent nous égorger ! s'exclama Paul, s'efforçant de les tenir à distance au moyen de son aviron.

— Hé, les gars ! leur cria-t-il. Laissez-nous tranquilles et nous allons vous le dégager. Nous ignorions que votre filet était là. Vous pensez bien que nous ne l'avons pas fait exprès.

— Vous n'y perdrez rien ! ajoutai-je. Nous paierons les dégâts.

Mais ils ne pouvaient nous comprendre ou peut-être ne le voulaient-ils pas.

— Toi cassé mon filet ! Toi cassé mon filet ! répliquait avec des gestes de fureur le petit, l'homme aux boucles d'oreilles. Je t'aurai ! Tu verras, je t'aurai !

Cette fois, quand Paul le repoussa, il s'accrocha à l'aviron et l'autre en profita pour sauter à notre bord. Mais je m'adossai à la barre et avant qu'il eût repris son équilibre, je l'accueillis avec un autre aviron et il retomba lourdement

dans son bateau. L'affaire commençait à se gâter lorsque, s'étant relevé, il empoigna mon aviron, je me rendis compte de sa vigueur et j'avoue m'être senti peu rassuré. Cependant, bien que plus fort que moi, au lieu de me bousculer par-dessus bord, il ne faisait qu'approcher son bateau du nôtre et quand je poussais je rétablissais la distance. De plus, le couteau qu'il tenait toujours dans sa main droite le gênait et compensait en partie l'avantage qu'il eût tiré de sa force supérieure. Il en allait de même pour Paul et son adversaire : il en résulta une sorte de point mort durant quelques secondes, mais qui ne pouvait se prolonger.

À plusieurs reprises, je leur criai que je paierais toutes les avaries éventuelles de leur filet, mais en vain.

À un certain moment, mon adversaire prit l'aviron sous son bras et se mit à avancer en plaçant une main après l'autre. Le petit agit de même avec Paul. Peu à peu, ils se rapprochaient de nous et nous eûmes l'impression que le dénouement touchait à sa fin.

— Appuie dessus ! me dit Paul à mi-voix.

Je lui jetai un coup d'œil rapide et je crus voir un visage livide et une mâchoire contractée.

— Hé, Bob ! insista-t-il. Appuie sur la barre ! appuie sur la barre, Bob !

Aussitôt je compris son intention. Sans lâcher mon aviron, je poussai la barre avec mes reins et je dus même m'arc-bouter pour la maintenir. Dans sa position actuelle, la ***Brume*** n'offrait au vent aucune prise et cette manœuvre allait forcer la grand-voile à passer d'un côté sur l'autre. À la réaction, je sentis que le vent glissait sur la toile et que le bout-dehors se relevait. L'adversaire de Paul venait de pren-

dre pied sur notre pont, et le mien semblait sur le point d'y réussir également.

— Attention ! criai-je à Paul. Le voilà !

Aussitôt nous lâchâmes les avirons pour nous laisser tomber dans le cockpit. Au même instant le grand bout-dehors et ses lourdes poulies se balançaient au-dessus de nos têtes, tandis que la voile se déployait en sifflant comme un énorme serpent et que la *Brume* s'inclinait avec une violente secousse.

Les deux Italiens s'étaient empressés de sauter dans leur bateau, mais le petit avait dû se faire écraser la main qui tenait le couteau ; lorsque je le revis, il se tenait, en effet, debout, serrant entre ses cuisses ses doigts ensanglantés, le visage crispé de douleur et de rage impuissante.

— C'est le moment ou jamais ! murmura Paul. Remonte !

Alors nous nous laissâmes glisser dans l'eau de chaque côté du gouvernail, appuyant avec nos pieds sur le filet, qui, d'un coup, se dégagea.

Puis ce fut la fuite, Paul aux écoutes de la voile et moi à la barre ; la *Brume* fendait librement la vague et derrière nous la petite lumière blanche devenait de moins en moins visible.

— Maintenant que tu l'as eue, ton aventure, es-tu content ? demandai-je à Paul.

Je lui posai cette question quand, après avoir changé de vêtements, nous nous retrouvâmes au sec dans notre confortable cockpit.

— Eh bien, si je n'ai pas des cauchemars cette semaine…

Paul fit une pause et fronça le sourcil à la manière d'un juge.

— … c'est que je ne pourrai pas dormir.

12

L'évasion de la goélette

(The Lost Poacher)

— Mais ils n'admettront aucune excuse. Nous avons franchi la limite, cela suffit. S'ils nous prennent, ils nous envoient en Sibérie dans les mines de sel ! Quant à l'Oncle Sam, il n'en saura rien. Aucune nouvelle n'en parviendra aux États. « La *Mary Thomas,* diront les journaux, la *Mary Thomas* s'est perdue corps et biens, probablement dans un typhon au large du Japon. » Tout le monde le croira. En route pour la Sibérie et les mines de sel ! Vous serez morts pour le monde, pour vos parents et vos amis, dussiez-vous vivre encore cinquante ans !

Voilà en quels termes John Lewis, plus communément connu sous le surnom de « l'Avocat marin », résuma la situation.

Il y eut un vilain moment au poste d'équipage de la *Mary Thomas.* À peine la bordée d'en bas avait-elle commencé à discuter sur ce contretemps que la bordée du pont descendit se joindre à elle. Comme il ne faisait pas un souffle de vent, les hommes étaient inoccupés, à l'exception du timonier, qui restait à son poste pour ne pas manquer à la discipline. Bub Russel, le mousse, s'était lui aussi glissé à l'avant pour écouter.

Oui, c'était un fichu quart d'heure, à en juger par les visages consternés des matelots. Au cours des trois derniers mois, la goélette ***Mary Thomas*** avait poursuivi les troupeaux de phoques le long des côtes du Japon et plus au nord vers la mer de Behring. Arrivés dans la partie asiatique de l'Océan, ils avaient dû cesser la chasse ou plutôt arrêter leur course, car plus loin les croiseurs russes patrouillaient dans la zone réservée où les phoques pouvaient se reproduire en paix.

Huit jours auparavant, la goélette s'était laissée surprendre par une brume épaisse, accompagnée d'un calme plat ; depuis lors le brouillard ne s'était pas levé et le vent s'était réduit à une simple brise. Ce contretemps ne présentait aucune gravité, les chasseurs de phoques n'étant jamais pressés, tant qu'ils se trouvent à portée de leur gibier : par malheur, les courants dans cette région se dirigeaient fortement vers le nord, si bien qu'en dérivant, la ***Mary Thomas*** avait franchi involontairement la limite et d'heure en heure, bon gré mal gré, s'enfonçait toujours plus loin dans la zone dangereuse sur laquelle l'ours russe monte la garde.

Impossible de mesurer la distance parcourue dans cette zone interdite. Depuis une semaine, le soleil et les étoiles demeurant invisibles, le capitaine ne pouvait faire aucune observation qui lui eût permis de déterminer la position du bateau. À tout instant un croiseur pouvait survenir et emmener l'équipage en Sibérie. Les marins de la ***Mary Thomas*** ne connaissaient que trop le sort de certains de leurs camarades surpris à braconner et cette préoccupation suffisait à leur rembrunir le visage.

— Mes amis, déclara un timonier allemand, c'est une sale affaire. Chuste comme nous avons fait de bonnes brises

et toutes régulières, quelque chose va de travers : les Russes nous brennent, confisquent nos beaux et notre pateau, et nous en-foient en Sibérie avec les anarchistes. Oui, c'est fraiment une sale affaire.

— C'est vraiment écœurant, renchérit l'avocat. Quinze cents peaux dans le sel, toutes gagnées légitimement, une bonne part revenant à chacun de nous, et si nous sommes pris, nous perdons tout ! Passe encore si nous avions braconné, mais c'est du travail honnête, dans les eaux libres.

— Puisqu'on n'a rien fait de mal, ils ne peuvent nous punir, geignit Bub, le mousse.

— Quand les anciens parlent, un morveux de ton espèce doit se taire, protesta de sa couchette un matelot anglais.

— Ça va, Jack, répartit l'Avocat. C'est son droit. Il risque de perdre sa paie, comme n'importe lequel d'entre nous.

— Je n'en donnerais pas trois pence de ma paie, renifla Jack. Une fois licencié et payé, il avait projeté de rentrer dans sa famille à Chelsea et il enrageait à la pensée de se voir frustré non seulement de son gain, mais aussi de sa liberté.

— Comment le sauraient-ils ? continua l'Avocat, en réponse à la question de Bub. Ils nous trouvent dans la zone réservée. Peuvent-ils savoir si nous y sommes venus volontairement ou non ? Nous avons quinze cents peaux dans la cale. Les avons-nous prises dans les eaux libres ou en zone défendue ? Ne vois-tu pas, Bub, que les apparences sont contre nous ? Si tu surprends dans ton verger un bonhomme les poches pleines de pommes semblables à celles qui poussent sur tes arbres, le croiras-tu s'il te jure que le vent l'a

poussé jusque-là, mais que ces pommes ne proviennent pas de chez toi ?… Qu'en penseras-tu, dis ?

Présentée sous cet aspect, la situation parut claire à Bub et il hocha la tête d'un air découragé.

— Mieux vaut mourir que d'aller en Sibérie, dit un des rameurs. Ils vous emmènent dans les mines de sel et vous font crever à la tâche. Vous ne voyez plus la lumière du jour. On m'a raconté l'histoire d'un pauvre bougre enchaîné à son compagnon. Celui-ci mourut, mais les deux hommes restèrent attachés ensemble ! S'ils vous envoient aux mines de mercure, vous attrapez la salivation. Je préfère la pendaison à ce supplice-là.

— Qu'est-ce que c'est, la salivation ? demanda Jack se redressant brusquement sur sa couchette.

— Eh bien, le mercure s'introduit dans ton sang, du moins je pense qu'il agit ainsi. Puis tes gencives enflent comme si tu avais le scorbut, pire même, et tes dents se déchaussent. Ensuite de grands ulcères se forment et tu péris dans des souffrances horribles. Aux mines de mercure, l'homme le plus solide ne fait pas de vieux os.

— Sale affaire ! répéta tristement l'Allemand, dans le silence qui s'ensuivit. Sale affaire. Vivement Yokohama ! Hein ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le bateau venait de donner de la bande. Le pont s'était incliné : un bidon se mit à rouler, avec un bruit de ferraille. Dans la mâture on entendit claquer les toiles et grincer les ralingues de la trinquette. Et la voix du second héla par l'écoutille :

— Tout le monde en haut à parer les voiles !

Jamais ordre ne fut exécuté avec un pareil entrain. Le calme avait cessé ! Enfin le vent soufflait et allait les emporter vers le sud, vers le salut. Poussant une clameur sauvage, tous s'élancèrent sur le pont. Avec une hâte folle, ils parèrent huniers, clinfocs, voiles d'étai.

Pendant ce temps le brouillard se dissipait et bientôt reparut la voûte céleste parsemée d'étoiles familières. Quand tout fut prêt, la ***Mary Thomas*** présenta bravement le flanc et, virant au vent, s'élança vers le sud.

— Feux de vapeur à bâbord avant ! cria tout à coup l'homme de vigie de son poste au gaillard d'avant.

Le capitaine envoya Bub chercher ses jumelles de nuit et tous les hommes vinrent s'accouder sur la lisse pour regarder le bateau suspect, aux formes encore imprécises. Dans ces parages peu fréquentés il y avait bien des chances pour que ce fût un patrouilleur russe. Le capitaine l'observait à travers ses jumelles quand un jet de flamme jaillit au flanc du bâtiment étranger, suivi d'une détonation. Le pire se confirmait. Le patrouilleur tirait dans la superstructure de la ***Mary Thomas,*** pour la forcer à mettre en panne.

— La barre dessous toute ! cria au pilote le capitaine, la mort dans l'âme, puis à l'équipage :

— Bordez le foc et la trinquette ! Descendez le clinfoc. Larguez le petit hunier. Amenez la grand-voile.

Face au vent, la ***Mary Thomas*** perdit sa vitesse et se mit à encenser gravement dans les longues vagues qui roulaient de l'ouest.

Le croiseur se rapprocha, mit un canot à la mer. Les matelots regardaient, dans un silence consterné, la blanche sil-

houette descendue sur l'eau et les rameurs s'y installer. On entendait le grincement des portemanteaux et les ordres des officiers. Enfin, le canot bondit sous l'impulsion des avirons. Le vent avait fraîchi et déjà la mer devenait trop agitée pour permettre au frêle esquif d'aborder la goélette ; mais un officier et deux marins parvinrent à saisir au vol les filins qu'on leur lançait et se hissèrent à bord : le canot s'écarta par précaution sans s'éloigner, sous la direction d'un jeune enseigne, qui, assis à l'arrière, tenait la barre.

L'officier, que son uniforme désignait comme lieutenant en second de la marine russe, descendit avec le capitaine pour examiner les papiers de la *Mary Thomas*. Au bout de quelques minutes, il remontait : ses marins enlevaient les écoutilles et, muni d'une lanterne, il descendait dans la cale pour vérifier son contenu. Une belle cargaison s'offrit à sa vue : quinze cents peaux fraîches, toutes les prises de la saison. Vu les circonstances, il ne pouvait en tirer qu'une conclusion.

— Je suis navré, dit-il au capitaine en mauvais anglais, mais mon devoir me commande au nom du tzar, de saisir votre bateau, comme braconnier trouvé avec des peaux fraîches dans la zone réservée. Comme vous le savez sans doute, vous êtes passible de confiscation et d'emprisonnement.

Le capitaine haussa les épaules avec une apparente indifférence et tourna le dos. Les hommes forts parviennent d'ordinaire à réprimer toute manifestation de leurs sentiments ; cependant sous le coup d'un malheur immérité ils sont parfois bien près des larmes. À cet instant le capitaine de la *Mary Thomas* évoquait avec une netteté singulière sa petite maison de Californie, sa femme et ses deux gamins

blonds ; dans sa gorge une étrange sensation d'étouffement lui fit craindre d'éclater en sanglots s'il essayait de prononcer une parole.

Puis il songea à son devoir envers les hommes de l'équipage. Pas de défaillance en leur présence, il fallait demeurer impassible comme une forteresse, pour les soutenir dans le malheur. Il savait la situation sans espoir et s'en était déjà expliqué avec le lieutenant en second. Ainsi que l'avait dit l'Avocat, toutes les apparences étaient contre eux. Il gagna donc l'arrière et commença d'arpenter le pont du bateau dont il n'était déjà plus le maître.

L'officier russe prit provisoirement sa place. Il fit monter à bord d'autres de ses hommes qui carguèrent toute la voilure et la ferlèrent de côté. Pendant ce temps le canot s'en fut prendre au vapeur une solide haussière qu'on amarra à l'avant de la goélette.

Les matelots, consternés, formaient un groupe et observaient tous ces préparatifs. C'eût été folie de tenter la moindre résistance, avec les canons d'un navire de guerre à un jet de pierre : ils avaient pourtant refusé d'y prêter leur aide et se bornaient à garder un silence lugubre.

Sa tâche accomplie, le lieutenant fit redescendre tous ses hommes, sauf quatre, dans le canot, et l'enseigne, un gamin de seize ans, mais qui paraissait singulièrement viril et sérieux, grâce à son uniforme et à son épée, monta à bord prendre le commandement du bateau capturé. Au moment où le lieutenant se préparait à partir, son regard tomba par hasard sur Bub. Sans un mot, il le saisit par le bras et le fit basculer par-dessus la lisse dans le canot qui attendait en bas : puis, après un geste d'adieu de la main, il le suivit.

Il était bien naturel que Bub fût effrayé devant un événement aussi imprévu. Toutes les histoires redoutables qu'il avait entendues sur le compte des Russes lui revenaient à l'esprit avec une vigueur accrue. Être fait prisonnier par eux constituait déjà un triste sort, mais se voir enlevé, loin de ses camarades, quelle triste aventure !

— Bub ! lui cria le capitaine, quand le canot déborda de la ***Mary Thomas,*** dis bien la vérité.

— Oui, oui, capitaine, fit-il d'un air crâne. Soutenu par un certain orgueil de race, il eût rougi de paraître intimidé devant ces ennemis inconnus, ces ours féroces de Russes.

— Et sois poli ! ajouta le timonier allemand, de sa voix rude qui retentissait sur les flots comme une trompe de brume.

Bub agita la main en signe d'adieu et ses camarades massés près de la lisse lui répondirent par une acclamation. Il se casa à l'avant du canot, d'où il se mit à observer le lieutenant.

Après tout, il n'avait pas l'air si féroce, conclut le mousse, et il ressemblait aux autres hommes. Les marins eux-mêmes ne différaient pas sensiblement de ceux des autres bateaux de guerre rencontrés en cours de route.

Pourtant quand ses pieds se posèrent sur le pont d'acier du croiseur, il lui sembla qu'il franchissait le seuil d'une prison.

Pendant quelques minutes, personne ne s'occupa de lui. Les marins hissèrent le canot sur ses daviers.

Puis des nuages de fumée jaillirent des cheminées et ils se mirent en route pour la Sibérie ; du moins Bub le pensa

ainsi. Il vit la ***Mary Thomas*** virer brusquement et s'aligner sous l'effort du câble, puis ses feux de position, rouge et vert, commencèrent à monter et à descendre tandis qu'elle suivait en remorque.

Les yeux de Bub s'humectèrent à ce pénible spectacle mais… mais juste à cet instant précis, le lieutenant vint le chercher pour le conduire au commandant : alors il se redressa et serra fermement les lèvres, comme si sa situation n'avait rien d'extraordinaire et qu'il fût habitué à partir pour la Sibérie chaque jour de la semaine.

La cabine où se tenait le grand chef lui fit l'effet d'un palais, comparée aux humbles agencements de la ***Mary Thomas*** et le commandant, couvert de galons d'or et plein de dignité, lui parut un majestueux personnage n'ayant rien de commun avec le simple mortel qui menait la goélette à la recherche du troupeau de phoques.

Il comprit aussitôt pourquoi on l'avait amené à bord du croiseur, mais durant le long interrogatoire qui suivit, il ne raconta que la stricte vérité. La vérité était inoffensive : seul un mensonge risquait de nuire à sa cause. D'ailleurs, il ne savait pas grand-chose. Ils avaient chassé, loin vers le sud dans les eaux libres, puis, surpris par le calme plat et le brouillard à proximité de la limite, ils l'avaient franchie, entraîné à la dérive.

Pas une fois, depuis une semaine qu'ils étaient partis en dérive dans les parages réservés, ils n'avaient mis une barque à l'eau ou pris un seul phoque, répéta-t-il à plusieurs reprises mais le commandant préféra considérer toutes ses dénégations comme un tissu de mensonges et affecta un ton brutal en vue d'effrayer le gamin. Puis il alterna entre la menace et la douceur, mais ne réussit pas davantage à faire va-

rier Bub dans ses déclarations : il finit par lui ordonner de sortir.

Par suite de quelque négligence, personne ne se trouva chargé de surveiller le mousse et il put errer à son aise sur le pont. De temps à autre, les matelots, au passage, le regardaient d'un œil curieux, mais on le laissait absolument tranquille. Vu sa petite taille, il ne pouvait guère attirer l'attention ; en outre, la nuit était obscure et la bordée du pont était très occupée par son service. D'un pas hésitant, il s'aventura sur le bateau inconnu et atteignit l'arrière, d'où il pouvait voir les feux de côté de la ***Mary Thomas*** qui suivait docilement.

Il les observa un long moment et enfin s'étendit, dans l'obscurité, près de l'endroit du bordage où passait le câble que retenait la goélette captive. Un officier vint se rendre compte si le filin ne s'échauffait pas sous la tension, mais il n'aperçut pas Bub, blotti dans l'ombre.

Cet acte, en tout cas, suggéra au mousse une idée dont dépendaient la vie et la liberté de vingt-deux hommes et qui pouvait épargner un chagrin accablant à plus d'une famille jusqu'alors heureuse, à des milliers de lieues de là.

D'abord, réfléchit-il, ces braves marins, innocents de tout crime, allaient se voir condamner sans pitié à la captivité en Sibérie… à une mort vivante, ainsi qu'il l'avait entendu dire et comme il le croyait.

D'autre part, lui-même se trouvait prisonnier, sans le moindre espoir d'évasion. N'existait-il pas un moyen de délivrer les vingt-deux pêcheurs ? Leur seule entrave était un câble de quatre pouces. De leur côté, ils n'oseraient, pas le trancher, car sûrement les Russes avaient posté des senti-

nelles à côté d'eux pour les surveiller. Mais de son bout, ah ! de son bout, il en allait autrement.

Bub ne raisonna pas davantage. Il rampa jusqu'au câble ouvrit son couteau et se mit à la besogne. La lame ne coupait guère et il sciait lentement les fils l'un après l'autre. À chaque effort lui apparaissait de plus en plus terrible la perspective de l'exil en Sibérie qu'il lui faudrait endurer tout seul. Un tel destin partagé avec ses camarades était déjà redoutable, mais l'affronter seul lui apparaissait odieux. De surcroît, l'acte même qu'il était en train d'accomplir ne manquerait pas d'attirer sur lui une aggravation de peine.

Au milieu de ces mornes pensées, il entendit des pas se rapprocher et il se glissa en hâte dans un coin obscur. Un officier s'arrêta à l'endroit que le mousse venait de quitter : il fit le geste de se baisser pour vérifier le câble, mais, se ravisant, il se redressa. Pendant quelques minutes, il considéra les feux de la goélette, puis retourna vers l'avant.

C'était le moment ou jamais ! Bub reprit sa place et poursuivit sa tâche. Deux torons cédèrent, puis trois. Le dernier tenait encore, mais sa tension était si forte qu'il se brisa d'un seul coup. Plouf ! Le câble libéré frappa l'eau de la mer. Bub attendit sans bouger, le cœur palpitant, l'oreille aux aguets. Personne de l'équipage n'avait rien remarqué.

Les lumières rouge et verte de la *Mary Thomas* s'obscurcissaient de plus en plus. Un cri d'appel très faible parvint aux oreilles de Bub, qui fut le seul à le percevoir. La fumée continua de jaillir des cheminées du croiseur et ses hélices fonctionnèrent comme auparavant.

Que se passait-il sur la *Mary Thomas* ? Bub se posait toutes sortes de questions. Un fait lui paraissait certain : ses

camarades, abandonnant leur passivité, se rendraient maîtres de l'enseigne et des quatre marins russes ! Au bout d'un instant, il aperçut une brève lueur et en écoutant avec attention discerna la faible détonation d'un revolver.

Puis, ô bonheur ! les feux disparurent brusquement.

La ***Mary Thomas*** était reconquise !

À ce moment, il vit un officier se diriger de son côté. Bub, sans se faire voir, se glissa vers l'avant, où il se cacha dans un canot. Il n'était que temps. On avait donné l'alarme. Les voix sonores lançaient des ordres. Le croiseur changea sa direction. Un projecteur électrique balaya les flots de ses rayons blancs, ici, là, partout : mais dans la zone lumineuse, la goélette n'apparut point.

Bub s'endormit bientôt et ne se réveilla qu'à l'aube grise. Les machines poursuivaient leur rythme monotone et de bruyants clapotements lui apprirent que les marins procédaient au lavage du pont. D'un coup d'œil rapide il se rendit compte que le navire était seul sur la vaste étendue liquide. La ***Mary Thomas*** avait réussi à s'échapper.

Lorsqu'il leva la tête, les marins le saluèrent d'un énorme éclat de rire. Même l'officier qui ordonna de le faire descendre et de l'enfermer ne put dissimuler dans ses yeux une lueur de gaieté. Durant les quelques jours d'emprisonnement qui suivirent, Bub pensa souvent qu'on ne lui tenait pas trop rigueur de son crime.

Il ne se trompait guère. Enfouie au plus profond de son cœur, tout homme garde une certaine noblesse innée qui le contraint à admirer un acte de courage, même de la part d'un ennemi. Les Russes ne différaient en rien des autres hommes. À la vérité, ils s'étaient laissé duper par un gamin ;

mais ils ne pouvaient lui en vouloir et se trouvaient fort embarrassés de sa personne. Il ne leur convenait point d'emmener ce gosse pour représenter tout ce qui leur restait de la goélette disparue.

Quinze jours plus tard, un cuirassé des États-Unis sortant du port russe de Vladivostok fut arrêté par les signaux d'un croiseur russe. Un canot se détacha de ce dernier, franchit la distance qui séparait les deux bateaux et bientôt un jeune garçon sautait sur le pont du navire américain. Au bout d'une semaine, on le débarqua à Hakodate et, après un échange de télégrammes, on lui paya son voyage par chemin de fer jusqu'à Yokohama.

De la gare, par les étranges rues japonaises, il se hâta vers le port : là, il loua un sampan et demanda au batelier de le conduire à un bateau dont le gréement familier lui avait immédiatement frappé l'œil. Les voiles en étaient déployées et il appareillait pour regagner les États-Unis. Comme le mousse s'en rapprochait, un groupe de matelots sauta sur l'avant ; les barres du guindeau s'abaissèrent et s'élevèrent pendant que l'ancre s'arrachait du fond boueux.

— Un bateau yankee descend la rivière, braillait la voix de l'Avocat qui menait la chanson du cabestan.

Tirez, mes rudes gars, tirez

répondaient les autres, tandis que leurs corps se dressaient et se baissaient suivant le rythme de la chanson.

Bub Russel régla le batelier et se hissa sur le tillac. Du coup, l'ancre fut oubliée. Une énorme acclamation retentit et avant qu'il eût pu reprendre son souffle, Bub, juché sur les épaules du capitaine, entouré de l'équipage, s'efforçait de répondre à vingt questions à la seconde.

Le lendemain, une goélette mit en panne devant un village de pêcheurs, y débarqua quatre marins et un tout jeune enseigne, puis reprit la mer. Ces hommes ne parlaient pas l'anglais, mais comme ils ne manquaient pas d'argent, ils ne tardèrent point à faire route sur Yokohama.

Depuis ce jour, les pêcheurs du village japonais n'ont jamais entendu parler d'eux, mais leur apparition demeure un mystère dont on discute encore.

Comme le gouvernement russe n'a jamais fait allusion à l'incident, celui des États-Unis ignore encore, officiellement du moins, en quelle circonstance certains de ses citoyens ont enlevé cinq sujets du Tsar.

Même les nations possèdent parfois leurs secrets.

13

Un classique de la mer[7]

(A Classic of the Sea)

Dans l'espace d'un siècle, il arrive généralement qu'un livre au moins soit écrit, qui vaut non seulement pour son époque, mais constitue en outre un document pour les temps à venir. Tel est l'ouvrage de Richard Henry Dana. Alors que les romans d'aventures de mer dus à l'imagination de Marryat et de Fenimore Cooper, qui ont eu tant de succès autrefois et ont fait les délices de plusieurs générations, commencent à tomber dans l'oubli, ***Deux ans devant le mât*** est un livre qui restera.

Si paradoxal que cela puisse paraître, cet ouvrage est devenu un « classique » de la mer, non pas tant parce que l'auteur pouvait présenter d'exceptionnel, mais tout au contraire parce que cet auteur était justement un homme normal, ordinaire, d'esprit clair, à la tête solide, calme, pondéré,

---

[7] Écrit en préface à ***Two Years Behind the Mast***. Cet ouvrage, célèbre aux États-Unis, paru pour la première fois en 1840, a sans cesse été réédité depuis. L'expression : « devant le mât », signifie que l'auteur a vécu deux ans comme simple matelot, au poste d'équipage, lequel se trouve placé à l'avant du navire, sous le gaillard d'avant, et par suite devant le mât. (N. d. T.)

et bien préparé par une éducation appropriée pour entreprendre un tel travail.

Il avait un esprit porté à noter d'une manière exacte ce qu'il voyait, à fixer sous leur vrai jour les différents aspects de la vie quotidienne. Il n'avait rien de particulièrement brillant ni d'imaginatif. Ce n'était pas un génie. Son cœur ne conduisit jamais son cerveau. Il ne se laissait pas dominer par les sentiments, ni tourmenter par son imagination. S'il en eût été autrement, il eût pu se rendre coupable d'exagérations magnifiques ou de fabuleuses visions analogues à celles dont Melville[8] nous a donné l'exemple dans ***Typee*** et ***Moby Dick***.

Grâce à son sang-froid, Dana évita d'être attaché par les quatre membres et fouetté, comme cela arriva à deux de ses compagnons. Sa réserve, sa froideur l'empêchèrent de se lier définitivement à la mer, et ne lui permirent pas de voir plus qu'un endroit poétique, et plus qu'un endroit romantique sur toute la côte de l'ancienne Californie. Cependant, ces défauts apparents furent sa force. Ils l'aidèrent à décrire de façon parfaite et définitive le tableau de la vie du marin à son époque.

---

[8] Melville, auteur américain, né en 1819, mort en 1891. Fit de nombreux voyages. Embarqué sur un baleinier en 1841, comme simple matelot, il déserta au cours d'une escale aux îles Marquises, fut fait prisonnier par la tribu indigène des Taïpis, parvint à s'échapper au bout de quatre mois, visita Tahiti, les îles Hawaï. À son retour, il conta ses aventures en plusieurs ouvrages dont les plus célèbres sont ***Typee*** et ***Moby Dick***. (N. d. T.)

Ce livre a été écrit vers le milieu du dernier siècle, et depuis, les changements survenus dans les moyens et les méthodes du commerce maritime ont été tels que les conditions de vie du marin rapportées par Dana ont complètement disparu. Finis les rapides « clippers », les capitaines implacables et féroces, les équipages de « durs-à-cuire », difficiles à mener mais efficients. Il n'y a plus aujourd'hui que de lourds cargos rampants, des vagabonds de la mer, sales et mal entretenus, de grands paquebots dévorant les flots et d'affreux voiliers à l'aspect sordide. Les seuls « records » battus actuellement par les bateaux à voiles sont ceux de la lenteur. Ces bateaux ne sont plus maintenant construits pour la vitesse, ni manœuvrés par une poignée de marins éprouvés, ni commandés par des capitaines audacieux et des officiers entraîneurs d'hommes.

La vitesse est abandonnée aux grands paquebots qui transportent la soie, le thé, les épices. Les cours maritimes, les chambres de Commerce, les assureurs font grise mine aux capitaines résolus et trop hardis. Finis les jours sans contrainte, les jours des coups risqués du temps où non seulement les propriétaires mais aussi les capitaines faisaient des fortunes sur la réussite de courses rapides et de chanceuses aventures.

Plus d'aventures désormais. Les risques des trajets rapides ne sont plus admis. Les taux des frets sont calculés à un centime près. Les capitaines ne spéculent plus et ne négocient plus au nom de leurs armateurs. Ceux-ci dirigent tout. À coups de câblogrammes, ils fouillent les ports des sept mers, en quête de cargaisons, et leurs agents traitent eux-mêmes toutes les affaires.

Il a été établi que seuls des équipages restreints montés sur de gros navires peuvent rapporter un intérêt convenable pour le capital engagé. Par suite, corollaire inévitable, la vitesse et l'audace sont tombées en discrédit. Il est hors de discussion aujourd'hui que les matelots de la marine à voiles, en tant que classe de marins, ont déplorablement déchu. Il n'y a plus d'hommes vendant leur ferme pour aller parcourir les mers.

Mais Dana parle de ces beaux jours qui offraient aux audacieux l'occasion de faire fortune sur mer au prix d'aventures et de navigations dures et périlleuses, pleinement acceptées.

Pour le plus grand bien de son ouvrage, c'est une heureuse chance que Dana se soit embarqué sur le ***Pilgrim*** qui était un bateau moyen, monté par un équipage et des officiers moyens, et où régnait une discipline moyenne. Même le travail fastidieux et monotone qui suivit l'arrivée sur la côte de Californie fut d'ordre moyen.

Le *Pilgrim* n'était à aucun point de vue un bateau-enfer. Son capitaine, sans être particulièrement tendre, représentait la moyenne des gens de sa corporation, ni brillant ni médiocre dans son métier, ni cruel ni sentimental envers ses hommes.

Alors que, d'une part, il n'y avait pour ainsi dire pas de journée de repos, ni aucune friandise ajoutée de temps à autre au triste menu du poste d'équipage, ni grog ni café chaud quand on doublait le quart, d'autre part les hommes n'étaient pas constamment blessés par le jeu continuel des coups de poings et des cabillots. Une fois, une seule fois, des hommes furent fouettés et mis aux fers, ce qui constitue une bonne moyenne pour l'année 1834 ! à cette époque, la peine

du fouet à bord des navires marchands touchait déjà à son déclin.

La différence entre le genre de vie d'un marin d'alors et celui d'un marin d'aujourd'hui ne peut mieux être exprimée que par cette description que donne Dana de l'habillement du matelot de son époque :

« Le pantalon serré autour des hanches et tombant long et large sur les pieds, une ample chemise en tissu quadrillé, un chapeau verni noir, à fond bas et plat, qui se portait en arrière, orné d'une demi-brasse de ruban noir dont les extrémités pendaient en avant de l'œil gauche, et une cravate spéciale faite d'un foulard de soie noire. »

Encore que Dana ait fait voile de Boston il y a seulement trois quarts de siècle, bien des choses, aujourd'hui surannées, étaient alors en pleine vogue. Par exemple le mot ***larboard*** (bâbord) était encore en usage. On disait : la bordée de ***larboard***. Le navire marchait à ***larboard*** amures. Ce n'est que tout récemment, sans doute pour éviter la confusion avec ***starboard*** (tribord), que lui fut substitué le mot ***port*** pour désigner le côté bâbord. Imaginez un peu ce cri : « En haut les ***larboardais !*** » lancé dans un poste d'équipage d'un navire d'aujourd'hui. C'était pourtant l'appel employé sur le ***Pilgrim*** pour inviter Dana et sa bordée à monter prendre le quart sur le pont.

Le chronomètre, la moins imparfaite des machines à mesurer le temps que l'homme ait inventée, rend possible la plus sûre et la plus simple méthode pour calculer la longitude. Le ***Pilgrim*** naviguait à une époque où cet instrument commençait à peine à entrer en usage. On comptait si peu sur lui que le ***Pilgrim*** n'en possédait qu'un, et cet unique

chronomètre, s'étant détraqué dès le début, ne fut plus utilisé pour le reste de la campagne.

Un navigateur moderne serait effrayé si on lui demandait de partir pour une navigation de deux ans, de Boston en Californie par le cap Horn, et de revenir par le même chemin, sans chronomètre[9].

À cette époque, cela allait de soi. C'était le temps où la navigation à l'estime était une chose sur laquelle on pouvait compter, où le fait de courir le long d'une latitude constituait le moyen habituel pour atteindre un point donné, et où les observations de la lune étaient fâcheusement nécessaires. On peut affirmer que de nos jours, bien peu d'officiers de la marine marchande ont pris une observation lunaire, et qu'un grand nombre d'entre eux en seraient même totalement incapables.

« 22 septembre. – Appelés sur le pont à sept heures du matin, nous trouvâmes la bordée de quart dans les hauts, lançant de l'eau sur les voiles[10]. Regardant vers l'arrière nous aperçûmes un petit brick à coque noire, taillé en clipper[11], qui fonçait directement sur nous. Nous nous mîmes à l'œuvre aussitôt, et établîmes toute la toile que le bateau pouvait porter, utilisant même des avirons en guise de vergues pour installer des bonnettes supplémentaires. Et l'on continua de mouiller les voiles à seaux d'eau que l'on hissait

---

[9] Et sans télégraphie sans fil, bien entendu.

[10] Pour qu'elles se tendent davantage et aient un meilleur rendement.

[11] C'est-à-dire construit pour la vitesse. (N. d. T.)

le long du grand mât… Le bateau qui nous poursuivait était armé. Il regorgeait d'hommes et ne déployait aucune couleur. »

Ces lignes ne semblent-elles pas extraites d'un roman d'aventures plutôt que du journal de bord le plus sobre, le plus véridique, et le plus simple qui ait jamais été écrit ? Et pourtant c'est bien une chasse par un pirate que le brick ***Pilgrim*** eut à subir le 22 septembre 1834, c'est-à-dire à peine deux générations avant nous.

Dana était le type de l'homme résolu, sans exagération ni turbulence, sans détours ni faiblesse de caractère. Il fut capable, sans être brillant. Ses capacités correspondaient à la moyenne de ceux qui l'entouraient. Il fut bon avocat. Il fut bon élève au collège. Il fut bon marin. Il manifesta de la fierté, dans la mesure où cette fierté ne dépasse pas celle que doit posséder un simple matelot à douze dollars par mois, pour le travail bien fait, l'habileté manœuvrière de son capitaine, la propreté et la bonne tenue de son navire.

Il n'est pas un marin qui ne sente se précipiter les battements de son cœur en lisant le passage où Dana raconte comment pour la première fois il « amena » une vergue de cacatois. Une ou deux fois seulement il l'avait vu faire. Il pria un ancien de lui servir d'instructeur. Puis, au premier mouillage, à Monterey, étant en assez bons termes avec le second officier, il fit demander à celui-ci la faveur d'être envoyé dans les hauts la première fois que les vergues de cacatois devraient être amenées.

« Par bonheur, écrit Dana, je parvins à accomplir l'ouvrage sans que l'officier eût à faire une remarque. Et lorsque j'entendis : « C'est bien », au moment où la vergue arrivait sur le pont, j'éprouvai une satisfaction aussi vive

qu'à Cambridge[12] lorsque je voyais la note « bien », sur un devoir de latin. »

« … La première fois que j'eus à placer une patte d'empointure au vent[13], je ne me sentis pas peu fier lorsqu'assis à califourchon à l'extrémité de la vergue, je fixai mon empointure, et m'écriai : « Bordez sous le vent ! »

Il n'avait qu'un an de navigation lorsqu'il entreprit cette tâche qui ne convient qu'à un marin accompli. Il sut l'exécuter et en éprouva de l'orgueil. C'est également avec orgueil qu'il descendit une falaise de plus de cent mètres sur une paire de drisses de bonnettes de perroquet liées ensemble, pour aller chercher cinq ou six peaux de bœufs tombées sur la grève et valant quelques dollars. Et cela pour s'entendre dire par ses compagnons : « Comment peut-on être assez fou pour risquer sa vie au sauvetage d'une demi-douzaine de peaux ! »

En résumé, ce fut ce sentiment d'orgueil, ainsi que l'accomplissement consciencieux de son travail, qui permit à Dana de transcrire fidèlement, non seulement les moindres détails de la vie dans un poste d'équipage et l'embarquement de peaux sur la côte de Californie, mais aussi la psychologie simple et nue, la mentalité de ces matelots qui charriaient des peaux de bœufs, savaient tenir un gouvernail, serrer une voile, passaient au coaltar le gréement

---

[12] Il s'agit de l'Université de Cambridge, dans le Massachusetts.

[13] Les pattes d'empointure sont des anneaux formés par la ralingue aux coins supérieurs d'une voile carrée, et par lesquels la voile est fixée aux extrémités de la vergue. (N. d. T.)

dormant, briquaient le pont, se couchaient éreintés, grognaient après la nourriture, critiquaient les qualités manœuvrières de leurs officiers, et estimaient la durée de leur exil d'après la capacité de la cale.

Glen Ellen, Californie.

13 août 1911.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https : //groups. google. com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2023

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.